



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Vente Couronnelle
17 avril 98
N° 228
43906
+

V. Curis et Major
Lyon - cabot 470 (Tombé 1919)
N° 10489 - Remarque - 18^e
Brosse - Confection facile

Vet. Fr. III B. 117

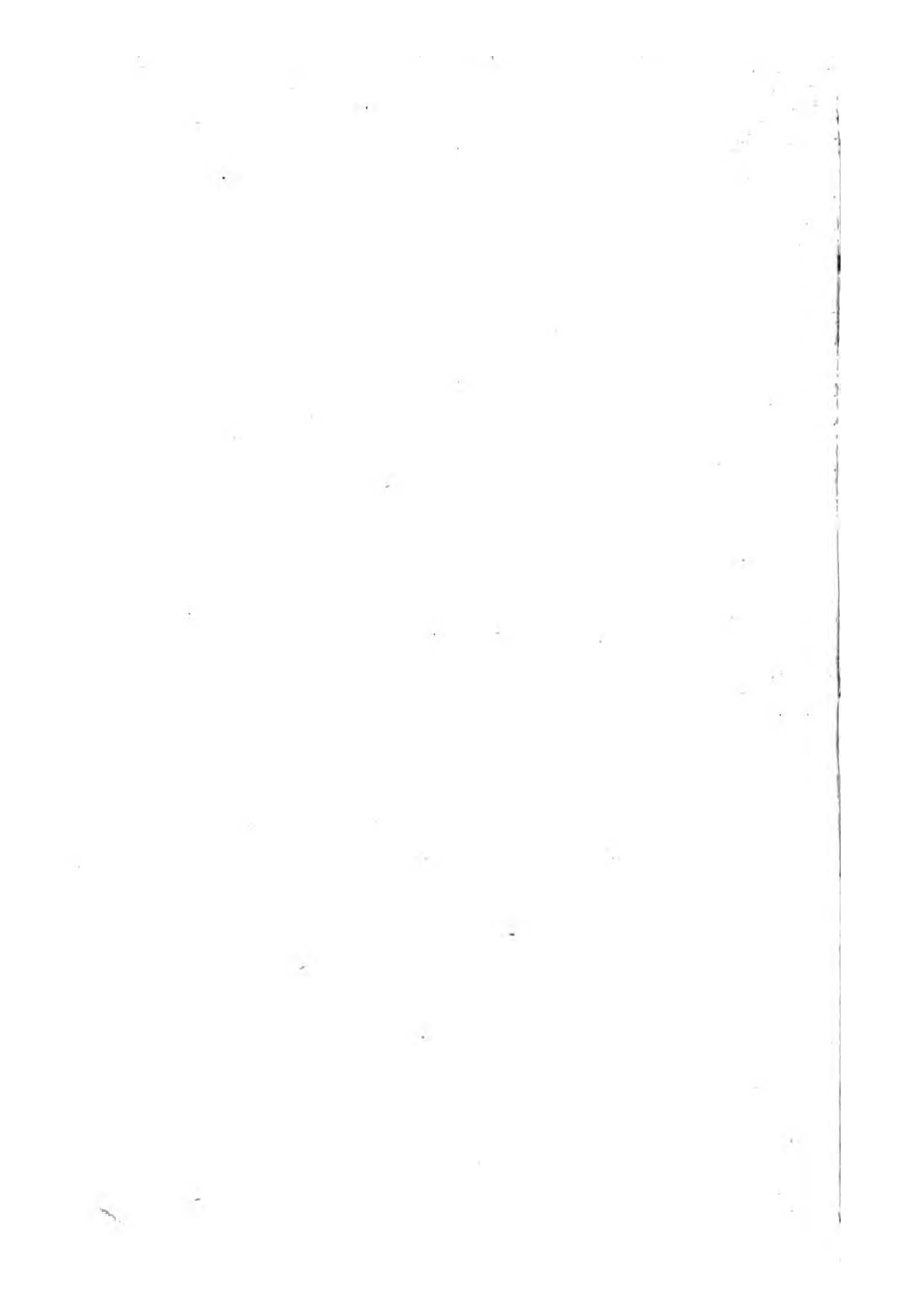


228

1.10



Table 25



**MADAME
DE LA GUETTE.**

DU MÊME AUTEUR :

Lauzun	2 vol. in-8°.
Anne Boleyn	2 — —
Mignard et Rigaud.	2 — —
Bracelet.	1 — —
Guisse et Riom	2 — —
Femmes de la régence	2 — —

**MADAME
DE LA GUETTE**

PAR

PAUL DE MUSSET.

PARIS.

VICTOR MAGEN, ÉDITEUR,
QUAI DES AUGUSTINS, 21.

—
1842



Madame de La Guette.

I.

Il y avait en 1612 un gentilhomme d'un âge déjà mûr, qui était une vraie figure de ce temps-là : barbe rousse, moustaches longues, visage maigre, la peau comme du parchemin, l'œil rond, petit et flamboyant, le justaucorps de buffle, les bottes en toute saison, et la rapière à l'ancienne mode. Il avait vu plus de vingt batailles, et son corps

s'était desséché, en plein vent, au service du roi. Il était dur et violent ; il se serait fait hacher plutôt que de changer d'opinion sur quoi que ce fût, et levait à tout propos la canne sur ses valets ; il se nommait Meurdrac. A quarante-cinq ans, sa constitution étant ruinée par les rhumatismes, il quitta l'armée, et se retira en Brie, près de Gros-Bois, où demeurait le vieux duc d'Angoulême, à qui il avait longtemps appartenu. Ce duc d'Angoulême était le fameux bâtard de Charles IX et de Marie Touchet, dont on a dit qu'il eût été l'un des plus grands hommes de son temps, s'il eût pu se défaire de l'habitude de voler et de fabriquer de la fausse monnaie.

Meurdrac se fit bâtir à Mandres, près de Gros-Bois, une bicoque avec tourelles et grenouillères, qu'il appela son château ; et quand il y eut mis des meubles, il voulut aussi avoir une femme. On lui trouva une demoiselle de Paris, âgée de vingt-cinq ans, jolie, bonne et douce. Ils se marièrent, et,

dès le mois de février 1613, le ciel leur accorda une petite fille qui eut le bon esprit de prendre pour elle la beauté de sa mère, mais qui hérita aussi du caractère endiablé de monsieur son père; ce qui en fit une de ces personnes comme on n'en voit plus, et qu'on appelait alors femmes vaillantes.

Mademoiselle Jacqueline de Meurdrac montra dans sa petite jeunesse ce qu'elle serait un jour, car elle nageait intrépidement dans la rivière d'Yères, montait à cheval comme un lansquenet, et se moquait des filles de M. de Varannes, qui avaient peur des armes à feu, et n'osaient pas tirer au mousqueton avec elle. Son père lui ayant demandé ce qu'elle voulait apprendre en arts d'agrément, elle le pria bien fort de lui donner un maître d'escrime. Il y consentit, et, au bout d'un an, elle était déjà si habile, que les gentilshommes du voisinage venaient jouter au fleuret avec elle, et ne s'en allaient point sans avoir reçu quelque botte dans le corps.

A dix-huit ans, comme elle était d'une beauté remarquable, et qu'au milieu de ses lutineries elle conservait toutes les grâces de son sexe, beaucoup de jeunes gens qui entendirent parler d'elle dans le pays, vinrent rôder à Gros-Bois, pour la rencontrer. Lorsqu'elle allait à la messe, on voyait sur la place de l'église plus de chevaux de selle et de chapeaux à plumes qu'il n'y en avait à deux lieues à la ronde; ce qui prouve qu'on venait de fort loin exprès pour elle. A cette heure-là, elle se tenait modestement à côté de sa mère, et lisait dévotement ses prières; l'on n'aurait guère reconnu en elle une amazone turbulente. Aussi les jeunes gens que la curiosité ou l'envie de railler avait conduits à l'église s'en retournaient, les uns édifiés, les autres amoureux. Trois ou quatre de ces cavaliers la firent demander en mariage à M. de Meurdrac; mais elle supplia son père de ne pas la presser encore, et, comme ces épouseurs n'avaient pas de grands biens, le bonhomme n'insista point. A force

de faire réponse à ceux qui parlaient amour et mariage, que son cœur ne lui disait rien, elle s'était déjà imaginé qu'elle voulait vivre et mourir vierge : c'est une idée que les jeunes filles adoptent volontiers, quand elles sont bien sûres d'y pouvoir manquer aussitôt qu'il leur plaira. Soit à cause de ces propos, soit pour sa ressemblance avec Jeanne d'Arc, on l'appelait par toute la Brie la *Pucelle de Gros-Bois*. M. d'Angoulême l'aimait beaucoup ; il invitait souvent les Meurdrac à venir manger chez lui, et s'amusa à taquiner la demoiselle, en équivoquant sur les mots ; mais elle, qui n'aimait pas les discours malhonnêtes, répondait en pucelle et non pas en femme vaillante. Elle relevait si déceamment les équivoques du prince, sans toutefois lui manquer de respect, qu'il finissait toujours par être confus de sa grossièreté, et lui donnait quelque petit présent pour faire sa paix.

Cependant l'époque était proche où cette fière beauté devait se montrer moins inhu-

maine et trouver un maître. Dans la plaine de Brie demeurait un brave et aimable gentilhomme nommé La Guette, ayant la figure belle, vingt-huit ans, une bonne réputation, un nom respecté des gens de l'endroit, et auquel il avait donné récemment de l'éclat, en se battant dans la campagne de Lorraine. Il était bien fait, généreux et entreprenant ; ces qualités-là regardaient la fille, et, pour contenter le père, il avait du bien ; mais il était violent, et avait le cœur si haut placé dans la poitrine, qu'au moindre mot il ne se connaissait plus. Cet emportement était dangereux dans le métier de prétendant, avec un beau-père colérique ; on le savait si bien aux environs, qu'on disait : Si jamais Meurdrac et La Guette ont maille à partir ensemble, il y aura du vacarme à Gros-Bois.

La première fois que Jacqueline vit M. de La Guette, ce fut chez le duc d'Angoulême ; ce jeune cavalier se trouvait dans le cabinet du prince, lorsque tous les Meurdrac y vin-

rent en visite un matin. La Guette ne dit mot, mais il ne quitta point la demoiselle du regard, et, au bout de cinq minutes, lorsqu'il se retira, il adressa un salut si courtois à la mère et à la fille, que Jacqueline en rougit jusqu'aux yeux. Cependant, quand elle fut remise de son trouble, elle demanda tout bas à une dame, qui était ce gentilhomme qui sortait. M. d'Angoulême entendit la question, et fit lui-même la réponse :

— C'est, dit-il, un cavalier riche et que j'aime bien ; je suis charmé qu'il vous plaise. La rougeur que je vois sur vos joues prouve que vous le trouvez beau, et vous avez le goût excellent. Je lui dirai l'effet qu'il a produit sur vous.

On peut juger à ces paroles si la pucelle de Gros-Bois devint plus rouge encore ; le vieux Meurdrac se mit à rire, et les assistants répétèrent que La Guette avait bonne chance. A quelques jours de là, notre gentilhomme ayant rencontré le père à la chasse,

l'aborda civilement et fit amitié avec lui. Ils entrèrent ensemble au château, ce qui transporta de joie la demoiselle, qui les vit par sa fenêtre ; La Guette resta deux heures à Meurdrac , et causa en homme de bonne compagnie. Les jours suivants , il revint encore , et , à l'une de ses visites , il trouva enfin occasion de parler en particulier à Jacqueline , en se promenant dans le jardin.

— Excusez-moi , mademoiselle , dit-il ; je suis trop franc du collier pour prendre des détours ; cet instant est précieux. Je suis venu pour vous déclarer que je vous aime ; bien des fois j'avais juré de ne jamais me marier , et dès que je vous ai vue , j'ai senti qu'il fallait rabattre de mes serments , et tomber parmi les esclaves de l'amour.

Jacqueline ne fit d'abord que balbutier , comme le doit une honnête fille. Elle reprit ensuite ses sens , et répondit que c'était une folie que de jurer de n'aimer jamais ; qu'elle avait aussi commis cette faute , mais qu'elle s'en repentait déjà ; et le cavalier lui ayant

demandé avec feu si c'était à cause de lui , elle lui dit fort gentiment , que si c'était pour un autre qu'elle eût le cœur troublé , ce serait à cet autre , et non pas à lui , qu'elle en ferait la confiance. Ils en vinrent tout de suite aux serments de fidélité , comme des gens qui sentent le prix du temps , et on convint que le lendemain le jeune homme ferait sa demande au père.

La Guette avait son château à Suilly , qui était un village à deux lieues de Mandres. Il ne vint pas le lendemain ; Jacqueline en était fort inquiète , lorsqu'elle reçut en cachette , par un garçon de ferme , un billet de son amant. Il lui annonçait avec un grand désespoir que l'ordre de rejoindre son régiment lui était arrivé , et qu'il avait la douleur de partir sans revoir sa maîtresse ; mais qu'elle entendrait parler de lui , si Dieu le permettait , et qu'aussitôt la campagne achevée , il reviendrait l'épouser. Jacqueline pleura un peu d'abord , puis elle prit son grand courage , et se réjouit d'aimer

un brave militaire , qui rapporterait de la gloire pour lui faire plus d'honneur , et qui penserait à elle au milieu des batailles. Afin de passer le temps de l'absence selon ses goûts , elle prit de l'exercice , monta beaucoup à cheval , sauta les fossés et les rivières comme un démon , et tira des coups de mousqueton aux chevreuils , dans le parc de M. d'Angoulême.

C'était à l'époque de l'affaire de Nancy. La campagne de Lorraine dura environ trois mois , au bout desquels La Guette revint couvert d'applaudissements et capitaine d'une belle compagnie d'ordonnance. Dès le lendemain de son retour en Brie , notre gentilhomme s'habilla galamment , et se présenta au château de Mandres. Les voies lui étaient préparées d'avance. Jacqueline avait tout conté à sa mère , qui approuvait ce mariage. La bonne dame était une personne de grand sens ; elle conseilla au jeune homme de faire lui-même sa proposition au père , et lui recommanda surtout d'y mettre beaucoup

de douceur, et de ne pas s'effrayer si M. de Meurdrac commençait par refuser ; elle assura qu'il ne fallait point heurter de front un caractère aussi têtu, et qu'on obtiendrait tout de lui par longueur de temps. La Guette promit qu'il serait soumis. Le respect dont il était pénétré pour le père de son amie était un sûr garant de sa patience, au cas où il s'élèverait quelque obstacle. On lui ouvrit donc la porte du cabinet où M. de Meurdrac comptait avec son fermier. Notre gentilhomme y entra sur la pointe du pied, en faisant signe au père de ne pas se déranger, et il s'assit dans un coin en attendant que le compte fût achevé.

— Je suis à vous sur l'heure, dit le bonhomme.

Et tout en écrivant ses chiffres, il demanda poliment au cavalier s'il était satisfait de sa campagne. Cependant il s'embrouilla dans les calculs en écoutant la réponse ; il jeta sa plume au nez du fermier, en lui disant de revenir plus tard, et se tourna vers La Guette

en s'écriant, avec une impatience que le désir d'être civil déguisait fort mal :

— Causons donc de sornettes, puisque les affaires sont interrompues !

Notre jeune homme sentit le feu lui monter aux oreilles, mais il se contint de toutes ses forces, et débita un compliment dont il se tira de travers. Entre gens de même caractère, il faut qu'on s'aime dès l'abord, ou qu'on se prenne en aversion. Il n'y a point de milieu entre les sentiments extrêmes, et c'est souvent un hasard de rien qui décide si la balance penchera pour l'amitié ou pour la haine. Le succès de notre cavalier tenait donc à un cheveu ; d'un mot, il pouvait gâter ses affaires, et se mettre à lui-même cent bâtons dans les jambes, faute d'un peu de douceur.

II.

La Guette n'était pas un sot. Il savait qu'on ne plaît pas aux pères de même qu'à leurs filles, et que de bons écus et de belles terres avaient plus de prix aux yeux de Meurdrac que les qualités du cœur et les agréments de la figure. Il s'y prit donc en homme habile, et dit au bonhomme qu'il lui venait demander un conseil. Il parla ensuite de ses biens, en

donna le détail, et cela se montait assez haut ; puis il dit qu'il voulait se marier.

— Eh bien ! répondit le père, ce n'est pas à moi qu'il faut expliquer quelle est votre fortune, mais aux parents de votre belle.

— C'est que vous êtes précisément le père de celle que j'aime, reprit le cavalier.

— Et vous pensez qu'avec tant d'argent on ne saurait être refusé ? Vous vous trompez, monsieur. Votre demande m'honore et me flatte. Je vous en ai la reconnaissance que je dois, ma fille ne mérite pas les hommages d'un gentilhomme comme vous ; mais vous arrivez trop tard. J'ai donné ma parole à un autre il y a huit jours, et je ne puis m'en dédire.

— Monsieur, reprit La Guette, considérez, je vous prie, que j'aime mademoiselle votre fille depuis trois mois. Je suis donc le plus ancien en date.

— Oui, auprès d'elle, mais non pas avec moi, et je passe le premier.

— Vous n'aurez pas, monsieur, la cruauté de m'ôter l'espérance.

— J'en suis fâché, monsieur. Pour n'avoir pas cette cruauté, il faudrait être malhonnête envers un autre, et je ne veux point de cela.

— Une parole de huit jours n'est pas d'un grand poids.

— Elle vaut une parole de dix ans quand c'est moi qui la donne.

— Je croirais plutôt que l'autre prétendant a plus d'argent que moi, et que si j'étais à sa place, et lui à la mienne, vous me manqueriez de foi sans scrupule.

— Ce que vous croyez est impertinent, mais je ne m'en soucie guère.

— Et moi je ne me soucierais point de vous si vous n'étiez le père d'une charmante personne.

— Cette personne-là ne sera point pour vous.

— C'est ce qu'on verra, mordieu ! Je vous

dégagerai bien de votre parole malgré vous.

— Tarare , je vous en défie.

— Mordieu ! je crèverai le ventre à votre gendre.

— C'est moi qui vous le crèverai à vous-même , mordieu !

En parlant ainsi , le père donna un grand coup de poing sur la table. Le cavalier y répondit en renversant une chaise d'un coup de pied. Ils se mirent alors à crier comme des aigles , tous deux à la fois. Meurdrac disait qu'il jetterait son homme par la fenêtre , et l'autre , qu'il mettrait la maison à feu et à sang ; si bien que la demande en mariage eût fini par une bataille , sans mademoiselle Jacqueline , qui accourut avec sa mère pour mettre le holà.

— Voilà donc , dit-elle avec colère , comme vous tenez votre promesse d'être calme ? Sortez d'ici , monsieur , et n'achevez pas de perdre nos affaires.

Mais La Guette ne se connaissait plus , et jura qu'il ne sortirait pas sans avoir assommé

quelqu'un. De son côté, le père, comprenant que sa fille était d'accord avec le cavalier, eut un redoublement de fureur. Il menaçait Jacqueline de la battre, si elle disait un mot de plus à ce jeune fou. La pucelle, qui était aussi une Meurdrac, se fâcha, en s'écriant qu'on ne battait que des servantes, et que si on levait la main sur une fille de sa qualité, elle partirait du logis pour n'y jamais rentrer. Le père, ivre de rage, courut à son bâton; La Guette tira sa rapière, et Jacqueline prit un grand pistolet qui pendait au mur. Cependant ils demeurèrent tous trois un peu interdits de se voir ainsi le poing armé. Madame de Meurdrac sauta au collet de son mari, tandis que sa fille poussait La Guette par les épaules, et l'entraînait au dehors. Jacqueline sermonna son amant, et l'assura qu'elle ne serait point à lui qu'il n'eût corrigé l'emportement de son caractère; mais au fond c'était pour cela qu'elle l'aimait. Il s'apaisa, et fit serment d'être plus sage à l'avenir; puis il retourna chez lui en déchirant de l'éperon les flancs

de son cheval, et gesticulant comme un démoniaque tout le long du chemin. Madame de Meurdrac avait fini par remettre aussi le bonhomme dans son sang-froid. Jacqueline promit qu'elle ne reverrait plus La Guette sans le consentement de son père. On soupa de bonne intelligence le soir, et la tempête fut dissipée; mais les intérêts du jeune cavalier semblaient ruinés pour toujours.

Le dimanche suivant, La Guette rencontra le vieux Meurdrac à la porte de l'église. Il lui adressa un salut, et mit le genou en terre devant lui en présentant le manche d'un poignard.

— Tuez-moi, monsieur, lui dit-il, si vous ne voulez pas me pardonner mes fautes; la mort me fera une peine moins cruelle que votre colère et la perte de mes espérances.

— Levez le genou, monsieur, répondit le père un peu radouci. Je ne veux ni vous tuer ni vous donner ma fille. Je vous pardonne votre faute, pourvu que vous ne songiez plus à vos espérances.

Et se tournant vers Jacqueline, il ajouta :
— Regardez ce jeune cavalier qui a de la bonne volonté pour vous ; c'est la dernière fois que vous le voyez d'aussi près, car je vous défends de l'aimer.

La Guette se releva et mordit un moment ses moustaches, tandis que sa belle lui adressait de loin un regard languissant ; puis il enfonça son chapeau sur ses oreilles, en s'écriant qu'il fallait donc accepter la guerre, puisqu'on ne voulait pas de ses soumissions. La campagne de Flandre n'était alors qu'à moitié. L'armée sortit de ses quartiers d'hiver, et notre gentilhomme y fut rappelé. Une tierce personne, amie de Jacqueline, se chargea de recevoir les lettres de nos amants. On suspendit toutes les démarches à faire jusqu'au retour de La Guette, et la pucelle de Gros-Bois reprit fort à contre-cœur le rôle naturel des filles contrariées, qui est d'attendre et de soupirer.

Il n'y avait pas huit jours que le jeune homme avait quitté le pays, lorsque Meur-

drac reçut un billet de l'abbesse de Gersi, dont le couvent était à Brie-Comte-Robert. Le père fit réponse verbalement qu'il irait le lendemain voir madame la supérieure avec sa famille. Jacqueline, n'ayant pas de frère, ne s'imagina pas qu'on voulût la mettre en religion; cependant ce couvent et cet air mystérieux lui donnèrent du souci. Elle demanda au bonhomme ce qu'il voulait faire chez l'abbesse. Meurdrac répondit que c'était une cérémonie de prise de voile à laquelle il devait assister. Le lendemain on monta en carrosse de grand matin, et on s'en alla au couvent. Jacqueline, toujours sur le qui-vive, prit la tourière à part, et s'informa de la cérémonie. La tourière, ne sachant ce qu'elle voulait dire, battit la campagne, et se troubla. Tout cela semblait tourner au sombre, lorsque la supérieure fit entrer ses hôtes au parloir, où l'on trouva de la compagnie des environs et une collation servie. Les yeux de la jeune fille avisèrent tout de suite trois cavaliers bien faits

et de bonne mine qui causaient dans un coin , et qui saluèrent à son entrée. Meurdrac marcha droit à l'un d'eux , lui prit les mains , et le caressa de telle sorte , que Jacqueline flaira aussitôt le complot : c'était un mari qu'on lui destinait. En effet , on se mit à table , et le gentilhomme prit place à côté d'elle sur un signe du père dont elle s'aperçut. La surprise lui eût été pénible dans un autre instant ; mais comme Jacqueline avait craint le couvent , qui est un parti plus fâcheux aux jeunes filles que le pire des maris , elle ne fit pas trop la cruelle pendant le repas. Elle daigna sourire des bons mots du jeune cavalier , et le remercia de la peine qu'il se donnait à lui servir le meilleur de chaque morceau. Quand on eut mangé , on alla dans les jardins. Meurdrac emmena sa fille un peu à l'écart pour lui dire tout bas :

— Ce gentilhomme qui vous a parlé se nomme le chevalier de Voisenon. Il est de mes amis , et il a du bien. Traitez-le comme

il faut. Il sera votre mari. Faites selon mon plaisir, je vous prie.

On se rapprocha aussitôt, et M. de Voisenon poursuivit ses galanteries pendant la promenade. La nuit étant venue et les carrosses étant prêts, Jacqueline saisit l'instant où son père s'occupait des chevaux pour adresser au prétendant cette allocution un peu brusque :

— Est-il vrai, monsieur, que vous soyiez mon serviteur, et que vous attachiez un grand prix à mon estime ?

— Assurément, mademoiselle, répondit Voisenon.

— Désirez-vous savoir, monsieur, le seul moyen de m'être agréable qui soit en votre pouvoir ?

— Sans doute, mademoiselle ; je brûle de le connaître, afin de gagner plus vite votre amitié.

— Eh bien ! monsieur, le moyen est de ne pas songer à moi, de ne point prétendre

à me plaire, car j'en aime un autre que vous. Je serai à M. de La Guette, ou je ne me marierai jamais. Si vous êtes galant homme, vous ne rechercherez plus un cœur qui s'est donné. Vous pouvez me rendre malheureuse en usant du crédit que vous avez sur mon père, mais vous ne réussirez ainsi qu'à vous attirer ma haine, tandis que si vous êtes généreux, vous aurez mon estime et ma reconnaissance.

— Je vous remercie de cette franchise, mademoiselle. Je ne suis pas homme à vous épouser malgré vous, car je veux être aimé de celle qui sera ma femme; et pour vous montrer que je mérite votre amitié, je cesse de prétendre à votre main, quoique je vous trouve aimable et belle. Je ne dirai rien à votre père de cet entretien, et vous offre mes services de tout mon cœur.

Il était convenu que M. de Voisenon viendrait le lendemain à Mandres. Il envoya le matin un exprès pour dire qu'on ne l'attendît pas; et comme le père s'en formalisa, la

rupture s'en suivit naturellement sans autre explication. La Guette était alors au siège de Lamotte en Lorraine. Une lettre de sa maîtresse le mit au courant de cette affaire. Malgré les assurances qu'elle lui donnait de sa fidélité, il fut tout remué des entreprises qui se faisaient contre son bien, et résolut de parer aux dangers de l'absence. Il obtint du maréchal de La Force un congé d'un mois, et revint chez lui à la hâte. M. d'Angoulême parla au père en sa faveur; mais Meurdrac ne voulait rien entendre, et suppliait le prince de disposer de lui pour toute autre chose. Nos amants renoncèrent aux voies de la douceur et de la patience; ils avaient tous deux la tête chaude. La Guette entra un soir par escalade dans le jardin, et à la suite d'une grande conversation ils arrêtèrent qu'ils se marieraient secrètement. Jacqueline y consentit, parce que c'était le seul parti certain pour vaincre l'obstination de son père; mais elle déclara qu'elle ne sortirait point de la maison, et que le mariage

ne serait pas consommé tant que le vieux Meurdrac n'aurait point pardonné.

— Jusque-là, disait-elle, nous vivrons comme frère et sœur, et je vous aimerai d'un amour chaste et pudique; car, si je savais que ce mariage secret me dût entraîner à perdre le trésor de l'honneur, je mourrais plutôt que de passer outre.

La Guette, riant de sa simplicité, lui laissa croire et promit tout ce qu'elle voulut, sachant bien que la nature, l'expérience et le temps changent assez les idées des jeunes filles. Il fut prudent et bien avisé; aussi le ciel, voyant qu'il s'aidait si bien lui-même, eut pitié de lui et l'aida un peu, comme on le verra tout à l'heure.

III.

Nos jeunes gens n'avaient pas envie de se marier à demi, ni de s'exposer à voir leur union cassée quelque jour par des arrêts de justice. La Guette s'y prit de façon à faire les choses selon les règles. Il confia son projet à M. d'Angoulême, qui l'approuva et lui donna des lettres pour les gens dont il avait besoin. Le cavalier s'en alla trouver l'arche-

vêque de Paris, et obtint de lui une dispense pour se marier sans l'autorisation du père. Avec cette dispense et de l'argent, il gagna le curé du village. Ce curé publia les bans à une basse messe, devant quelques bonnes femmes qui n'entendirent pas ce qu'il disait. On en mit une affiche par écrit dans un coin de l'église. Meurdrac passa devant sans avoir l'idée d'y jeter les yeux, et les neuf jours de rigueur s'étant écoulés sans malheur, nos amants audacieux rendirent grâce à leur bonne étoile en attendant l'heure favorable.

Cependant le bonhomme eut des soupçons. Il mit Jacqueline prisonnière dans sa chambre, fit veiller un laquais pendant la nuit, et lâcha ses chiens dans les cours et le jardin; mais il n'est pas de précaution qui suffise à retenir les filles qui veulent s'en voler. Le laquais s'endormit; les chiens connaissaient Jacqueline, et ne l'auraient point mordue. La demoiselle sortit avec sa femme de chambre par une fenêtre basse, et se ren-

dit sans bruit à l'église, où l'attendait son
amant. La messe fut dite à deux heures
après minuit, et la bénédiction nuptiale
donnée en présence de six témoins choisis
parmi les amis de La Guette, et qui étaient
des gens les plus notables des environs. Les
époux s'embrassèrent ensuite, et l'on rentra
chacun chez soi comme on était venu. C'est
ainsi que Meurdrac se réveilla un beau matin
pourvu d'un gendre, sans se douter qu'il fût
si riche.

La mère trembla de tous ses membres en
apprenant le coup de tête de sa fille. Elle
gronda la femme de chambre, qui se mit à
pleurer ; mais comme le mal était sans re-
mède, Jacqueline eut le bon esprit de ne pas
s'en repentir. Pendant trois semaines, La
Guette eut des entrevues à la dérobée avec
sa femme, en présence de la camériste. Il
observa religieusement la convention de vivre
chastement, et sa loyauté inspira beaucoup
de tendresse à Jacqueline ; en sorte qu'au
bout de ce temps, lorsqu'il parla du désir

qu'il avait d'emmener sa femme chez lui, elle eut compassion de son ennui, et consentit à faire déclarer son mariage au père par M. d'Angoulême. La Guette alla donc au château de Gros-Bois, et pria le prince de se charger de faire sa paix avec Meurdrac. M. d'Angoulême réfléchit un moment, puis il demanda si la jeune femme était enceinte. A cette question, le gentilhomme, un peu confus, avoua que le mariage n'était point consommé.

— Corbleu ! dit M. d'Angoulême, êtes-vous fou ? Si Meurdrac apprend cela, il mettra sa fille au couvent, et vous ne la reverrez plus. Allez-vous-en à vos affaires, comme un mari de chair et d'os, et non comme un simulacre. Vous reviendrez quand je pourrai dire à Meurdrac qu'il est grand-père ; autrement je ne m'en mêle pas.

— Monseigneur, répondit le gentilhomme, je vous obéirai.

Et il s'en retourna auprès de sa femme. Sans doute Jacqueline comprit qu'il fallait

obéir à M. d'Angoulême, car, à quinze jours de là, le prince, en sortant à cheval, aperçut La Guette et lui cria de loin :

— Eh bien ! me donnez-vous un filleul ?

— J'ai tout lieu de le croire, répondit le cavalier.

— On le voit à votre air satisfait. Demain j'enverrai quérir Meurdrac. Soyez chez moi au coup de midi.

La Guette n'eut garde d'y manquer. On le cacha dans un cabinet d'où il pût entendre la conversation, et se présenter à l'improviste si l'affaire tournait à bien. L'écuyer du prince était allé chercher M. de Meurdrac, qui arriva sans rien soupçonner de ce qu'on lui voulait.

— Mon ami, lui dit M. d'Angoulême, je m'intéresse à La Guette, et je vous prie de me dire quelles raisons vous avez de mettre empêchement à son mariage. Il est riche ; il plaît à votre fille. Vous exposez ces jeunes gens à mal faire par votre cruauté.

— Je n'ai point de raisons, répondit Meur-

drac , si ce n'est que je déteste La Guette. Il est colère , et il m'a manqué de respect.

— Il vous sied mal de lui reprocher ses colères , à vous qui entrez en fureur à tout propos.

— C'est vrai, monseigneur, mais je ne puis vaincre mon aversion pour ce garçon-là.

— Allons , je suis content de voir que vos raisons ne valent rien , et que vous avez tort , car le mariage est fait et consommé. Vous êtes grand-père.

A ces mots le bonhomme recula d'un pas , comme si la foudre l'eût frappé.

— Je suis grand-père ! murmurait-il, suffoqué; je ne le serai pas longtemps si cela est. Je tuerai tout à l'heure la mère et l'enfant du même coup.

Et puis, oubliant le lieu où il était, il se mit à jurer et tempêter comme un homme ivre. M. d'Angoulême, voyant qu'il ne se calmait pas, fit dire à La Guette d'enlever sa femme de peur d'accident. Le gendre partit au galop, avec des chevaux qu'il prit dans les écu-

ries du prince , et tandis que l'on retenait le père à Gros-Bois, Jacqueline, qui était bonne cavalière , enfourcha gaillardement sa monture, et traversa la plaine à franc étrier, pour se mettre en sûreté chez son mari.

C'était un rude homme que le vieux Meurdrac, et il le montra bien en faisant décréter contre son gendre, contre les six témoins qui l'avaient assisté, contre sa fille elle-même, avec le dernier acharnement. Heureusement le mariage avait été selon les formes ; on ne trouva aucun motif de nullité. Des personnes pieuses et respectables reprochèrent à Meurdrac le scandale de ces querelles ; mais son ressentiment était implacable. Pendant ce temps-là madame de La Guette vivait fort doucement avec un mari qu'elle chérissait de tout son cœur. Le ménage allait le mieux du monde , à cela près que les époux se querellaient environ une fois la semaine ; l'amour y gagnait en définitive, et leurs caractères et leurs goûts s'accordaient parfaitement. Jacqueline prit tous les jours plus

d'empire sur M. de La Guette. Les querelles devinrent plus rares , et on finit par s'aimer de cette tendresse paisible qui ne trouble point l'âme , et fait le charme de la vie.

Au bout de neuf mois , madame de La Guette accoucha d'un garçon. Le père , transporté de joie , prit l'enfant , et lui mit au cou son baudrier , en disant :

— Tu auras le cœur d'un bon militaire ; tu aimeras les armes comme moi , ou bien je te renie pour mon fils.

— Ne craignez rien , dit Jacqueline ; il faudrait que le diable fût bien malin pour donner à des gens comme nous un fils poltron.

Ces pronostics que la volonté des parents porte sur l'avenir de leurs enfants ne manquent jamais leur but , parce qu'ils proviennent de leur humeur , qui passe dans le sang de leur progéniture. L'éducation et l'exemple achèvent le reste : aussi Henri IV fut-il un bon compagnon , non pas seulement parce qu'on lui fit boire du vin à sa nais-

sance, mais parce que M. de Bourbon son père était un gaillard, et lui enseigna par lui-même la galanterie, l'amour, la bonne chère et le courage.

Quand le vieux Meurdrac sut qu'il avait un petit-fils, sa rigueur fut un peu ébranlée, sans qu'il en voulût convenir. Des dames qui avaient vu l'enfant lui disaient souvent que rien au monde n'était si joli.

— Qu'il ne paraisse jamais devant moi ! s'écriait le bonhomme Je lui donnerais ma malédiction.

Mais en parlant ainsi, les larmes lui venaient aux yeux. L'enfant était en nourrice dans un village à une lieue de Mandres. On sut que le grand-père l'était allé voir en cachette, et qu'il l'avait pris dans ses bras en soupirant à fendre les rochers.

Sur ces entrefaites, Madame d'Angoulême tomba malade, et sentit bien qu'elle n'en relèverait pas. Elle envoya chercher Meurdrac un matin :

— Mon vieil ami, lui dit-elle, je m'en vais

retourner à Dieu, et je veux faire, avant de partir, une action qui lui soit agréable. Il faut pardonner à vos enfants pour l'amour de moi.

— Pour l'amour de vous, madame, répondit le père, il n'est rien que je ne veuille faire; mais comment surmonter la haine? Je puis bien pardonner à ma fille, à cause du sang; quant à ce pendard qui me l'a enlevée, je ne l'aimerai jamais.

— N'importe; vous le verrez et vous l'embrasserez à ma prière.

— Eh bien donc! qu'il vienne, je l'embrasserai.

La porte s'ouvrit alors. M. d'Angoulême entra tenant Jacqueline par la main; la fille se jeta aux genoux de son père en pleurant, et la paix fut signée. Pour M. de La Guette, les choses se passèrent plus en cérémonie. Il parut avec une mine très-fièrre, et le duc d'Angoulême fut obligé d'appuyer la main sur son épaule pour le faire saluer aussi bas qu'il le devait. Cependant, après le salut,

on s'embrassa; le gendre descendit jusqu'à dire qu'il avait du regret d'avoir offensé le père de sa femme, et Meurdrac répondit qu'il tâcherait de l'oublier. On causa un moment avec beaucoup de froideur, puis on se sépara presque aussi fâchés qu'auparavant; mais un jeu du hasard acheva ce que le crédit de la princesse n'avait qu'ébauché.

En traversant la cour du château, La Guette rencontra un groupe d'au moins quinze gentilshommes appartenant à M. d'Angoulême, et ces messieurs riaient entre eux en prononçant son nom. Il leur demanda ce qui les divertissait si fort.

— C'est, lui dirent-ils, que votre accommodement est la chose la plus drôle du monde. Vous avez fait avec votre beau-père comme ce personnage de Francisco Santos dans *la Nuit de Madrid*, qui disait : « On nous réconcilia, nous nous embrassâmes, et depuis ce jour nous sommes ennemis mortels. »

— De quoi vous mêlez-vous? répondit La

Guette, que la vérité offensait. Est-ce à dire que je suis un homme faux? Apprenez que si j'embrasse mon beau-père, c'est qu'il me plaît de l'embrasser; si je lui demande pardon, je pense ce que je dis, et celui qui douterait de mes paroles, je l'appellerais un fat.

— Nous sommes donc tous des fats, car nous croyons que votre réconciliation est un semblant, que vous détestez votre beau-père, et que vous vivrez avec lui plus mal que jamais.

— Mordieu! vous m'en rendrez raison, s'écria La Guette. Je vous apprendrai à me traiter de fourbe!

Il mit l'épée au vent en disant cela. Les autres dégainèrent aussi. M. d'Angoulême, entendant un grand bruit d'armes, de cris et d'injures, accourut avec M. d'Alais son fils. Le vieux Meurdrac et Jacqueline les suivirent. Ils arrivèrent comme La Guette croisait le fer contre la troupe, qui ne faisait heureusement que parer ses coups.

— Ah! je suis un fourbe! disait-il hors de

lui ; ah ! je donne des baisers de Judas ! je n'aime pas mon beau-père ! Mordieu ! je vous ferai rentrer ces mots-là dans la gorge ! Vous en avez menti : j'aime M. de Meurdrac ; je l'estime et le respecte, entendez-vous ? et je vous éventrerai tous si vous n'en convenez pas sur l'heure.

On eut bien de la peine à l'apaiser ; cependant M. d'Angoulême, qui fut pris pour arbitre, jugea que La Guette avait raison de se croire offensé. Le vieux Meurdrac se fâcha aussi contre les railleurs, et voulait en tuer un ou deux. L'accord se fit après beaucoup de pourparlers, et lorsqu'on se quitta, il se trouva que le gendre et le beau-père, mal satisfaits des excuses qu'on leur avait faites, s'en allèrent dîner ensemble à Mandres bras dessus, bras dessous. Pendant le reste du jour, ils répétèrent dix fois ensemble :

— Les marauds ! se moquer de nous quand nous sacrifions nos inimitiés à notre dévouement pour le prince ! rire d'une chose aussi

grave, et qui nous a coûté autant ! oser dire que nous jouons la comédie !

Et à force de maugréer et de pester de compagnie contre les autres, ils finirent par devenir les meilleurs amis du monde, et par boire à leur bonne intelligence éternelle. Nous laissons à penser si cette soirée fut douce pour madame de Meurdrac et pour Jacqueline, qui voyaient enfin l'humeur emportée de leurs maris amener d'elle-même ce changement si souhaité, que ni la tendresse filiale ni l'amour conjugal n'avaient pu faire naître.



IV.

Pendant cinq ans environ, madame de La Guette n'eut d'autre occupation que celles d'une épouse fidèle et d'une tendre mère de famille. Son mari, sa maison et ses enfants, remplirent assez sa vie pour tenir en bride son génie. On le comprendra, lorsque nous dirons qu'elle donna le jour, dans un court espace de temps, à deux garçons et quatre

filles , ce qui n'est pas une petite affaire. Elle négligeait ses exercices favoris ; elle perdait l'habitude et le maniement des armes , et les bonnes gens de la vallée auraient oublié la pucelle de Gros-Bois , si elle n'eût encore porté les bottines et enfourché quelquefois son cheval comme un franc courrier, quand elle allait dîner à Mandres ou chez M. d'Alais. Le ciel s'indigne de voir les grandes âmes dans l'oisiveté. Il sut également arracher à la mollesse Achille et madame de La Guette , qui n'était point née pour végéter au milieu des soins domestiques.

La France possédait alors un héros dont la Renommée portait le nom à tous les bouts du monde. Le prince de Condé venait de gagner ses premières batailles. Un jour, en revenant de Nordlingen , le front chargé de ses jeunes lauriers, il s'arrêta au bourg de Suilly avec sa suite ; il logea ses gens et ses officiers dans le village , et demanda l'hospitalité pour lui et le comte de Marsin à M. de La Guette , qu'il connaissait. Jacque-

line n'entendait jamais sans émotion le nom de Condé. L'arrivée de ce prince dans sa maison était le plus grand honneur que le ciel pût lui accorder. Elle mit tout en œuvre pour recevoir dignement un hôte aussi illustre, et s'y prit de si bonne grâce qu'il demeura chez elle deux jours au lieu d'un. On chassa le daim ; madame de La Guette courut elle-même, conduisit les meutes, et galopa dans les bois en piqueur et en cavalier consommé. M. le prince, ravi de son intrépidité, lui disait qu'il la voudrait avoir pour aide de camp ou pour cornette un jour de combat.

— Ne riez pas, monseigneur, répondit-elle ; je serais capable de vous rejoindre un matin sur quelque champ de bataille comme volontaire.

— Faites-le, je vous en prie, dit son altesse ; je vous mettrai au poste d'honneur, et nous brûlerons ensemble la moustache à l'ennemi.

· Tout en plaisantant de la sorte, le feu

de la guerre montait aux joues de Jacqueline, et s'échappait de ses yeux noirs en flammes si vives que le prince en était ébloui. M. de Marsin surtout conçut tant d'estime pour sa belle hôtesse, qu'il était désolé lorsqu'il fallut partir.

— Madame, dit-il en montant à cheval, votre mari est trop brave gentilhomme et vous une trop honnête personne pour qu'on songe à être amoureux de vous; sans cela, je vous assure que je remuerais le monde entier pour vous plaire. Mais choisissez-moi une femme, et je l'épouserai de votre main les yeux fermés, fût-ce une gardeuse de moutons.

— Je vous chercherai cela, répondit-elle.

En effet, à quelque temps de là, madame de La Guette maria le comte de Marsin avec mademoiselle de Clermont-d'Entrague.

Quand M. le prince et ses amis eurent quitté Suilly, la châtelaine resta pensive et agitée, nourrissant au fond de son âme un

ardent désir d'acquérir de la gloire, comme l'aurait pu faire le garçon le plus ambitieux. Elle en perdit le sommeil durant trois mois entiers, et répétait sans cesse le nom du grand Condé. Son mari se moquait d'elle. Lorsqu'il lui vit dans les mains le *Traité de la Guerre*, et qu'il la trouva penchée sur des cartes, suivant point à point les campagnes de Duguesclin et de Bayard, il tâcha de lui calmer la cervelle et de la ramener à ses enfants et à son ménage ; mais il était trop tard : le coup avait porté.

Les brouilleries du parlement et de la cour remuaient alors les esprits. Les premières séditions de la Fronde eurent un retentissement prodigieux dans les provinces, et on comprit que les troubles n'étaient pas près de finir. Tous les grands noms de France prenaient parti d'un côté ou de l'autre. M. de La Guette sentit qu'il ne pouvait demeurer oisif au milieu de tant d'agitation. Il s'attacha tout de suite à M. le prince, et courut à Saint-Maur lui offrir ses services.

Jacqueline resta et promit de bien garder sa famille, qui était nombreuse et en bas âge; mais, dans son cœur, elle enrageait de ne pas être homme.

On sait que la fronderie commença par être dans les mains du duc de Beaufort et du coadjuteur de Retz, et que le duc d'Orléans et le prince de Condé vinrent après. Les rebelles tenaient la ville, et les gens du roi la campagne. Les pillards de l'armée se répandaient de tous côtés; il en venait souvent dans les plaines qui s'étendaient de Gros-Bois à Lagny. Un matin, les cloches sonnèrent l'alarme au village de Mandres. On y avait brûlé une maison, dévalisé des paysans et forcé des femmes. Une troupe de ces malheureux se réfugia chez M. d'Alais, et une autre vint chercher un asile à Suilly. Jacqueline rassembla ses valets et les rangea en bataille devant sa maison. Elle n'avait que dix hommes déterminés à vendre chèrement leur vie. La bande des pillards arriva bientôt. Ils étaient une trentaine, la

plupart ivres et furieux , mais en désordre. Sans entrer en pourparlers , madame de La Guette les chargea si impétueusement qu'ils se dispersèrent. Elle en tua deux à coups de pistolet , et désarma le cornette qui les commandait. Pendant la première moitié de la fronderie , elle eut ainsi plusieurs occasions de se battre contre les gens de l'un et l'autre parti. Ces exploits n'étaient pas d'une grande importance , mais ils éveillèrent tout à fait la passion guerrière de Jacqueline , et servirent de prélude à d'autres plus sérieux. Elle fit comme ces petits lions qu'on apprivoise aisément quand ils sont jeunes , et qui retombent dans leur férocité naturelle une fois qu'ils ont goûté du carnage. Un beau jour , madame de La Guette , ne pouvant plus tenir au logis , conduisit ses enfants à Gros-Bois ; elle pria M. d'Alais d'en avoir soin , puis elle se mit en campagne avec deux de ses gens bien montés et équipés en guerre. N'étant pas de force à porter le casque , elle mit le cha-

peau à larges bords avec les rayons de fer, qui était la coiffure des cavaliers d'ordonnance. Elle porta sa jupe retroussée, ne voulant pas dissimuler son sexe ; mais elle prit le haut-de-chausses d'homme, les grands gants, les bottes de roussi, le baudrier large et l'épée de combat. Elle avait trois plumes vertes au chapeau et l'écharpe de même couleur. Dans cet équipage, elle traversa le pays un dimanche, après avoir entendu la messe dévotement. Les bonnes gens lui souhaitèrent une heureuse campagne, et elle s'enfonça dans la plaine, aussi avide de gloire et d'aventures qu'un preux de l'ancienne chevalerie.

Il ne faut pas croire que madame de La Guette eût le cerveau dérangé, comme le fameux héros de Michel Cervantes. Elle ne songeait pas à dompter des monstres, à détruire des armées entières ou à incendier des flottes à elle seule ; elle ne s'attendait pas à dîner tous les jours dans ces palais de cristal qui se trouvent à point nommé sur

les pas des chevaliers, au centre d'une forêt ou bien au fond d'un lac, et dont un vieillard à barbe blanche ou une princesse victime d'un enchantement font délicieusement les honneurs. Jacqueline avait toute sa raison. Son plan était de rentrer dans Paris, afin de rejoindre M. le prince, et de courir les mêmes chances que son mari; mais, comme elle était bonne Française, elle pensa, chemin faisant, qu'il serait louable d'employer le pouvoir de son éloquence et de sa beauté à ramener les chefs des rebelles dans le devoir. Elle se persuada que la chose serait facile, et que son pays lui devrait la conclusion de la guerre civile qui le déchirait.

Tandis qu'elle berçait dans son imagination cet honnête projet, notre amazone aperçut devant elle, sur la route de Brie, l'arrière-garde du duc de Lorraine. Elle demanda aussitôt à parler à quelque officier. On la conduisit devant un major du régi-

ment. Ce major était un homme galant et civil.

— Ma belle dame, lui dit-il, si vous venez pour vous battre ou pour jouir seulement du spectacle de la guerre, vous arrivez à propos, car nous tenons en flanc les gens du roi; le combat va leur être funeste. Il n'en échappera pas un, et nous comptons que M. de Turenne lui-même sera prisonnier.

En effet, l'armée royale, pressée entre la rivière et l'avant-garde, ayant contre elle des forces doubles des siennes, se trouvait en danger de périr. Cependant, au nom de Turenne, Jacqueline éprouva la même émotion qu'elle avait ressentie à celui du prince de Condé. Celui-là était aussi un héros, et de plus il servait la cause la meilleure. Madame de La Guette fut saisie de compassion à l'idée que ce grand capitaine allait peut-être succomber sous les coups de ces Lorrains dont le jargon allemand lui fit horreur. Les sentiments de son sexe lui revinrent

pour un instant; elle résolut de sauver M. de Turenne par un stratagème féminin, en demandant tout bas pardon à Dieu d'employer la ruse et le mensonge. Jacqueline était montée sur un four à chaux d'où l'on pouvait voir au loin. Elle aperçut les enseignes de l'armée du roi, et son cœur en fut remué.

— Courez, dit-elle au major, avertir le duc de Lorraine de ma venue. Je lui apporte un avis d'importance. Qu'il m'envoie ici au plus vite une personne sûre à qui je communiquerai ce que je sais. Le sort de cette journée en dépend.

Au bout d'un moment arriva M. de Fauges, aide de camp du duc.

— Votre armée, dit Jacqueline avec cet air de vérité que les femmes savent si bien jouer, n'est pas aussi en sûreté ici que vous pourriez le croire. Vous êtes étrangers et ne connaissez pas le pays. M. de Turenne est trop habile homme pour se mettre en mauvaise position, si ce n'est afin de vous tendre un piège. Je viens de Gros-Bois, où il y a de

l'infanterie royale cachée dans la forêt. Faites de ceci l'usage que vous voudrez.

— Madame, répondit l'officier, il faut me suivre, s'il vous plaît, auprès de son altesse. Elle décidera si on doit tenir compte de votre avis.

Jacqueline vit bien que son stratagème pouvait l'entraîner fort loin; mais une fois embarquée, elle ne voulut pas reculer. Elle répéta devant le duc ce qu'elle venait d'avancer. On se méfiait de sa bonne foi; cependant, tout en hésitant, on ne sonna pas l'attaque, et en moins de trois heures que dura l'indécision, M. de Turenne passa la rivière et fut sauvé. Notre héroïne demeura cette nuit-là au camp, et se coucha sur la paille dans une grange, en vrai militaire. Le lendemain, elle obtint la permission de parcourir les lignes de l'armée de Lorraine avec un officier qui la conduisait. Elle remarqua des gens qui épiaient ses regards et ses mouvements, et comprit qu'elle était surveillée. Sans rien perdre de son assurance; elle s'ap-

procha jusqu'aux frontières du camp, qui touchaient au pont de Charenton. Là, elle fit un signe à ses domestiques, et s'adressant ensuite à son guide, elle lui dit :

— Vous n'avez pas besoin de passer outre, monsieur, je m'en irai toute seule à Paris.

— Ne faites point cela, madame, dit l'officier, je serais obligé de commander à mes gens de tirer sur vous.

— Eh bien ! tirez sur moi. J'ai servi le roi et mon pays, Dieu me protégera.

Jacqueline traversa le pont avec la vitesse de l'éclair. Elle touchait terre de l'autre côté, lorsqu'on fit une décharge de mousqueterie contre elle ; mais elle n'eut qu'un de ses valets blessé légèrement. Une heure après, elle était dans Paris.

V.

Madamé de La Guette, ne voulant pas reprendre les habits de femme, se logea dans une hôtellerie des faubourgs, afin d'y vivre incognito. Elle envoya quérir un carrosse de louage, et se mit à la recherche de son mari. Son déplaisir fut grand lorsqu'elle apprit que M. le prince, le comte de Marsin, la duchesse de Longueville et leur suite fuyaient

vers le midi de la France. La rébellion se réfugiait en Guienne, tandis que la cour rentrait au Louvre. Jacqueline, sans perdre courage, s'apprêtait à courir les risques du voyage. Elle fût partie à l'instant même, si la blessure de son valet ne l'eût obligée à un retard. L'aventure du four à chaux et la fausse alarme donnée au duc de Lorraine avaient eu de l'éclat. La reine mère elle-même se fit raconter cette histoire dans sa ruelle. On donna beaucoup d'éloges à la dame inconnue qui avait si bien servi le roi et M. de Turenne; on voulait savoir qui elle était, et comme la vie de madame de La Guette avait déjà servi de texte à plus d'un roman, il se trouva par hasard un gentilhomme qui la reconnut au portrait qu'on en faisait. On comptait alors en France plusieurs femmes vaillantes; mais on n'en savait que deux qui fussent proches de Paris: l'une était la dame de Saint-Balmont, qu'on appelait le Dragon de la Champagne, et l'autre était notre héroïne. Un matin, madame

de La Guette, en traversant à cheval le quartier du Marais, tomba au milieu de la place Royale, sans se douter que ce fût la promenade à la mode. Des gens de la cour qui passaient l'abordèrent le chapeau à la main, et, lui ayant demandé son nom, la prièrent de les accompagner jusque chez la reine. On la mena au Palais-Royal, où demeurait Anne d'Autriche. Sa Majesté embrassa la belle amazone, la caressa beaucoup, lui donna les louanges qu'elle méritait pour avoir servi le roi utilement, et lui promit qu'on la récompenserait lorsque les troubles seraient finis. Jacqueline parla de son envie de ramener le prince de Condé dans la bonne voie, et demanda la grâce de M. de La Guette, qui lui fut accordée d'avance.

— Par ma foi, dit la reine, si nous avions toutes autant de cœur que cette gentille guerrière, les séditieux ne nous résisteraient pas. Pour l'honneur de notre sexe, il faut que nous l'aidions dans ses projets.

Et se tournant vers sa suite, elle ajouta :

— Messieurs, lequel de vous veut se charger d'accompagner madame de La Guette jusqu'au terme de son voyage?

Un gentilhomme, qu'on nommait Saint-Olive, répondit qu'il le ferait volontiers. La reine lui donna les papiers nécessaires pour avoir la protection des gens du roi pendant le chemin, et il fut convenu qu'on partirait dans huit jours. Cette entrée à la cour pouvait compter comme un succès. Madame de La Guette reçut des visites à son hôtellerie. On parlait d'elle en bons lieux, et ceux qui ne l'avaient pas vue n'étaient pas à la mode. Elle retourna plusieurs fois chez la reine. On la mena au spectacle, et on lui fit toutes les chères du monde, en sorte qu'elle passa une semaine à se divertir avant que d'entreprendre son grand voyage. Cependant elle apprit une nouvelle qui gâta fort ses amusements. Une jeune dame qui avait trempé dans la sédition fut reçue en grâce par la reine un soir que Jacqueline faisait sa cour. M. de Guitaut, capitaine des gardes, qui

avait l'esprit méchant, dit tout bas à madame de La Guette :

— Vous voyez bien cette jolie personne ? c'est à vous qu'elle devrait demander pardon, et faire ses humbles soumissions, car elle a plus frondé sur vos biens que sur ceux du roi.

— Comment l'entendez-vous ? demanda notre héroïne.

Le capitaine se laissa un peu prier, et finit par raconter que, pendant le siège de Paris, on avait jaté sur cette dame et sur M. de La Guette.

— Voilà ce que c'est, ajouta Guitaut, que de courir les chemins chacun de son côté.

Jacqueline feignit de prendre la chose en riant, mais l'humeur colérique qu'elle tenait du vieux Meurdrac lui mit le feu dans le sang. Guitaut s'en aperçut.

— Il ne faut pas vous agiter pour si peu, lui dit-il. Ce n'était qu'une galanterie en l'air. La dame a maintenant pour serviteur

ce jeune homme qui est auprès d'elle. Il se nomme d'Avaugour, et est son cousin.

Outre la rudesse naturelle d'une femme vaillante, Jacqueline avait encore celle d'une campagnarde. Elle entendait mal les manéges et le savoir-vivre des gens de cour. L'impatience la prenant, elle s'approcha de la dame :

— Vous maniez fort bien l'éventail, lui dit-elle à brûle-pourpoint ; savez-vous aussi bien tenir une épée ?

— Non, répondit la dame ; je vous laisse les ustensiles de guerre, et ne me pique pas d'être amazone.

— J'en suis fâchée, car je vous aurais proposé de nous couper la gorge ensemble.

— Vous me faites trop d'honneur ; excusez-moi si je n'accepte pas la partie. J'ai peur des armes, et je n'ai pas envie d'être estropiée.

— Quand on a peur des armes, on ne doit pas chasser sur les terres des femmes comme moi. Puisque vous avez eu affaire à

mon mari, il faut, s'il vous plaît, que nous ayons à démêler ensemble.

— On chasse où l'on peut, madame, et si votre mari fait l'empresé ailleurs que chez lui, c'est apparemment que sa femme ne lui plaît guère; il faut donc avoir vos démêlés avec lui, et non pas avec moi.

La reine entendit qu'on se querellait, et demanda ce que c'était.

— Votre Majesté, dit Jacqueline, devrait mettre à la Bastille ces caillettes qui excitent ses sujets à la révolte, et qui nous débauchent encore nos maris. Si j'étais la mère du roi, je les enverrais aux Filles-Repenties, au lieu de leur donner l'embrassade.

La reine était disposée à rire; elle prit gaiement cette incartade, et voulut qu'on se raccommodât; mais madame de La Guette n'était pas facile à mener.

— Je veux bien, dit-elle, laisser la vie à cette poltronne; cependant il me faut une vengeance, et je la tirerai de son cousin. M. d'Avaugour se battra demain avec moi.

— Impossible, s'écria d'Avaugour; je ne tuerai pas une femme aussi aimable. Vous êtes trop fine lame pour ma cousine, mais pour moi vous ne l'êtes pas assez.

— C'est ce que nous verrons à l'épreuve. Je supplie Sa Majesté de permettre que nous tirions l'épée.

M. de Guitaut était ravi du courage de Jacqueline. Il s'offrait à lui servir de second. Tous les assistants se mouraient d'envie de voir un duel aussi bizarre, et la reine elle-même en eut peut-être la curiosité; heureusement Anne d'Autriche avait trop de sens et de dévotion pour risquer la vie de deux personnes sur une fantaisie. Elle cessa de badiner, et sermonna si bien madame de La Guette, que l'accommodement eut lieu. Afin que le divertissement du combat ne fût point perdu, Guitaut proposa pour le lendemain une joute au fleuret. Notre héroïne y consentit, et comme elle donna la première botte à M. d'Avaugour, elle fut beaucoup applaudie. On prit ensuite la collation

dans le jardin du Val-de-Grâce. Jacqueline se vit fêtée par tout le monde. Elle apprit alors le nom de la dame qu'elle avait provoquée : c'était une des premières de la cour, et qui depuis eut de la bonté pour elle, et s'employa en faveur de ses enfants.

Cependant la semaine consacrée au repos étant écoulée, on se dit adieu. Jacqueline partit en carrosse pour gagner Bordeaux. M. de Saint-Olive la mena sans mauvaise rencontre jusqu'à Angoulême. On entra ensuite dans un pays désolé par la guerre civile, où l'on ne savait plus en quelles mains on pouvait tomber. Après avoir traversé par des villages fort ravagés, on arriva devant la Tour-Blanche, qui tenait pour M. le prince. Tandis que Jacqueline attendait sous la porterie, Saint-Olive fut conduit par quatre hommes au gouverneur de la citadelle. Cet officier connaissait M. de La Guette. Il vint en personne chercher la voyageuse, et la fit monter chez lui. Il apprit à notre héroïne que son mari devait être à une journée de

marche de la Tour-Blanche avec le régiment de Marsin; mais il ne voulut pas souffrir qu'elle allât plus loin sans faire un repas, car les vivres étaient si rares qu'elle risquait d'en manquer en route.

Le gouverneur, qui s'appelait La Roche-Vernay, promit de conduire lui-même madame de La Guette à son mari; Jacqueline remercia Saint-Olive, et lui conseilla de retourner à Angoulême, ce qu'il fit sans difficulté, car il regardait sa commission comme achevée. En cela, ils furent imprudents tous deux; on ne sait jamais bien ce qui peut advenir d'une femme une fois qu'on la quitte d'une semelle seulement.

La guerre de la Fronde n'était pas fort meurtrière. Il y avait plus de pillages et d'escarmouches que de véritables batailles. On s'interrompait quelquefois pour se donner les violons, et l'amour allait son train ordinaire; beaucoup de dames suivaient les gens des deux partis; celles de la province feignaient de se passionner pour la politi-

que, afin d'avoir aussi leur part des divertissements. M. de La Roche-Vernay était un homme à succès, et donnait encore plus dans la galanterie que dans la rébellion. Cependant ce qui prévint madame de La Guette en sa faveur, c'est qu'il portait bien la moustache, et qu'il avait la mine d'un franc guerrier. Comme il admirait aussi l'air martial de notre héroïne, ils se prirent d'amitié l'un pour l'autre. Au lieu de se remettre en chemin tout de suite, Jacqueline consentit à visiter les dames de la ville. On fit une partie de plaisir dans un beau jardin où l'on pêcha des carpes. On soupa du poisson qu'on avait pris, et la nuit se trouva venue sans qu'on y eût pensé. Notre amazone amusa la compagnie en racontant sa querelle et son combat au fleuret avec M. d'Avaugour.

— Vous n'êtes pas au bout de vos duels, dit M. de La Roche-Vernay. Il paraît que votre mari est fort porté pour le beau sexe.

Ce mot suffit pour jeter du trouble dans

l'esprit de madame de La Guette. Elle devint rêveuse, et ne trouva plus à rire de la soirée. Lorsqu'on fut de retour au château, Jacqueline pressa le gouverneur de s'expliquer.

— Volontiers, répondit-il. Votre mari est accompagné d'une demoiselle de ce pays qui le suit partout, et votre arrivée va un peu troubler ses plaisirs.

M. de La Roche-Vernay, voyant que notre amazone, déjà rouge de colère, parlait de donner de sa cravache dans la figure de cette demoiselle, lui conseilla d'abord de ramener son mari par la douceur, et de pardonner une faute dont l'absence était la véritable cause; mais le dépit alla toujours en croissant. La beauté de Jacqueline n'était jamais si remarquable que dans ces transports de passion. Le gouverneur finit par en être frappé; quoique la dame fût confiée à sa garde, il la jugeait de taille à savoir se garder elle-même. Au lieu de calmer madame de La Guette, il changea de lan-

gage, et tâcha de l'exciter à la vengeance. Il se mesurait avec une vertu de bon aloi. Aussitôt qu'il se risqua jusqu'à mettre le genou en terre, et à faire l'amoureux, Jacqueline le soupçonna d'avoir calomnié son mari. Elle prit tout uniment un pistolet, et, le posant sur la poitrine du galant, elle lui dit d'un air résolu :

— Vous me trompez, monsieur, et vous m'allez avouer votre fourberie, ou bien je vous jure que je vous tue sur la place.

M. de La Roche-Vernay fut un peu étourdi par cette brusquerie et ce canon de pistolet ; cependant il avait du courage, et il était fort de son innocence. Il se remit, et répondit en découvrant sa poitrine :

— Tuez-moi donc, madame, pour avoir pris trop d'intérêt à votre infortune. Si mon cœur s'est ému, c'est la pitié qui a ouvert le chemin à l'amour ; et puisque vous me regardez comme un imposteur, le déplaisir que j'en ressens est pire que la mort. Je vais

mourir satisfait en pensant aux regrets que vous aurez demain.

Madame de La Guette détourna son arme ; mais sa colère ne fut pas plutôt envolée , que son rôle devint embarrassant. Elle avait outragé M. de La Roche-Vernay par ses soupçons. Les femmes peuvent être injustes pour un mari ou un amant , cela ne leur coûte pas beaucoup, et il n'est point de dettes qu'elles ne puissent nier à celui qui les aime ; mais à l'égard d'un homme qui ne leur fut jamais rien , il n'y a pas de tribunal plus équitable que leur cœur, ni de débiteur plus exact à payer. Dès ce moment, le jeune cavalier eut affaire à la générosité de notre héroïne. C'est la position la meilleure que doive souhaiter un amoureux.

— Madame , disait-il , je vous pardonne de m'avoir accusé de perfidie. Ce n'est pas cette injure qui me touche le plus cruellement ; c'est plutôt le malheur d'avoir rencontré une personne aussi aimable que vous, et de n'avoir su que lui déplaire.

Jacqueline pleura , et son courage s'amol-
lit. M. de La Roche-Vernay paraissait déses-
péré de ses larmes. On lui devait une répa-
ration, et il l'obtint. Voilà comme le démon
tente plus habilement les femmes par les
bons sentiments que par les mauvais.

VI.

Aussitôt que le jour parut, et que la raison eut repris son empire, Jacqueline eut horreur de sa faute. Elle se jeta sur le carreau à deux genoux, et levant ses bras vers le ciel, elle s'écria :

— Mon Dieu, voyez le repentir amer d'une faible créature. Pardonnez-lui, et daignez encore vous servir d'elle, toute indigne et

toute coupable qu'elle est, pour l'accomplissement de vos desseins. Brisez ensuite ce vil instrument une fois que vous l'aurez employé; mais faites qu'avant de mourir j'aie exécuté mon projet d'éteindre la guerre civile.

M. de La Roche-Vernay avait été touché de la douleur sincère de Jacqueline. Il promit d'agir désormais comme s'il ne fût rien arrivé des événements de la veille. On apprêta les chevaux, et on partit à six heures du matin pour la ville de Bourdeille, où on présumait que M. de La Guette se trouverait avec le régiment de Marsin. Il en était décampé depuis deux heures lorsque Jacqueline y arriva; mais comme le gouverneur de Bourdeille assura qu'on le rencontrerait infailliblement dans la ville de Serlac, notre amazone dit adieu à M. de La Roche-Vernay, et continua son voyage. A Serlac, on ne trouva personne encore. Il y avait eu dans la nuit un coup de main. Des traîtres avaient livré une porte aux troupes royales. Beaucoup de fron-

deurs étaient massacrés. Jacqueline entra dans la ville au moment où le tumulte s'apaisait. A peine se fut-elle installée dans une hôtellerie, qu'un officier du roi, suivi de quatre hommes armés, vint l'interroger par l'ordre du nouveau commandant; on dressa procès-verbal de ses réponses, et il fut décidé que notre héroïne n'était autre que le comte de Marsin lui-même sous un déguisement de femme. Il fallut perdre encore un jour avant qu'une assemblée composée de six dames de la ville eût vérifié le sexe de madame de La Guette. On lui demanda ensuite pardon de la méprise, on lui donna un guide pour Bordeaux, et elle partit enfin plus confiante que jamais dans le succès de son ambassade.

Jacqueline n'avait fait qu'une lieue au sortir de cette ville, lorsqu'elle vit au coin d'un bois huit cavaliers démontés qui lui présentèrent à bout portant les canons de leurs mousquets. Le guide et les valets tournèrent bride, et s'enfuirent au galop. Madame de La

Guette, abandonnée au milieu de ces brigands, fut obligée de se rendre pour éviter une mort certaine. On lui prit son cheval, sa valise et son argent ; on lui laissa seulement ses armes pour qu'elle eût l'honneur sauf. Une autre femme moins vaillante qu'elle eût perdu le courage au milieu de tant de traverses ; madame de La Guette montra toute la constance et l'énergie de son caractère en résistant aux coups d'un destin acharné. Rien ne put ébranler son âme. Elle continua son chemin à pied comme une simple pèlerine, et marchait avec autant d'ardeur que ces croisés des temps anciens, qui sentaient en eux l'esprit divin les guidant à la délivrance de la terre sainte. Elle se consola de la lenteur du voyage en préparant le discours qui devait convertir M. le prince. Des paysans lui donnèrent asile le soir. On la conduisit tantôt sur des ânes, tantôt dans quelque charrette. Partout on lui faisait bon accueil et on s'empressait à la servir, parce qu'elle gagnait tous les cœurs par son air ré-

solu, son parler cordial et sa gentillesse. Elle mangea du pain noir le plus gaiement du monde, se coucha sur le foin quand elle ne trouva pas de lit, et dormit dans son fourreau, comme disent les gens de guerre.

Un matin, après bien des fatigues, elle atteignit enfin la Dordogne, et s'apprêtait à passer cette rivière dans un bateau, quand tout à coup le son des trompettes et les roulements du tambour frappèrent son oreille. Elle vit à peu de distance une troupe de cavaliers qui venaient au galop. Le premier qu'elle reconnut fut M. le prince lui-même.

— Eh! dit son altesse, n'est-ce pas madame de La Guette que je vois? Courez-vous après votre mari, ou bien venez-vous remplir votre serment de me servir d'aide de camp?

— L'un et l'autre, monseigneur, répondit Jacqueline. Faites-moi donner un cheval, et si je puis combattre à vos côtés, cette journée sera la plus belle de ma vie.

— Je ne saurais refuser un aussi joli volontaire. Puisque le ciel vous a conduite ici, vous allez voir l'ennemi de près.

Un écuyer amena un cheval, et toute la bande piqua des deux. A un quart de lieue environ étaient embusqués deux régiments du parti des princes qui attendaient un détachement de troupes royales. L'ennemi parut presque aussitôt dans une gorge. On marcha vers lui à l'improviste. Le feu était bien nourri des deux parts. Tous les bruits de la guerre éclataient à la fois, et portaient dans l'âme de notre héroïne cette joie furieuse à laquelle on reconnaît le vrai courage. Dans un moment où les balles sifflaient en l'air, M. le prince regarda sa voisine dont le cheval se cabrait.

— Eh bien ! mon cavalier, dit son altesse en riant, cela ne vous fait pas peur ? Si vous avez assez de bataille comme cela, vous pouvez vous retirer ; on ne vous en grondera pas.

— Je regrette, au contraire, d'être si près de vous, monseigneur, car je vois bien que

les autres achèveront la besogne sans moi. Vous n'avez pas besoin de vous signaler, vos preuves sont faites ; mais moi , j'ai mes éperons à gagner.

— Venez donc , reprit son altesse ; je me donnerai pardieu le plaisir de vous mener au bon endroit. Allons , mon beau cornette ! la bride au pommeau de la selle , le pistolet dans la main gauche , l'épée dans la droite , et ferme sur l'étrier. Voilà une compagnie de cheveu-légers qui nous résiste encore ; il faut l'enfoncer nous-mêmes. En avant , messieurs , et place pour madame de La Guette ! Nous voulons le premier rang.

A ce cri tout l'état-major s'ébranla. M. le prince et Jacqueline ouvraient la marche. La première ligne des ennemis venait de faire feu : on la rompit sans peine ; mais la seconde avait les armes chargées. M. le prince , voyant qu'on l'ajustait , cria :

— Baissez la tête , ma voisine.

Madame de La Guette eut ses plumes coupées par les balles. Elle se jeta aussitôt sur

le capitaine de la compagnie, et lui tua son cheval d'un coup de pistolet. Avant qu'il se fût dégagé des étriers, elle lui posa la rapière sur la gorge en lui ordonnant de se rendre.

— Rendez-vous, dit M. le prince, et remettez votre cœur en même temps que votre épée, car le vainqueur est une femme.

Le capitaine, voyant sa compagnie en déroute et la résistance inutile, se déclara prisonnier. M. le prince était dans le ravissement. Il voulait récompenser son aide de camp. Il ôta ses éperons et les attacha lui-même aux pieds de notre héroïne; puis il lui commanda de s'agenouiller, et lui frappant l'épaule du plat de son épée, il lui dit :

— Je vous fais chevalière! Donnons-nous, s'il vous plaît, l'accolade.

Jacqueline, ivre de joie, sauta au cou de son altesse, qui l'embrassa sur les deux joues, et jamais cérémonie ne fut plus galamment exécutée.

— Ne vous gênez point, monseigneur, dit une voix que notre amazone reconnut.

C'était M. de La Guette, qui arrivait avec le régiment de Marsin. Il eut son tour à caresser la belle guerrière, et on reprit ensuite le chemin de Bordeaux. On rencontra le prince de Conti et madame de Longueville qui venaient au devant de leur frère, en sorte que le retour fut une espèce de triomphe. Tout en devisant avec ces grands personnages, les époux eurent ensemble un petit démêlé conjugal. Jacqueline pardonna les fautes de son mari par souvenir des siennes, et la bonne intelligence ne fut point troublée. Le reste du jour se passa dans les repas et les fêtes. Madame de La Guette reçut toutes sortes d'honneurs et de compliments; mais elle ne perdait pas de vue son dessein. Si l'amour de la guerre l'avait entraînée un peu loin, elle pensait aussi que son crédit s'en augmenterait, et l'occasion ne pouvait tarder à s'offrir de porter le grand coup qui devait sauver la France.

Sur ces entrefaites, la désertion se mit dans l'armée des rebelles. M. le prince venait d'en recevoir l'avis, au moment où notre héroïne lui demanda une audience. Jacqueline ignorait cette éloquence bourrelée qu'on apprend dans les universités, et parla d'abondance, sans suivre précisément les divisions qu'elle avait arrangées dans sa tête. Elle s'étendit sur la peinture des horreurs de la guerre civile; sans aller jusqu'aux reproches, elle appuya sur la fausse gloire qu'on en tirait, et fit valoir le mérite inestimable de celle qu'on gagnait à combattre les ennemis du roi. Elle termina en posant le genou en terre pour supplier son altesse de renoncer à ses projets contre la cour, et de ramener la paix et le bonheur dans le royaume. L'émotion de madame de La Guette gagna le noble cœur du prince. Il voulut du moins donner à notre héroïne le plaisir de penser qu'elle avait réussi à souhait. Il l'obligea de se relever, lui prit les mains tendrement, et profita de l'occasion pour l'embrasser encore, en assu-

rant que sa haine était évanouie. On ouvrit alors les portes. M. le prince déclara devant tous les chefs du parti qu'il allait à Paris faire ses soumissions à la reine, et qu'il recommanderait ses amis à la clémence royale. Pendant le reste de cette journée, tandis que chacun songeait à sa propre sûreté, Jacqueline entendit parler de la désertion des troupes ; mais son altesse lui dit que cela n'eût point suffi pour changer ses résolutions, et que c'était elle seule qui avait amolli son âme. Elle en demeura toujours persuadée, quoique le prince n'ait fait ses soumissions que fort longtemps après.

Les détails du retour de notre amazone n'auraient point de prix après la lecture de son premier voyage ; elle était cette fois protégée par son mari. On courut bien quelques petits dangers ; Jacqueline se fit une blessure au visage, en roulant sur des pierres avec son cheval ; elle tomba aussi dans une rivière où elle faillit se noyer ; elle se démit un bras : ce sont là de ces petits événements

sans conséquence, dont la vie d'une femme vaillante est parsemée. En arrivant au Louvre, madame de La Guette s'attendait à être reçue comme l'ange sauveur de la cour; cependant la reine et M. le cardinal l'accueillirent assez froidement; on l'avait desservie en racontant son exploit contre les troupes royales. M. de La Guette fut encore plus maltraité. Le dépit les prit tous deux : le mari partit pour la Flandre avec M. de Marsin, et Jacqueline se retira dans sa maison, qui se ressentait fort de l'absence des maîtres.

Madame de La Guette avait alors plus de quarante ans; c'est l'âge des passions mâles, et le plus beau pour faire la guerre. Le logis et le gouvernement de son ménage lui devinrent insupportables; rien ne put apaiser son ambition, ni la tendresse de ses enfants, ni les agréments de la compagnie des environs, qui était pourtant choisie, puisqu'on y comptait les Molé, les dames de Coulanges et la fameuse madame de Sévigné; Jacque-

line serait tombée en consommation si le calme eût duré. Un matin, sa tête s'échauffa; elle mit ses filles au couvent, prit ses garçons avec elle, et s'en alla rejoindre son mari, qui était sous les drapeaux du prince d'Orange. La Hollande était un pays turbulent, toujours enfoncé dans quelque ligue politique, et se querellant avec ses voisins; nul séjour ne convenait mieux à une amazone. Madame de La Guette suivit les troupes, fit le coup de main en plusieurs occasions, et ajouta quelques rameaux à ses lauriers. On sait trop de quoi elle était capable en ce genre, pour qu'il soit nécessaire de dire toutes ses prouesses; nous raconterons seulement celle qui mit fin à son humeur martiale, en lui rendant les sentiments plus doux qui conviennent au beau sexe.

Le fils aîné de madame de La Guette faisait alors ses premières armes; c'était un grand plaisir pour sa mère, que de l'accompagner au régiment. Un jour qu'il y eut une escarmouche contre une compagnie de Suis-

ses, le jeune La Guette en vint aux prises avec un ennemi plus robuste que lui, qui le serrait de fort près. Jacqueline reconnut le danger de son fils, et, comme elle tirait bien le mousquet, elle en prit un des mains d'un soldat, et coucha l'ennemi par terre d'un coup de feu dans le côté. Madame de La Guette, emportée par l'ardeur du combat, se précipita tout en fureur sur le blessé, de peur qu'il ne voulût encore résister; mais ce malheureux était mourant. En se jetant sur lui, elle trempa ses doigts dans le sang qui coulait à flots; elle vit un beau garçon, qui tourna vers elle des yeux obscurcis par les voiles de la mort. Le regard de ce jeune homme était plein de douleur et de désespoir; il pénétra dans l'âme de Jacqueline. Ce qui acheva de la troubler, c'est que le pauvre diable, en reconnaissant une femme, se méprit sur ses intentions, et pensa qu'elle venait à son aide.

— N'essayez point de me secourir, madame, lui dit-il, je suis un homme perdu. Tirez

seulement de ma ceinture cette bourse et ce papier où vous verrez la demeure de ma mère à Genève. Envoyez-lui ce peu d'argent ; c'est ma solde d'un mois. Je servais pour nourrir ma famille. Le ciel ne m'a point favorisé.

Puis, en pressant la main de Jacqueline d'un air qui exprimait de la reconnaissance, il ajouta : — Vous êtes bonne, Dieu vous récompensera. Et il mourut étouffé par le sang, qui lui vint jusqu'au bord des lèvres. Jacqueline sentit de l'horreur et de la pitié. Cette triste scène se grava dans son imagination, et y détruisit le prestige de la vie des camps. Elle rêvait souvent que ce jeune homme revenait lui dire avec son regard mourant : — Vous avez fait le malheur de ma pauvre mère ! Les femmes ne doivent point tuer. Quittez ces mœurs barbares, ou bien vous saurez aussi ce que c'est que de perdre ses enfants. Elle voulut d'abord fermer l'oreille aux cris de sa conscience, mais ils finirent par triompher de son goût naturel pour les

batailles, et dans la suite elle attribua les chagrins qui l'accablèrent à la résistance qu'elle avait opposée aux ordres d'en haut.

VII.

A quelque temps de là , madame de La Guette eut le plaisir de voir son fils aîné se marier avec une demoiselle de bonne maison. Elle apprit aussi que l'une de ses filles était recherchée à Paris par le chevalier de Saint-Hubert , qui l'avait vue dans son couvent. Ce chevalier descendait directement du patron des chasseurs, puisqu'il avait le don de gué-

rir de la rage en touchant les gens mordus par des chiens. Il était fort pauvre; mais comme il avait touché la reine, qui craignait d'enrager, on espérait que le roi lui donnerait une pension. La seconde fille de Jacqueline, étant portée à la dévotion, prit le voile volontairement. Toutes ces choses promettaient à la mère un avenir heureux; cependant, en peu de jours, ces biens se changèrent en maux. Saint-Hubert fut oublié du roi, et le mariage ne se fit pas. La fille aînée vint rejoindre sa mère à Gand, et comme rien ne put dissiper sa mélancolie, toute la famille, qui l'aimait, en fut affligée. Une troisième fille mourut chez M. d'Alais. M. de La Guette lui-même prit les fièvres dans une campagne d'hiver, et rendit son âme à Dieu après quatre mois de souffrances et de langueur. Enfin, pour dernier coup, et celui-là fut le plus cruel de tous, le fils aîné reçut au siège de Maestricht un boulet qui lui enleva les deux cuisses. Tant de secousses ébranlèrent la fermeté de Jacqueline. Son caractère s'amollit

par l'habitude des larmes ; elle perdit sa vivacité , sa belle humeur ; sa beauté même en fut endommagée. Une révolution aussi considérable dans son esprit et sa personne l'étonna elle-même , et souvent elle répétait que son heure dernière devait être proche. Malgré ces pressentiments fâcheux , elle eût pu vivre longtemps encore , car elle avait une constitution de fer. Une aventure où elle se jeta inconsidérément mit fin à cette carrière romanesque , comme si le sort eût désiré , par amour de l'art , que madame de La Guette mourût héroïquement.

La tendresse de Jacqueline s'était reportée entièrement sur son second fils , qui était un aussi beau et brave garçon que l'aîné. Tout en craignant pour ses jours , la mère n'eût voulu pour rien au monde le détourner de la guerre et des devoirs d'un honnête gentilhomme. Elle le mit sous les drapeaux , et se contentait de pleurer lorsqu'il allait aux camps ; mais elle lui disait , au milieu des caresses et des pleurs : « Battez-vous bien, mon

enfant ; faites qu'on parle bien de vous, et que Dieu vous préserve d'accident ! »

On ne sait jamais ce qu'on doit souhaiter, tant la mauvaise fortune est habile à nous frapper par le côté où nous y pensons le moins. Ce fut dans un temps de paix, et au sein du repos, que la mort vint encore s'abattre sur cette maison malheureuse. Le petit de La Guette était, comme son père, d'une complexion amoureuse ; il avait les passions et la fougue qu'on excuse dans les jeunes gens. Il gagna les bonnes grâces d'une dame assez jolie de la ville de Gand ; cette personne était coquette et galante. Notre garçon eut plusieurs rivaux aussi bouillants que lui, quoique moins courageux. Ils le prirent en haine parce qu'il était favorisé, et ils se concertèrent pour se défaire de lui à l'italienne, en l'assassinant. Le jeune homme aimait fort la chasse, et s'en allait souvent courir seul dans la campagne : on paya des estafiers pour l'attendre au coin d'un bois et le tuer.

Un jour que son fils était hors du logis , madame de La Guette fut réveillée de grand matin par un paysan qui accourait tout en nage pour lui parler.

— Madame , lui dit cet homme , je suis le maître d'un cabaret de village. Il est venu hier trois spadassins qui ont couché dans ma maison ; je les ai entendus causer entre eux d'une personne qu'ils doivent tuer ce matin. Ils ont prononcé le nom de votre fils ; ce doit être lui qu'ils attendent au détour d'un chemin. Envoyez-y du monde ; je conduirai vos gens ; ne perdez pas un instant.

Dans son émotion , madame de La Guette voulut courir elle-même au-devant de son fils. Elle mit à la hâte ses habits d'amazone , chargea ses armes et appela ses valets. La prudence et le bon sens voulaient qu'elle emmenât plus de monde avec elle qu'il n'en fallait pour empêcher le coup ; mais sans y songer, et par cette habitude scrupuleuse des âmes vaillantes , elle ne prit que deux laquais bien courageux , afin d'être trois con-

tre trois, de même que s'il se fût agi d'une affaire d'honneur. On monta aussitôt à cheval, le paysan à la tête de la troupe, et l'on traversa par le milieu des champs pour arriver plus vite.

Lorsqu'on fut au détour où le guide avait compris que le guet-apens se devait faire, on ne vit personne; il ne semblait point, en regardant l'herbe et les buissons, qu'il se fût passé là une scène de violence. La terre n'était pas remuée comme après un combat. Le paysan ne savait plus que dire; il pensait qu'il fallait demeurer, et que les estafiers allaient venir bientôt. Madame de La Guette tomba dans une indécision mortelle. Il se pouvait que son fils fût attendu dans un autre lieu, et qu'il y mourût sans recevoir de secours. Elle laissa un de ses hommes au détour du chemin; l'autre monta sur un tertre d'où l'on voyait au loin dans les champs. Elle leur commanda de l'appeler à grands cris s'ils découvraient quelqu'un, puis elle s'avança pour battre les bois sous

la conduite du paysan. Des pas d'hommes qu'elle trouva sur une terre molle lui firent penser que les assassins y avaient marché tout nouvellement : elle suivit ces traces aussi vite qu'elle put ; mais une lande considérable se présenta , où l'on ne voyait plus la marque des pas. Jacqueline visita la lisière du bois , tandis que le paysan battait la bruyère. Enfin elle aperçut des chevaux attachés à un arbre : elle courut au galop de ce côté ; les trois estafiers étaient assis par terre à deux pas de là.

— Que faites-vous ici ? leur dit-elle ; vous êtes des brigands. Remontez à cheval , et allez à la ville sur-le-champ.

— Passez votre chemin , répondit le chef de ces spadassins ; nous avons affaire ici.

— Je sais ce que c'est , reprit Jacqueline ; vous venez pour tuer M. de La Gnette , mais vous ne le tenez point ; je suis sa mère !

— Nous vous connaissons ; vous êtes une vaillante. Puisque vous savez de quoi il s'agit , vous devinez bien , madame , que nous

avons reçu de l'argent; il nous faudrait le rendre, et cela ne fait pas notre compte. Donnez-nous parole, sur l'honneur, de nous payer cent pistoles demain matin, et nous partons à la minute. Le marché vous plaît-il?

Les craintes et la tendresse maternelle ne purent étouffer ni la vivacité du sang ni l'humeur guerrière de notre amazone.

— Je n'entre pas en marché avec des canailles de votre espèce, dit-elle.

— Songez que nous sommes trois contre vous.

— Prétendez-vous m'effrayer? Mes gens sont là-bas, et je n'ai qu'à tirer ce pistolet pour les voir accourir.

— Allons-nous-en, disaient les deux spassins.

— Un moment, reprit le chef. Combien avez-vous de laquais avec vous?

— Deux seulement, mais qui en valent six comme vous autres coquins.

— Voilà où gît l'erreur. Nous ne sommes pas de ces vauriens qui volent l'argent du

monde en manquant leurs coups; nous tenons à le bien gagner, et pour preuve, nous ferons aujourd'hui double besogne en vous tuant d'abord, et votre fils après. Quant aux laquais, ce sont des poltrons.

Le bandit ajouta quelques mots dans une langue étrangère, que madame de La Guette n'entendait point. Elle comprit que ces gens s'apprêtaient à l'attaquer. Une autre qu'elle eût pris la fuite sans scrupule et sans honte; mais les instincts de nature triomphèrent encore une fois dans cette personne courageuse. Jacqueline prévint les brigands, en lâchant un coup de pistolet dans le groupe; elle en blessa un à la main gauche. Alors ces trois coquins se jetèrent sur elle, et la prirent en même temps de trois côtés. Notre héroïne maniait aussi admirablement le cheval que l'épée; elle renversa un des bandits sur le dos avec le poitrail de sa monture, et fit tant de volte-faces, que les autres n'osaient plus approcher. Cependant l'un d'eux courut à l'arbre où étaient les

chevaux, et en rapporta une espingole chargée de douze balles; il tira sur Jacqueline, qui roula par terre blessée mortellement. Les assassins tombèrent ensuite sur notre héroïne, et furent assez lâches pour la percer encore de cinq coups de rapière. Elle résista jusqu'au dernier soupir. Le chef de ces misérables, qui l'avait achevée, raconta par la suite qu'en mourant elle l'avait regardé d'un air si furieux et si terrible, qu'il n'en avait pas dormi de trois semaines.

Ainsi périt madame de La Guette, comme elle avait vécu, c'est-à-dire intrépidement, l'épée au poing et la face tournée vers l'ennemi. Si son grand cœur ne suffit pas à la préserver de la mort dans cette mauvaise rencontre, elle eut du moins, en l'autre monde, la satisfaction de voir qu'elle avait sauvé son fils, car les bandits prirent la fuite et s'enfoncèrent dans la forêt, de peur d'être poursuivis par les gens de madame de La Guette, qui accouraient au bruit du combat. Le corps de notre amazone fut rap-

porté à Gand ; on lui fit un service très-beau, où assistèrent le comte de Marsin, M. de Monterey, et bien d'autres grands seigneurs. On lui éleva un tombeau de marbre, aux frais des bourgeois de la ville, sur lequel on grava en abrégé les traits les plus sublimes de sa vie, et l'énumération de ses vertus.

Puisse le lecteur bienveillant avoir trouvé quelque délasserment au récit des hauts faits de Jacqueline de La Guette, et nous pardonner de l'avoir tenu aussi longtemps pour lui donner une faible idée de ce que nos pères appelaient une *femme vaillante*.

Le marquis de Jerzay.

I.

La petite province du Vexin , dont Mantès est la capitale , a toujours été l'une des plus belles et des plus agréables de France. De tout temps la terre y a produit beaucoup , les habitations y ont été proches les unes des autres , les jardins bien entretenus , les fermiers exacts à payer leurs redevances , et les hôtelleries en état prospère.

En 1649, lorsque la guerre civile et les troubles de Paris furent au plus fort, le Vexin et la Normandie étaient assez heureux pour n'avoir dans leurs champs les gens d'aucun parti. Depuis la bataille d'Ivry, on n'y avait point entendu le bruit du canon, et les blés y poussaient paisiblement, tandis que dans les autres provinces les pieds des chevaux ne laissaient pas aux moissons le temps de voir arriver la faucille. Cependant, comme le Français est ingrat et turbulent, on était *frondeur* en paroles dans le Vexin. On y adorait le duc de Beaufort, M. de Bouillon et la duchesse de Longueville, sans les connaître. On avait une foi aveugle dans le courage et le génie du coadjuteur, et on inventait cent histoires ridicules sur la puissance de ce grand conspirateur. Il devait amener le triomphe de la bonne cause, à moins que la reine mère, Anne d'Autriche, ne vînt à bout de lui faire donner du poison par son cuisinier. Quant au cardinal Mazarin, c'était une âme vendue

au diable, qui avait ensorcelé la régente, qui enseignait aux enfants à parler l'italien, et voulait corrompre le petit roi Louis XIV. Les curés débitaient ces belles choses à leurs prônes, et les paysans témoignaient assez leur haine en donnant à des chiens le nom du premier ministre. On n'usait pas de la même insolence envers le prince de Condé, qui tenait pour la cour, et dont la fortune nouvelle, la gloire et l'intrépidité, inspiraient au menu peuple une terreur incroyable.

La consternation fut grande dans le Vexin, lorsqu'on apprit que la guerre paraissait près de s'éteindre, et que les députés du Parlement s'accommodaient avec la reine à la conférence de Ruel. La fin du blocus de Paris et la trêve furent considérées comme des calamités. On accablait de malédictions les bonnets carrés, et l'on n'espérait plus que dans l'opiniâtreté du coadjuteur.

A cette époque on voyait près du village de Bonnière, sur le bord de la Seine, un

petit château érigé depuis peu en marquisat, et dans lequel habitait un jeune gentilhomme qui avait tout pour lui, comme disent les bonnes gens. Le marquis de Jerzay était beau comme le jour, adroit, galant, courageux et magnifique avec assez de biens pour ne pas craindre de se ruiner. L'envie de plaire, une ambition mesurée, un cœur franc et honnête : telles étaient ses qualités. Il avait aussi quelques graves défauts : l'estime exagérée de soi-même, l'inconstance, la légèreté de tête, trop de complaisance à se croire remarqué de toutes les femmes. C'était un véritable Français, vain, oublieux et tendre, avec de la rectitude d'esprit et une conduite souvent folle, mélange singulier de raison et d'extravagance, mais toujours brillant dans ces travers particuliers à notre nation, qui passait alors pour la plus aimable du monde.

A l'âge de vingt ans, Jerzay fut maître de sa fortune. Le vieux marquis son père avait recueilli de la gloire dans la guerre de la

Valteline , et il avait en outre gagné l'amitié du feu roi Louis XIII par son habileté à prédire le matin s'il tomberait de la pluie le soir. En récompense de ses services il reçut, pour son argent, la charge de porte-manteau de Sa Majesté , avec promesse de la survivance. Le grand-père avait aussi marqué à la cour de Henri IV : ce prince l'avait aimé, quoiqu'il eût osé parler d'amour à la reine Marie de Médicis, ce dont le meilleur des rois s'était plutôt diverti que fâché.

Lorsque notre héros se trouva orphelin , il édifia la province par sa douleur et ses justes regrets ; puis il se consola , comme font les jeunes gens, chez qui la chaleur du sang ne souffre pas que le chagrin ait un long cours. Il monta sa maison, emplit ses écuries de chevaux, et courut les bois avec ses meutes. Il donnait les violons aux dames du pays une fois par semaine. Dévoué à la cour par goût et par intérêt , il attendait la majorité du petit roi pour demander son emploi , et se préparait à offrir le secours de

son bras à la reine mère, si la guerre venait à recommencer. Comme il portait la tête haute dans sa province, et qu'il eût assez aimé à tirer sa rapière, les bouches frondeuses restaient closes en sa présence, et l'on se cachait de lui pour mal parler de M. le cardinal.

Sur les confins de la Normandie et du Vexin demeurait un autre gentilhomme, que les petites gloires de notre marquis empêchaient de dormir. M. le chevalier de Menil, s'étant trouvé comme lui maître à vingt ans de biens considérables, voulut imiter Jerzay en toutes choses. Il eut aussi des violons à gages et donna la musique aux dames. Ses habits étaient de même forme que ceux du marquis, ses équipages du même modèle, et tout son domestique organisé de la même façon. Jerzay portait son chapeau quelque peu sur le côté : le chevalier mit le sien tout à fait sur l'oreille, et devint insensiblement la caricature de son voisin. On n'avait pas pour ses ridicules autant d'indulgence

que pour les défauts de notre héros , parce qu'il ne les rachetait ni par des vertus ni par de la grâce. Jerzay et Menil firent amitié ensemble , jusqu'au jour où les méchantes langues s'amusèrent à brouiller les cartes. Pendant une débauche, des railleurs, échauffés par le vin, demandèrent au chevalier si ses entrailles étaient en bon état lorsque Jerzay prenait médecine. Dans un moment où les frondeurs se disaient les nouvelles, un plaisant s'écria qu'il fallait parler bas, de peur d'affliger Menil , qui devait de la reconnaissance à la reine pour le bien que le feu marquis de Jerzay avait reçu de la vieille cour. Le chevalier se retira outrageusement mortifié, avec le triste soupçon qu'on riait depuis longtemps à ses dépens , tandis qu'il croyait partager également avec Jerzay l'admiration générale. Trop infatué pour s'en prendre à lui-même, il tourna son dépit contre celui dont l'imitation lui avait si mal réussi. Dès le lendemain, Jerzay ayant donné une demi-pistole à un valet qui lui tenait

son cheval, on vit Menil demander l'étrier à un laquais du marquis, et lui jeter avec ostentation un écu d'or. On connut ainsi que l'accord allait se changer en rivalité. Le chevalier cessa en effet d'offrir l'exacte copie de notre héros, et ne visa plus au contraire qu'à le contre carrer ou à le surpasser en toutes choses.

Ces messieurs vivaient encore en bons voisins. Jerzay ne s'embarrassait guère des changements survenus dans les idées du chevalier. Des deux parts on se prodiguait les compliments; mais la haine s'établissait à la sourdine. Cette haine était dans l'âme de Menil bien plutôt que dans celle de Jerzay, qui ne souhaitait de mal à personne, et qui attendait l'occasion de chercher fortune sur une scène plus digne de lui que les prairies du Vexin. Il ne manquait plus entre ces jeunes champions qu'une paire de beaux yeux pour faire sortir de terre les trois furies et tourner ces enfantillages en une guerre acharnée.

Au village de Bonnière était un bac où l'on traversait la rivière. Notre marquis rencontra un jour dans ce bac un gentilhomme du pays qu'on appelait *le sauvage* parce qu'il vivait bizarrement. Cet homme passait pour frondeur ; mais il avait une jolie fille qui n'inspira point à Jerzay les mêmes répugnances que le père. M. d'Endreville ramenait du couvent mademoiselle Cécile. La jeune fille touchait à ses dix-sept ans , et aussitôt que le marquis l'eut regardée , il oublia la politique et la fronderie pour faire connaissance. La chose était difficile , car le gentilhomme sauvage répondait avec brusquerie aux questions que Jerzay lui adressait pour nouer un bout de conversation , tandis que le bac cheminait lentement d'une rive à l'autre. Sans se laisser rebuter , notre marquis poursuivit ses frais de politesse , et , tout en adressant la parole au père , il tourna ses regards du côté de mademoiselle Cécile. Le lecteur n'ignore point que rien ne s'arrange pour le commun des hommes aussi

vite ni aussi bien que pour les gens qui sont doués du côté de la figure. Ceux-ci n'ont pas à se donner pour plaire la moitié des peines et des soins dans lesquels tant d'autres se consomment. Auprès des jeunes filles surtout, qui se prennent par les yeux, on fait plus de besogne par des agréments personnels qu'avec tous les mérites du monde. Il ne faut donc point s'étonner de voir dans la vie d'un beau garçon des incidents et des coups heureux du sort qui n'arrivent point au vulgaire, parce que les femmes emploient pour eux des abréviations toutes particulières. Les regards ont un langage aisé à déchiffrer, qui est involontaire et prompt comme la pensée : Jerzay, habitué de longue main à recevoir par là des marques de préférence qu'on ne soupçonnait pas, était peut-être excusable de se croire au-dessus des autres. Mademoiselle Cécile n'avait guère vu de jeunes gens ; les portes de son couvent venaient de s'ouvrir pour la première fois, et le hasard la mettait tout à coup en présence

du plus aimable cavalier qui fût dans la province. Si le gentilhomme était bien fait, la demoiselle était charmante, et trop novice pour ne pas voir avec plaisir la puissance de sa beauté. Le sang lui monta aux joues tandis que Jerzay perdait le fil de son discours. Leurs yeux se dirent apparemment quelque chose de doux et de significatif que nous ne saurions traduire, puisqu'ils revèrent tous deux à la rencontre chacun de son côté.

De retour chez lui, notre jeune marquis laissa ses chevaux et ses chiens pour s'enfoncer sous les arbres du jardin et penser librement à mademoiselle Cécile. En découvrant qu'il était blessé au cœur, il serait peut-être tombé dans la mélancolie si sa présomption naturelle ne l'eût soutenu. Il se rappela les coups d'œil échangés, et, s'imaginant qu'il avait inspiré de la sympathie, il ne soupira pas trop pour un amoureux à son début.

Jerzay courut au village de Bonnière, et descendit à l'auberge du *Taureau-Blanc*.

L'hôtelière, madame Ledru, grosse commère qui se souvenait de sa jeunesse, eut pitié de notre marquis lorsqu'il assura qu'il était fort malade, fort à plaindre et fort amoureux. Elle lui promit de le servir autant qu'il serait en son pouvoir, et commença par une kyrielle de renseignements :

— On prétend, dit-elle, que le gentilhomme sauvage a plus de biens qu'il n'en étale. Son château, situé là-bas au fond des bois, a été brûlé du temps de la Ligue, et il n'en reste plus qu'un morceau et deux tourelles. M. d'Endreville remplit ses devoirs de religion ; il n'a point de dettes et paye comptant. C'est un rude homme quand il se fâche, mais cela est rare. Les uns disent qu'il fabrique de la fausse monnaie ; les autres, qu'il ouvre ses portes, au petit jour, pour laisser passer la chasse du diable, et qu'il donne à Satan la droite et le fauteuil à bras comme à son souverain. Ce sont des contes bleus qu'on débite dans les écuries et les cuisines plutôt que chez les paysans. M. d'Endreville est

tout simplement un politique, car il reçoit des dépêches de Paris qui lui viennent par des exprès. — Quant à la demoiselle, ajouta l'hôtesse en faisant claquer sa langue, c'est un friand morceau, monsieur le marquis, mais c'est de la fine fleur de sagesse et d'innocence; douce comme une brebis, charitable au pauvre monde. Au lieu d'aller à Rosny le dimanche, si M. le marquis vient à Bonnière entendre la messe et se rafraîchir au Taureau-Blanc, il pourra voir mademoiselle Cécile dire ses prières comme une petite sainte.

— J'y viendrai assurément, ma chère dame.

Le siècle où vivait notre héros n'était pas comme le nôtre, un siècle d'hypocrisie. Jerzay conta naïvement son aventure à ses amis. Dès que cela fut venu aux oreilles de Menil, le chevalier voulut voir mademoiselle Cécile, afin de railler Jerzay si elle n'était pas aussi jolie qu'on le disait. Il la trouva au-dessus de sa réputation, et, se figurant aussitôt, par

un faux point d'amour-propre, qu'il était amoureux, il déclara hautement son intention de courir sur les brisées du marquis. On eut beau le plaisanter de cette passion prétendue qui lui poussait incontinent, greffée sur celle de Jerzay : il jura ses grands dieux qu'un des deux cèderait bientôt le pas à l'autre, fallût-il pour cela faire prendre l'air aux épées.

Notre marquis venait un matin de s'étendre sur des coussins pour rêver à sa maîtresse, quand il vit paraître le chevalier, muni d'une gravité d'ambassadeur.

— Monsieur le marquis, lui dit Menil, nous avons vécu jusqu'ici en bonne intelligence : il serait dommage qu'il en fût autrement à l'avenir. Nous allons donc, s'il vous plaît, éclaircir ensemble une petite affaire, après quoi j'espère que nous nous entendrons à merveille.

— Je ne me plais pas dans les ténèbres, monsieur le chevalier. Nous éclaircirons tout ce que vous voudrez.

— Vous aimez mademoiselle Cécile, n'est-ce pas ?

— Plus que je ne saurais vous le dire.

— Je l'aime autant, si non plus que vous.

— Eh bien, monsieur le chevalier, la chose est éclaircie : nous l'aimons tous deux.

— Que va-t-il en arriver ? Que nous nous donnerons l'un à l'autre beaucoup de gêne. Partout où nous rencontrerons M. d'Endreville avec sa fille, nous ne ferons que nous nuire. Quand vous serez à la droite de la demoiselle, vous me verrez à sa gauche, car je ne reculerai point d'une semelle, à moins d'un arrangement entre nous. Si elle vous donne à porter son éventail, elle ne me refusera pas l'honneur de tenir ses gants ou son masque. Nous exciterons ainsi sa coquetterie sans y rien gagner. Il serait mieux, comme je vous le disais, de nous entendre. Le père est un farouche personnage qu'on ne sait par quel bout entamer : unissons-nous contre lui. Nous aurons à tour de rôle un jour ou une semaine, et, au lieu d'être

rivaux, nous nous entr'aiderons. Vous me fournirez vos expédients, et je vous suggérerai les miens. Ce traité, conclu par engagement d'honneur, durera jusqu'au moment où l'avantage appartiendra visiblement à l'un de nous deux. Le vaincu laissera la place à l'autre sans hésitation.

— C'est une rêverie, chevalier. Cet accord chimérique aurait autant de netteté qu'il en faudrait pour qu'on demeurât des deux parts en état de nier sa défaite. Est-ce que vous croyez que, si je trouvais un expédient tandis que vous seriez de quartier, je m'en irais vous le donner? Aussitôt qu'un de nous sera préféré, il se moquera des prétentions de l'autre, sans qu'il soit besoin d'un traité conclu, et, si ce bonheur-là m'arrive, je ne m'inquiéterai point que vous me laissiez ou non la place.

— Vous refusez donc mon accommodement?

— Je n'en veux plus entendre parler.

— Comme il vous plaira. Vous compren-

— drez trop tard votre faute , lorsque vous me rencontrerez partout sur votre chemin.

— Je ferai comme si vous n'y étiez point.

— Et moi, je ferai bien en sorte que vous vous aperceviéz de ma présence.

— Tenez, monsieur le chevalier, éclaircissons les choses encore davantage. Je vois à tout cela que votre envie n'est pas tant de plaire à cette jeune fille que de m'empêcher de réussir. Vous y perdrez votre latin, si elle me trouve à son goût. Cette fantaisie n'est pas honnête , monsieur , et offre d'ailleurs quelques dangers.

— Des dangers ? Je ne m'en embarrasse pas.

— Ni moi de votre rivalité. Vous n'êtes pas amoureux , monsieur ; votre proposition le prouve suffisamment. Je gage que vous ne savez pas de quelle couleur sont les yeux de mademoiselle Cécile.

— Ils sont du plus beau bleu du monde, et ses cheveux d'un blond charmant.

— Et ses mains , comment sont-elles ?

— Je crois les voir : petites avec des doigts

un peu longs qui se relèvent à l'extrémité.

— C'est bien cela. Mais, dans son visage, n'a-t-elle pas un signe qui vous a frappé?

— Je n'ai point remarqué de signe, répondit le chevalier un peu déconcerté.

— Un détail, monsieur, ou, comme on pourrait dire, un accident qui distingue son visage entre mille autres.

— La finesse des sourcils parfaitement arqués ?

— Pas cela. Une beauté qui frappe au premier regard, et qui vous tourne la cervelle à mesure qu'on y pense. Quoi ! vous ne l'avez pas aperçue ?

— Ses dents semblables à des perles ?

— Vous n'y êtes pas.

— M'y voilà. Le sourire qui est doux comme celui de la Vierge ?

— Monsieur le chevalier, s'écria Jerzay avec sévérité, non-seulement vous n'êtes point amoureux, mais vous n'avez pas même regardé avec attention.

— Eh ! que diable avez-vous donc vu de si étrange ?

— Une fossette, monsieur, une fossette au menton, qui donne un charme, une grâce inexprimables ; une fossette qu'on ne voit pas sans un saisissement qui vous ôte la raison. Voilà où il fallait vous attacher. Allez, monsieur le chevalier, vous vous moquez des gens à venir parler de votre passion, quand vous avez la tête vide et que vous ne pouvez pas dire comment est la personne dont vous prétendez être épris.

— Eh bien, aimez-la pour cette fossette ; moi, je l'aimerai pour quelque autre chose.

— Vous n'êtes pas digne de l'admirer.

— Pourvu que je sois digne de l'épouser, cela suffira, car je prétends en faire ma femme, je vous en donne avis.

— Et moi de même. Quelle pitié ! n'avoir pas vu cette fossette !

— Corbleu ! vous me faites perdre patience avec votre fossette. Faut-il vous prouver que

tout ceci est sérieux ? Prenez votre épée, et suivez-moi dans le jardin.

— Oui, c'est cela, il faut nous battre ; nous n'en finirons pas autrement.

Jerzay mesura l'épée de Menil pour en choisir une de même longueur ; puis on descendit au jardin , comme si l'affaire eût été pressée.

— Voulez-vous convenir, dit le chevalier, que le premier qui sera touché abandonnera ses prétentions sur la demoiselle ?

— Par ma foi ! répondit Jerzay, quand vous réussiriez à me larder de cent coups , je ne rabattrais pas un iota de mes prétentions. Ceci montre encore que vous n'êtes pas amoureux. Vous n'ouvrez pas la bouche sans qu'il vous échappe une preuve de votre indifférence.

— C'est la fin qu'il faudra voir. Croisons le fer, monsieur le marquis.

— Je suis en garde.

Menil, qui était le plus robuste des deux, voulut profiter de ses avantages en passant

sur son adversaire, comme M. de Coustenu dans son fameux duel avec l'abbé de Gondi ; mais Jerzay, plus agile que lui, fit un bond en arrière, et, lui présentant la pointe de son arme, il lui perça le bras droit dans la saignée. Le chevalier, sentant son épée lui échapper, la prit de la main gauche.

— Vous avez gagné la partie, dit-il ; la revanche sera pour moi un autre jour.

La rage de se voir vaincu se mêlant à la douleur physique, Ménil jura cent fois, avant de rentrer chez lui, de n'avoir point de repos qu'il n'eût tué son rival, et il songea bien plus à sa vengeance qu'à ses amours.

II.

La blessure du chevalier n'offrait aucun danger, et se trouva guérie en moins de huit jours. Comme les duels de ce genre étaient fréquents alors, on ne pensait guère que ce fût la peine d'en parler, à moins qu'il ne restât un homme sur le carreau. Cependant le blessé eut soin de faire un peu de bruit, afin d'apprendre à mademoiselle Cécile qu'il

s'était battu pour elle et qu'il comptait recommencer. Ce fut pour son rival qu'il travailla en agissant ainsi. Les regards de la jeune fille eurent une douceur mêlée d'intérêt la première fois qu'il rencontrèrent ceux de Jerzay.

Un dimanche, à la sortie de l'église, nos deux concurrents se présentèrent à la fois devant mademoiselle Cécile pour lui offrir l'eau bénite. Les mains des deux cavaliers furent tendues en même temps comme s'ils s'étaient donné le mot. Avec cette présence d'esprit que les femmes possèdent admirablement dans les occasions d'importance, Cécile comprit aussitôt qu'elle ne devait pas accorder de préférence au pied du mur. Elle feignit de ne pas s'apercevoir du service qu'on lui voulait rendre, et, plongeant ses doigts dans le bénitier, elle laissa les deux rivaux le bras levé, le corps civilement incliné, les pieds en dehors, et le chapeau dans la main gauche.

— Que le diable vous étouffe, chevalier !

dit le marquis , lorsque la demoiselle eut franchi la porte de l'église.

— Qu'il vous étrangle vous-même !

— Vous avez bien besoin de vous fantasier pour une personne qui ne vous remarque pas, et de venir comme une mouche vous planter entre elle et moi.

— Il faut croire que j'en ai besoin, puisque je le fais. Si je suis une mouche , vous êtes un frelon.

— Morbleu ! je veux que cela finisse.

— C'est mon avis.

— Si nous nous rebattions ?

— Bien volontiers.

— Voici un petit cimetière qui semble là tout exprès.

— Va pour le petit cimetière.

Sans attendre que la foule qui sortait de l'église se fût dispersée , les deux rivaux entrèrent dans leur champ clos.

Menil mit dans son jeu toute sa science de l'escrime. Le combat dura longtemps , et Jerzay , qui était plus animé que son adver-

saire , manqua de prudence. L'épée lui effleura les côtes , mais sans entamer la chair , et , le hasard le servant , il toucha Mesnil dans le poignet par un coup de maladresse.

— Ventrebleu ! s'écria le chevalier , me voilà encore empêché par une égratignure. Monsieur le marquis , je vous ajourne à quinzaine , et tout de bon cette fois , avec nos chevaux , deux seconds et le pistolet à la main.

— Comme il vous plaira , chevalier.

Cette blessure , qui semblait plus légère que l'autre , eut pourtant quelque gravité : le bras enfla , et Menil se vit condamné au repos. Le dimanche suivant , Jerzay , se trouvant à l'église seul maître de la place , s'abreuva d'œillades qui approchaient de la tendresse. Il sentit un petit frisson dans les doigts de sa belle en lui donnant l'eau bénite à la sortie. Du caractère dont il était , l'espérance lui serait venue à moins. Il ne douta plus qu'il ne fût aimé. Sa passion s'en accrut selon la règle ordinaire ; la fossette au men-

ton lui entra plus avant dans l'esprit, et cette folie qu'on appelle amour ne nous galope jamais aussi fort, comme dit Montaigne, que lorsqu'elle s'attache à quelque détail minutieux d'un beau visage.

Un matin que Jerzay passa devant le cabaret du Taureau-Blanc, l'hôtesse accourut sur le seuil de la porte :

— Comment n'êtes-vous pas à Rosny, monsieur le marquis ? dit-elle. On y chasse un cerf ce matin, et vous y verriez M. d'Endreville. Rien n'est si joli que mademoiselle Cécile sur son petit cheval, avec des bottines rouges.

— J'y serai tout à l'heure.

Jerzay piqua des deux, et l'hôtelière lui souhaita bonne chance. Il rejoignit les chasseurs comme on se rendait au bois où le cerf était enfermé. La première personne qu'il aperçut fut Cécile à côté de son père. Il aborda le gentilhomme sauvage avec courtoisie :

— Puisque mademoiselle votre fille aime la chasse, monsieur, je vous offrirai volon-

tiers le libre passage sur mes terres. Nous avons à Jerzay quelques chevreuils dont vous pourrez disposer.

— Grand merci, monsieur ; ma fille n'aime pas autant la chasse que vous le pensez, et moi je suis ici pour affaires.

— Me permettrez-vous du moins, monsieur, d'envoyer quelquefois mes violons à mademoiselle ?

— Une honnête fille n'a que faire des violons, et, s'il faut tout vous dire, nous ne courons pas, vous et moi, le même gibier. Mais comment n'êtes-vous pas à la cour, monsieur le marquis ? Le manteau du petit roi sera bientôt assez long pour qu'on le porte, et c'est un bel emploi que celui de porte-manteau.

— Apparemment assez beau pour exciter de la jalousie.

— Votre responsabilité sera grande. Si le roi gagne un rhume au jeu de paume, on vous accusera peut-être de ne l'avoir pas couvert à propos.

— Je m'attends à trouver partout des plaisants : je les supporte dans le Vexin, pour être bon voisin ; mais, à la cour, je leur couperai la gorge.

Notre marquis s'éloigna de peur d'en venir malgré lui à une querelle avec le père de sa maîtresse.

Cependant le veneur qui menait la chasse prononça le *laissez-courre*, et les fanfares annoncèrent que le cerf était lancé. En un moment, la jeunesse impétueuse se dispersa dans les bois. Les têtes grises et les politiques restaient seuls en arrière. Le gentilhomme sauvage paraissait fort occupé au milieu d'eux, et sa fille se tenait un peu à distance, peut-être à dessein. Jerzay profita de l'occasion pour revenir près d'elle.

— Je n'ai point le bonheur de plaire à M. votre père, lui dit-il.

— Il est vrai que vous avez mal débuté ensemble ; mon père est brusque. Je vous prie, monsieur, d'excuser sa rudesse.

— Elle me désespère, car je souhaitais

avec ardeur son amitié, comme un moyen de gagner celle d'une personne que j'aime et dont il dispose.

— Hélas! reprit la demoiselle en rougissant, c'était la voie la meilleure et la plus honnête.

— L'aversion de M. d'Endreville m'oblige à suivre un chemin opposé. Je n'ai plus qu'à me faire agréer de la personne que j'aime, et je la supplierai de m'aider à combattre cette haine cruelle que je ne mérite pas. Les instants sont précieux. C'est à présent qu'elle peut me dire si elle approuve mon projet, si l'amour qu'elle a dû voir cent fois dans mes yeux ne l'a pas trouvée insensible, ou bien s'il me faut étouffer ma tendresse pour elle, au risque d'en mourir.

Un amant sait bien démêler la vérité à travers la rougeur et les mots entrecoupés; mais l'occasion avait trop tardé à s'offrir, les regards avaient depuis longtemps trop d'avance sur les discours, pour qu'on s'en tint cette fois au langage muet, quelle que fût son

éloquence. Mademoiselle Cécile releva ses paupières baissées, et surmonta son trouble en répondant d'une voix tremblante qu'elle approuvait le projet du marquis, et qu'elle l'y aiderait de tout son cœur. Cet effort une fois fait, la timidité s'écarta un peu et céda la place à la confiance.

— Ne vous dissimulez pas, poursuivit Cécile, que les obstacles sont grands. Mon père est du parti contraire à la cour. La guerre civile va nous séparer. On dit que la paix signée à Saint-Germain ne sera pas acceptée, et que les portes de Paris seront fermées aux députés du Parlement.

— Vous me percez le cœur, reprit Jerzay, en me montrant la guerre entre vous et moi, car je ne puis cesser d'être fidèle à la reine.

— Gardez cette fidélité, monsieur; elle vous honore, et il faut l'observer religieusement afin que je puisse croire...

— A celle que je vous dois, interrompit Jerzay.

Notre marquis fit alors ces mille serments

d'amour et de constance qui ne prouvent rien, sinon que le cœur aime dans le moment où la bouche les prononce. Cécile en écouta autant qu'il en voulut dire, et avec des yeux brillants de plaisir et d'émotion :

— Vous devez, répondit-elle, puiser de l'espoir dans cette idée, que mon père a pour moi plus de tendresse encore qu'il n'a de haine contre la cour. Il faut éviter sa compagnie et montrer de la patience à endurer ses boutades, pour l'amour de moi. Le plus sage est de quitter la chasse et de retourner chez vous.

Jerzay n'eut garde d'obéir. Tout en parlant de prudence, d'avenir, d'obstacles à surmonter, on se répéta de cent façons qu'on s'aimait, qu'on penserait l'un à l'autre incessamment. Enfin, on serra les nœuds autant qu'on put afin d'être bien engagés avant de se séparer.

Le gentilhomme sauvage ayant achevé sa conférence politique, celle de nos amants se trouva terminée par force. Avec cette irrésol-

lution particulière aux gens amoureux, Jerzay rôda quelque temps encore autour de sa maîtresse en cherchant une seconde occasion qui ne voulut pas se présenter. Un dialogue entre deux inconnus le tira de ses méditations.

— Voilà, disait l'un d'eux, un coup de main hardi que M. d'Endreville vient de monter contre la reine.

— M. de Menil est, dit-on, de la partie : nous ferons route séparément; mais lui qui ne s'est donné à la Fronde que de ce matin aura l'honneur de voyager en compagnie du chef.

— Il y a sans doute un mariage sous jeu avec la jeune demoiselle ?

* — Cela se pourrait.

Le marquis comprit à d'autres propos interrompus qu'il se brassait une conspiration sous le prétexte de cette chasse. Il eût peut-être pris ombrage de ce qu'on avait dit sur Menil, si les aveux de Cécile ne lui eussent donné de l'assurance. Trop confiant en lui-

même pour être jaloux, il rentra chez lui le cœur plein de tendres sentiments, et il laissa les nouvelles du jour et les colères du Parlement pour ne songer qu'à ses amours. Sur le soir, un exprès du chevalier de Menil lui apporta une lettre ainsi conçue :

« MONSIEUR LE MARQUIS,

« Je n'ai point oublié que nous devons nous rencontrer dans quatre jours d'ici. Un voyage d'importance m'oblige à vous demander un délai. Je désire m'acquitter des deux coups d'épée que je vous dois, et j'espère que vous ne perdrez rien pour attendre. Vous avez été bien inspiré en refusant l'accommodement que je vous proposais : votre partie serait mauvaise à l'heure qu'il est. Ce qui veut dire qu'il y a quelque amendement dans les affaires de votre très-humble serviteur et voisin. »

Le marquis répondit par le même courrier :

« MONSIEUR LE CHEVALIER ,

« Notre rencontre n'a rien qui presse. Vous me trouverez prêt à vous satisfaire une autre fois comme à présent. Nous jouerons à quitte ou double les deux coups d'épée que vous me devez. Quant à vos affaires de cœur, je vous félicite de leur amendement, et je suis persuadé que, par un juste retour, vous vous réjouirez d'apprendre qu'il y a un mieux notable dans celles de votre très-obéissant voisin et serviteur. »

Le ton de cette réponse ne prouve pas que Jerzay n'ait point eu de souci des airs conquérants de M. de Menil. Sans oser former un soupçon injurieux contre la loyauté de Cécile, l'envie le talonnait d'approfondir avec elle tout ce mystère.

L'un des signes certains auxquels on distingue les fictions des histoires véritables est la complaisance extrême des faiseurs de ro-

mans à procurer des entretiens secrets à leurs amoureux. Rien n'est en réalité plus rare qu'un tête-à-tête, d'une heure seulement, entre un beau garçon et une jolie fille bien gardée par son père ; cependant on voit les conteurs prodiguer à leurs héros autant de ces moments agréables qu'ils en peuvent souhaiter, au grand mépris de la vraisemblance. La vie ne s'arrange pas ainsi selon les désirs des gens, et, malgré notre bonne volonté de montrer le marquis heureux, nous respectons trop la vérité pour ajouter rien à ce que nos informations nous permettent d'avancer, sans craindre qu'on nous accuse d'infidélité ou d'exagération.

Jerzay, en se creusant la cervelle à chercher comment il parviendrait jusqu'auprès de sa belle, eut le loisir de remarquer combien les romans sont pleins d'impostures. Le dimanche était encore loin, et les œillades de la messe n'offraient plus qu'un aliment trop léger pour ses désirs. Tout à coup il pensa que le moyen le plus simple de voir

une dame était de prendre son chapeau, de monter à cheval et de l'aller trouver chez elle. Il prit donc son chapeau et demanda son cheval. La nuit était sombre et l'air doux. Notre marquis s'enfonça dans les bois par les chemins de traverse, suivi d'un valet sûr et adroit, avec la résolution de tenter quelque entreprise.

A un quart de lieue d'Endreville, Jerzay laissa les chevaux à la garde de son laquais pour gagner seul le château. Avec ses jambes de vingt ans, il eut bientôt franchi les clôtures; il pénétra sans bruit jusqu'au pied des murailles. Un silence profond régnait partout. La vieille architecture et le délabrement de l'habitation, son aspect fantastique à cette heure de la nuit, le lierre qui en couvrait les pierres, et les ronces qui en défendaient les abords, lui donnaient un grand air de parenté avec ces manoirs diaboliques dont les Amadis et les poèmes de chevalerie faisaient de longues descriptions. Il n'eût tenu qu'à notre aventurier de se croire quel-

que paladin des temps anciens, conduit par le destin à la délivrance d'une belle; mais Jerzay devait à la nature et au feu marquis son père cet esprit gaulois dont le bon sens forme le fond, et qui se prête peu aux jeux d'imagination, sans exclure pourtant ni la passion, ni même parfois un certain tour poétique dont la veine existe à l'endroit des sentiments. On concevra donc sans peine que Jerzay ne se soit point arrêté à contempler le vieux château, et qu'il ait bien plutôt pensé à la jeune fille qu'il aimait et qui habitait ce séjour. Il remarqua d'abord les points où on voyait de la lumière : c'étaient les soupiraux des cuisines et une fenêtre située au premier étage d'une tour. Un châtaignier lui parut offrir tout exprès un lieu d'observation. Il y monta, et trouva, en usant de précautions, une branche où il était à l'aise et d'où ses regards pénétraient dans l'intérieur de l'appartement.

Cécile, assise devant une petite table, écrivait sous la dictée de son père, qui allait

et venait dans la chambre. M. d'Endreville, animé par la composition, passait les mains sur sa barbe et s'arrêtait quelquefois devant sa fille en croisant les bras d'un air tragique. Ce travail lui échauffa sans doute la tête, car il ouvrit la fenêtre, ce qui permit à notre héros d'entendre la fin du morceau politique que la main blanche de sa maîtresse mettait sur le papier.

— Où en êtes-vous, Cécile ? dit le gentilhomme sauvage.

— « Je n'ai pas essuyé un seul refus.

— « ... Un seul refus. Vous pouvez donc annoncer à M. le coadjuteur l'arrivée des quatre-vingts gentilshommes du Vexin d'ici à trois jours. Ils sont tous riches, bien pourvus en armes, chevaux et domestiques, et se rendront à l'archevêché sans qu'il lui en coûte un doublon. Il n'aura plus qu'à les loger dans le voisinage de Notre-Dame. Le rendez-vous est à Mantes, où nous coucherons demain pour nous recorder ensemble. Nous y séjournons vingt-quatre heures, afin

de laisser le temps de nous rejoindre à ceux qui auront du retard. Je sais de bonne main qu'on promène tous les jours le petit roi dans le bois de Saint-Germain avec une faible escorte. Si M. le coadjuteur en est d'avis, nous passerons dans la forêt à l'heure de cette promenade, et je prends l'engagement, à moins d'un contre-temps impossible à deviner, d'enlever les princes avec mon monde, et de conduire ces otages précieux à l'ombre des tours de la cathédrale. Par là, le refus que fait la reine de ramener son fils à Paris se trouvera levé. M. le coadjuteur décidera ensuite dans sa sagesse s'il lui convient d'être le protecteur de la France, ainsi que milord Cromwell l'est de l'Angleterre. Cependant, comme cette proposition est de conséquence et que je ne sais point suffisamment les plans de M. le coadjuteur pour être assuré que cet enlèvement ait son approbation, je le prie d'envoyer à Mantes un courrier qui m'apprenne ses volontés... »

M. d'Endreville prit la plume en cet en-

droit de la missive, afin d'écrire le reste de sa main, et l'on peut supposer, à ce qui précède, que la suite contenait quelque autre phrase trop horrible pour être communiquée à sa fille. Jerzay, saisi d'indignation, eût peut-être apostrophé le gentilhomme sauvage du haut de son arbre, si la présence de sa maîtresse ne lui eût rappelé qu'il n'était pas venu pour la politique. Ses amours passaient avant les intérêts de la reine. Il se promit pourtant de mettre obstacle à ces desseins abominables qu'il surprenait inopinément. Cécile paraissait fort émue.

— Nous allons donc quitter ce pays demain, dit-elle à son père.

— Il faut être à cheval à huit heures du matin. Préparez vos bagages ce soir. Un chariot partira au point du jour pour Mantes.

— Et pourquoi m'avoir caché vos projets jusqu'à ce moment?

— Quel besoin aviez-vous de les savoir?

Cécile n'osa rien dire contre le complot de l'enlèvement du roi. Dans son trouble,

elle vint sur le balcon pour y respirer plus à l'aise. Les jeunes filles s'attendent toujours un peu à voir leur amant sortir de terre ou descendre du ciel auprès d'elles : aussi, lorsque Jerzay lui jeta fort adroitement une petite branche d'arbre qui tomba sur sa robe, Cécile devina bien qui pouvait être là. On ferma précipitamment la fenêtre, mais non sans que le mouchoir agité en manière de signal apprît à Jerzay qu'on n'était pas fâchée de sa hardiesse et qu'on retournerait à lui plus tard.

Quand la lettre fut achevée, le père la porta lui-même au valet de charrue qui lui servait de messager. Cécile parut aussitôt dans la cour, et appela Jerzay, qui fut bien vite au pied de son arbre.

— Vous avez dû tout entendre, lui dit-elle ; allez à Saint-Germain et sauvez le roi.

— Nous serons en mesure demain. Je venais pour vous parler de nos amours...

— Le plus utile et le plus pressé, c'est

d'empêcher que mon père ne commette un grand crime.

— Il ne le commettra pas, je vous en réponds. Songez que nous allons être séparés, que vous quittez ce pays : ne pouvez-vous me garder ici jusqu'au matin ?

— Et vous, monsieur, songez donc que je vous gronderais de votre imprudence, si le hasard ne vous eût amené à propos. Je vous aime, vous le savez. C'est tout ou rien entre vous et moi. Ne vous arrêtez pas à des bagatelles : obéissez-moi ; volez jusqu'à Saint-Germain ; pénétrez auprès de la reine, et ne souffrez pas qu'on mène les princes dans la forêt.

— Vous ne pensez qu'aux princes, et vous n'avez pas un mot de consolation pour moi, dans ce moment où je vous perds !

La jeune fille tendit sa main avec effusion, et, sans résister à celle de Jerzay, qui l'attirait à lui, elle laissa prendre à son amant un baiser qu'il avait bien gagné.

— Que vous serez coupable si vous m'oubliez après cela ! lui dit-elle , tandis qu'il l'embrassait.

— Le ciel me foudroie si je vous oublie jamais !

On entendit la voix du gentilhomme sauvage qui appelait sa fille. Cécile s'échappa comme un oiseau , et Jerzay , se glissant le long des murailles , retourna chez lui , fort remué par les événements de la soirée.

Le lendemain , le marquis , muni de ses meilleures armes , et suivi de quatre laquais montés sur d'excellents chevaux , partit de grand matin pour Saint-Germain. Sans doute M. d'Endreville s'était mis en route plus tôt qu'il n'avait dit , car Jerzay le retrouva aux environs de Rosny. Menil l'accompagnait , et se tenait assidûment à côté de Cécile. La joie du triomphe brilla sur le visage du chevalier en voyant son rival saluer d'un air cérémonieux , et passer outre au grand trot. Tandis que Jerzay laissait reposer ses chevaux à Mantes , il rencontra dans les rues

bien des visages qu'il connaissait pour des frondeurs, et qui semblaient équipés en guerre. Un mouvement remarquable régnait dans la ville. Les écuries étaient pleines; les salles des auberges résonnaient au bruit des éperons; les bourgeois se tenaient à leurs portes, et les enfants suivaient les cavaliers en regardant de tous leurs yeux.

Notre héros laissa le Vexin à ses rumeurs, et poursuivit son chemin en faisant diligence. Il arriva vers midi à Saint-Germain. Le duc d'Aumont avait été des amis de son père: aussitôt que Jerzay lui eut exposé le motif de son voyage, le duc s'écria que cela tombait à merveille. Il prit notre marquis par le bras, et le mena au cabinet du ministre.

— Voici, dit-il en entrant, un beau garçon qui apporte à votre éminence une réponse toute faite pour MM. du Parlement. Il a découvert un complot qui se trame à six lieues d'ici pour enlever le roi pendant sa promenade du matin.

— Bon cela ! dit le cardinal ; contez-moi ce que vous savez , mon jeune ami ; mettez-y des détails précis et des noms propres, afin qu'on ne puisse nier la chose.

Jerzay fit un récit clair et circonstancié de son aventure. Il parla de la lettre au coadjuteur, en adoucissant un peu les termes, afin de ménager M. d'Endreville. Il nomma tous les conspirateurs qu'il avait vus assemblés à Mantes, sans omettre le chevalier de Menil ; mais il supplia M. le cardinal de ne le point forcer à dénoncer le père de sa maîtresse, en assurant qu'il emploierait tous ses soins à le ramener dans la bonne voie.

— Nous vous passerons celui-là en faveur du service, dit le cardinal, quoique ce soit le plus coupable de tous. Je vais causer de ceci avec la reine. M. d'Aumont vous présentera ce soir pour qu'elle vous remercie.

Notre marquis, s'étant retiré dans l'appartement du capitaine des gardes, vit entrer les députés du Parlement. Leur conférence ne fut pas longue. Au moment où elle

finissait, l'ordre fut apporté de monter à cheval et de préparer les carrosses. La cour quittait Saint-Germain. M. d'Aumont eut soin de placer Jerzay sur le perron où la reine devait descendre. L'escorte et les voitures y arrivèrent bientôt; les portes s'ouvrirent, et la régente parut, tenant ses enfants par la main.

— Messieurs les députés, dit Sa Majesté, si la ville de Paris a tant d'envie de revoir le roi, qu'elle chasse de ses murs les traîtres qui conspirent encore après la paix signée. C'est mon dernier mot.

— Ce complot ne vient point de Paris, madame, et votre bonne ville en désavoue les auteurs, répondit une voix sortie du groupe des robes noires.

— Nous partons pour Compiègne, messieurs : voilà le cas que je fais des prières de notre bonne ville. Le roi ne doit pas demeurer là où il n'aurait point le haut du pavé.

Anne d'Autriche traversa le vestibule d'un pas majestueux. Elle était belle encore, mal-

gré ses quarante-cinq ans ; l'irritation de son âme augmentait dans ses traits énergiques la majesté royale. Les yeux de notre héros en furent éblouis ; son cœur battit plus vite que d'ordinaire, à l'idée de parler à cette personne altière qui tenait à trois couronnes. Cependant le noble sang du vieux marquis son père s'éveilla ; une voix intérieure lui cria qu'il était sur son terrain, et qu'il s'y fallait montrer homme de qualité, serviteur loyal, intelligent et hardi. Le duc d'Aumont appela Jerzay, et, lui posant une main sur l'épaule, dit à la reine :

— Je vous présente mon protégé.

— M. de Jerzay n'est point un inconnu pour nous, dit Anne d'Autriche avec bienveillance : sa place est gardée dans la maison du roi. En ces temps malheureux où les sujets fidèles sont comptés, nous en voyons venir un de plus avec plaisir. Vous pouvez nous accompagner à Compiègne, monsieur ; nous aurons le loisir d'y causer du service que vous

nous avez rendu, car nous y serons les maîtres.

— J'ai peine à concevoir, répondit Jerzay, qu'il existe un endroit du royaume où Votre Majesté ne soit point maîtresse du pays. S'il lui plaisait de rentrer à Paris, je m'imagine que la chose serait facile.

— Ce n'est rien que d'y entrer, puisqu'on nous y appelle et que la paix est acceptée : il y faut être à l'abri des insolences, et tenir, comme je l'ai dit, le haut du pavé.

— Le haut du pavé, reprit Jerzay, appartient à celui qui le prend, et si Votre Majesté le veut avoir, un mot de sa bouche doit suffire.

— Et quel est ce mot ? dit la reine ; soufflez-le-moi, monsieur, que je le prononce.

— Le voici, madame : Je veux cela, et je prie les gens qui m'aiment de faire en sorte que ce soit promptement.

— Eh bien, c'est à vous que j'en donne l'ordre. Prenez le haut du pavé.

— Je l'aurai dans huit jours.

La reine et M. d'Aumont se regardèrent en riant.

— Il l'aura indubitablement, s'écria le vieux duc.

Anne d'Autriche adressa un sourire à Jerzay et monta en carrosse.

— Votre protégé, dit-elle, m'a l'air de réussir dans tout ce qu'il entreprendra; il nous en faudrait beaucoup de cette trempe. C'est un des jeunes gens les mieux faits que j'aie jamais vus.

Les yeux de Sa Majesté cherchèrent notre marquis par la portière du carrosse, et quand ils l'eurent trouvé, ce fut pour lui envoyer un sourire plus gracieux que le premier. Anne d'Autriche était fort coquette; les manèges des jolies femmes lui durèrent jusque dans un âge fort avancé, comme il arrive souvent aux personnes qui ont eu par leur position plus de sagesse que la nature ne leur en avait donné. Au moment de partir, elle appela encore :

— Monsieur de Jerzay !

Le marquis s'avança le chapeau à la main.

— Que voulais-je vous dire ? murmura la reine en regardant le ciel , et en posant la plus belle main du monde sur le bord de la portière.

Après avoir un peu cherché , elle reprit :

— Entendez-vous , à Paris , avec MM. de Boutteville et de Candale ; ils sont gens à vous bien seconder. Votre projet m'amuse prodigieusement.

— Ne fût-il bon qu'à divertir Votre Majesté , ce serait déjà beaucoup.

— M. d'Aumont m'en fera le conte dans ma ruelle.

Sur un signe de la reine , le capitaine des gardes donna l'ordre du départ. Deux heures après cela , Jerzay , qui ne doutait de rien , entra dans la capitale , et en voyant ces rues tumultueuses d'où le peuple en rébellion avait obligé la cour à s'enfuir , il s'écria :

— C'est en ce pays-ci qu'il faut faire parler de soi , et non pas dans le Vexin.

III.

Les trois dernières années de la Fronde sont assurément les plus fécondes en incidents que l'on puisse trouver dans notre histoire. On jouait chaque matin le pouvoir aux dés. Les hasards s'y prêtaient, et jamais on ne vit la fortune aussi dérégulée qu'en ce temps-là. Hormis la reine et le peuple, qui étaient de bonne foi, la première dans son obstina-

tion à conserver le cardinal, et le second dans sa haine du Mazarin, tout l'intermédiaire se composait d'ambitieux déguisant leurs passions sous le masque du zèle pour les intérêts du roi ou les souffrances des pauvres gens. On se faisait plus fâché qu'on ne l'était contre la cour, afin d'obtenir de meilleures conditions le jour de l'accommodement. Tel était le secret de la plupart des querelles. Le Parlement favorisait ces intrigues en multipliant les très-humbles remontrances, et en refusant les impôts avec une rare opiniâtreté. Si la reine eût voulu contenter tout le monde, en ce moment où les prétentions n'avaient plus de bornes, les richesses des deux Indes n'auraient pas suffi à construire les ponts d'or qu'on demandait pour faire sa rentrée. Après la fin du blocus et le traité de paix de Ruel, on devina qu'une nouvelle fronderie allait bientôt s'élever sur les débris de la première.

Le cardinal de Retz ne dit point dans ses mémoires que son désir, en chassant le Ma-

zarin , fût de mettre le roi en tutelle et de remplacer Richelieu. Peut-être n'a-t-il pas vu le succès d'assez près pour fixer ses pensées là-dessus, ou n'a-t-il pas voulu en avouer le fond. Quoi qu'il en soit, il possédait au plus haut degré l'art de conspirer et d'agiter le peuple. Outre son habileté à saisir les imaginations, sa prodigalité, son éloquence et son courage, il avait pour lui les curés de Paris, qui formaient une puissance occulte, unie par un esprit de corps incroyable, toujours au courant des nouvelles avant le reste du public, et poussant des ramifications infinies en mille endroits où on ne la soupçonnait point. Le coadjuteur eût sans doute triomphé, si l'irrésolution de Monsieur n'eût rendu inutile la moitié de ses efforts, et s'il n'eût trouvé à l'autre bout de la bascule le contre-poids du grand Condé.

Le duc de Beaufort, tout en répétant sans cesse « qu'il marcherait son droit chemin », était le seul chef de cabale qui ne sût ni où il allait ni ce qu'il voulait. Ses cheveux

blonds, le sang de son grand-père Henri IV, et ses dehors de paladin, le faisaient adorer des harengères. Il n'avait qu'à paraître pour soulever les halles; mais le coadjuteur le menait par le nez, et ce jeune prince était le meilleur serviteur de l'archevêché, tout en se croyant redoutable et indépendant.

Monsieur, Gaston d'Orléans, avec de l'esprit, des lumières, la parole à la main, le goût des cabales, était l'homme le moins propre aux factions comme au gouvernement. Le coadjuteur lui reproche amèrement de n'avoir jamais su se résoudre à rien; on s'étonnera moins de voir Monsieur insensible à l'attrait du pouvoir, si l'on songe que M. de Gondî ne lui souhaitait ce pouvoir que pour le saisir. La faiblesse et la paresse de ce prince, sur lesquelles le coadjuteur comptait pour gouverner un jour, étaient précisément ce qui empêchait Monsieur de prendre la régence.

Les femmes eurent aussi une part considérable dans les intrigues, et, quand ce sexe

pousse au désordre, il embrouille admirablement l'écheveau. Mademoiselle de Chevreuse, qui venait d'arriver à Paris, aimait le coadjuteur; elle était nièce de Madame, et s'entendait avec elle pour souffler dans l'oreille de Monsieur ce qu'on voulait à l'archevêché. Madame de Pommereux, parente de M. de Gondi, savait tout ce qu'on disait à la cour. La princesse palatine, femme d'une grande intelligence, s'intéressa un moment au coadjuteur par enthousiasme pour ce qui était vaste, profond et aventureux. Ce fut à elle qu'il dut le chapeau de cardinal. Madame de Montbazou, très-belle et galante, comptait des adorateurs dans tous les partis. Elle gouvernait M. de Beaufort, et on se disputait l'honneur de conduire par elle la tête éventée de ce prince. Le maréchal d'Albret, dont elle recevait bien les hommages, la promettait à Mazarin; Vigneul, qu'elle aimait, ne put réussir à l'entraîner vers le parti de Condé; le coadjuteur la maintint parmi les frondeurs. Madame de Longueville, après

avoir brillé au premier rang, et tenu sa cour à l'hôtel de ville pendant le blocus, était disparue de la scène. Elle fuyait en province, plus encore pour éviter de rentrer chez son mari que par crainte des vengeances de la reine.

Quant au prince de Condé, nous parlerons assez de lui sans qu'il soit besoin d'en rien dire à l'avance, puisque Jerzay devint son confident et sa victime.

Notre héros, en arrivant sur le théâtre de la guerre et des cabales, voulut s'y faire connaître pour ce qu'il était. Une grosse somme d'argent qu'il avait apportée l'aida fort à prendre dans Paris la figure qu'il souhaitait avoir. Il loua un petit hôtel dans la rue Saint-Honoré, et commanda ses repas chez le traiteur à la mode, en attendant qu'il eût un cuisinier. Beaucoup de grands seigneurs étaient aux expédients, ou vivaient sur leur crédit. M. de Candale ne savait à quelle porte il enverrait frapper pour emprunter quelques pistoles. Il se décidait en faveur de son

ami M. de Montmorency - Boutteville ¹, lorsque celui-ci entra en disant qu'il lui venait demander mille écus. Jerzay les trouva riant aux éclats de la rencontre. Son projet de faire du bruit dans la ville eût semblé merveilleux à ces jeunes fous, quand même il n'eût pas été approuvé de la reine. M. de Candale surtout, qui était fanfaron et courageux, voulait mener les choses grandement, assembler tous ses amis, et regarder les gens de la Fronde dans le blanc des yeux. M. de Boutteville, ayant plus de sens, comprit les raisons de Jerzay, qui craignait de gâter les affaires en se donnant des torts. Il fut convenu que l'on se montrerait d'abord trente personnes ensemble, sans compter les hommes de suite. On envoya chez ceux du parti qui étaient en ville pour leur donner rendez-vous au jardin des Tuileries.

Depuis la retraite de la cour, les bourgeois jouissaient de cette promenade. Aussitôt qu'ils

¹ Le maréchal de Luxembourg.

virent au loin les chapeaux à plumes, ils cédèrent les grandes allées aux gens de qualité. On reprit possession du pays en conquérants. On causait et on riait tout haut. Les portes étaient encombrées de valets qui renouaient connaissance en même temps que leurs maîtres, en sorte qu'il y eut assez de bruit pour attirer les curieux et ameuter les passants. On monta sur le rempart situé au bout du jardin, où était le fameux traiteur Renard, et l'on soupa en plein air. Le repas fut aussi bon que l'impromptu le permettait. Les viandes manquèrent un peu, mais on se rattrapa sur la cave.

Comme il rentrait beaucoup de monde dans Paris, la troupe s'accrut tous les jours d'une dizaine de gentilshommes. Elle se monta bientôt à plus de six-vingts personnes. On avait des violons et des chanteurs. Le peuple venait écouter la musique au pied du rempart; les dames, voyant qu'on ne songeait pas à inquiéter ces jeunes gens, abandonnèrent les arbres de la place Royale

pour ceux des Tuileries. Renard y faisait fortune, et ne voulait plus servir que M. de Jerzay et ses amis. Au théâtre du Marais, les banquettes de la scène et la moitié des loges furent prises par cette cabale, qui poussa la prudence jusqu'à n'interrompre la pièce que deux ou trois fois.

Tout ce qui pouvait embarrasser ou humilier la Fronde était si agréable à la reine, qu'elle se réjouissait fort des succès et de la hardiesse de Jerzay.

M. le cardinal trouvait que ces folies prenaient de l'importance, et que c'était un coup porté aux rebelles. On plaisantait à Compiègne aux dépens des frondeurs qui se tenaient enfermés dans leurs trous. On ne manqua pas de s'imaginer qu'ils n'en sortiraient plus, que le Parlement était apaisé, le peuple découragé, le duc de Beaufort voué au ridicule, et le coadjuteur retombé, par impuissance, dans la vie ecclésiastique. Le retour à Paris du prince de Condé donna quelque apparence de fondement à ces idées.

Le génie de ce grand capitaine, la hauteur de son langage et le prestige attaché à son nom, semblaient suffire pour brider la sédition partout où il se montrait. La plus brillante moitié de la jeunesse s'était donnée à lui, et cette suite riche et aventureuse s'élevait à plus de quatre cents gentilshommes, qui l'accompagnaient triomphalement, et se modelaient sur les airs de leur chef.

Jerzay ne se piquait point d'être un politique profond. Il partageait la confiance de la cour; et comment en aurait-il su plus long que ceux qui avaient tant d'intérêt à juger sainement les choses? Il attendait que le parti de la Fronde eût perdu toute espérance, afin de ménager au père de sa maîtresse le pardon de la reine, et à Cécile un rang digne d'elle auprès de Sa Majesté. Un billet qu'il trouva chez son concierge lui vint apprendre qu'il n'en était pas où il se croyait.

« Monsieur le marquis, lui disait-on, votre nom a fait bien du bruit en peu de temps.

Je me réjouis de la faveur que vous accordez votre grande protectrice ; mais vous êtes sur le bord d'un abîme. Il a été parlé de vous hier chez M. le coadjuteur ; on y a mis en question si vous seriez égorgés, vous et vos amis. N'allez plus à ces assemblées, qui commencent à irriter les frondeurs. Vous ne soupçonnez point leur puissance : je la vois de près, et je sais que d'un mot ils soulèveraient le peuple. La personne qui vous donne cet avis n'est pas reine de France, mais elle se ferait scrupule de vous jeter dans le danger au profit de ses colères. »

Quoique la lettre n'eût point de signature, Jerzay devina qu'elle était de Cécile. Le petit grain de jalousie qui perçait dans la dernière phrase lui donna autant de confusion que de joie, car il sentit que l'ambition avait occupé son âme un peu au préjudice de l'amour. Il baisa le papier, le mit dans sa poche, et quand il eut bien rêvé à toutes les beautés de Cécile, la tristesse le prit en voyant l'heureux dénouement qu'il croyait si proche

se perdre au loin dans les brouillards de l'avenir.

On avait commandé pour le lendemain un grand dîner chez Renard , où l'on devait chanter des vaudevilles contre le coadjuteur. Jerzay alla au rendez-vous, dans le dessein d'engager ses amis à rompre la cabale. Afin de s'y prendre habilement , il voulait leur faire entendre de se séparer avant que la longueur du temps amenât la désertion dans leurs rangs. Il prépara son discours en ce sens pendant la promenade , et prit place à table , absorbé par ses réflexions. Les rires étaient plus forts que jamais autour de lui. La symphonie, qui s'évertuait de son mieux, attirait la foule des passants au pied du rempart.

— Mes amis , s'écria tout à coup un des convives, je vois venir à nous une troupe de gentilshommes qui me paraît un peu bien nombreuse.

— Ce sont des frondeurs , dit un autre. Je

reconnais parmi eux la chevelure blonde de M. de Beaufort.

— Ne bougeons de nos places, dit M. de Candale, et buvons une rasade.

Il y eut un saut qui peut parmi les curieux. Les violons voulaient gagner le large, mais M. de Boutteville les menaça de les tuer s'ils ne poursuivaient leur musique; ces malheureux reprirent donc l'air interrompu du *Lansquenet galant*, et raclèrent leurs instruments avec des mines épouvantées. En un moment, la terrasse fut envahie par les frondeurs, qui formèrent un cercle autour de la table. M. de Beaufort ôta son chapeau, et les convives firent de même, car l'usage voulait alors que l'on mangeât la tête couverte. Le prince avait préparé son discours :

— Messieurs, dit-il, nous venons célébrer en votre compagnie les bienfaits de l'amnistie et les loisirs de la paix...

— C'est fort bien à vous, interrompit M. de Candale en se soulevant à demi, les deux

poings posés sur la table. On va faire apporter du vin ; souffrez seulement que nous vidions ce qui est resté dans nos verres. Nous allons boire à une dame, et vous, monsieur le duc, qui êtes petit-fils de Henri le Grand, vous trouverez bon que nous portions cette santé.

— Assurément, messieurs.

— Le verre en main ! cria M. de Candale. Nous buvons à Sa Majesté la reine !

M. de Beaufort, ayant perdu le fil de sa harangue, se jeta dans l'improvisation.

— A présent, dit-il, je vais vous servir un plat de ma façon.

Le prince saisit la nappe des deux mains, et, la tirant à lui, fit voler en l'air les assiettes et les bouteilles. A l'instant, plus de deux cents épées furent mises au vent.

— Messieurs, reprit M. de Beaufort de toute la force de ses poumons, la partie n'est pas égale ; nous sommes trois contre un, et il y a parmi vous des personnes de qualité dont la vie ne doit pas être risquée

sur un hasard aussi mauvais. Il suffit que vous sachiez que l'on ne rit point à nos dépens. Quant à M. de Jerzay, qui a mis tout ceci en train, si nous ne le jetons pas du haut de ce rempart dans la rue, c'est en considération de ceux qui veulent bien l'avouer pour leur ami.

— Il faut l'assommer, crièrent plusieurs voix.

— Monsieur le duc, dit Jerzay, tous ceux que je vois dans votre suite ne sont pas plus grands seigneurs que moi. Donnez-m'en un pour faire le coup d'épée.

— Je me charge de ce soin, dit le chevalier de Menil, qui s'était tenu à l'écart. Nous avons un vieux compte à régler ensemble.

Le chevalier se jeta sur Jerzay à l'improviste et lui plongea deux fois sa rapière dans le corps¹.

— Nous sommes quittes ! ajouta Menil en se remettant dans le groupe des frondeurs.

¹ *Mémoires du cardinal de Retz.*

Un désordre effroyable suivit, pendant lequel les violons et la vaisselle furent brisés. Cependant, par un de ces jeux fortuits qui ne s'expliquent point, les armes rentrèrent dans leurs fourreaux, et le tumulte s'apaisa. Bientôt il ne resta plus sur la terrasse que l'infortuné Jerzay, baigné dans son sang, et auprès de lui quelques bonnes âmes qui le portèrent à son logis.

Ce serait abuser de la pitié du lecteur bienveillant que de le tenir longtemps au chevet de notre héros, lâchement assassiné par M. de Menil ; nous passerons légèrement sur les langueurs de Jerzay : nous dirons seulement qu'il demeura au lit pendant trois mois entre la vie et la mort. On lui envoya M. Vautier, médecin du roi, qui le remit sur pieds, et, pour le consoler, la reine lui fit présent d'un magnifique nœud d'épée orné de pierres.

IV.

Tandis que Jerzay comptait les jours dans les ennuis de la convalescence, la cour était rentrée au Palais-Royal, et la fronderie relevait la tête. La foule demandait l'exil du cardinal, la superbe Anne d'Autriche commençait à s'inquiéter tout de bon, et le Mazarin, sentant le sol manquer sous ses pieds, ne savait plus à quel expédient s'arrêter dans

son arsenal de petites ruses. Le nom de Condé était le seul frein des séditeux et la ressource dernière de la régence. Pour comble de malheur, ce prince semblait s'éloigner de la reine; il traitait le ministre avec une hauteur qui approchait du mépris, et s'amusait cruellement des frayeurs où il voyait la cour. Sous une égale aversion contre le cardinal et les factieux, il cachait une ambition sans bornes. L'incertitude de sa conduite tenait à deux partis entre lesquels son esprit flottait encore : écraser d'abord la fronderie pour se tourner ensuite contre Mazarin, ou bien commencer par chasser le ministre en s'unissant au peuple, et, dans les deux cas, s'emparer du pouvoir. Le premier parti était le plus honnête, mais le second paraissait d'un succès infaillible.

Les choses en étaient là lorsque notre héros, paré de ses plus beaux habits et de son nœud d'épée, rentra au Palais-Royal. La pâleur de son visage relevée par les forces de la jeunesse, son air fier et sa moustache nais-

sante, en faisaient une figure de roman où les regards se prenaient comme à des pipeaux. Les dames y mordaient sans dissimulation, les filles d'honneur plus en dessous et à la dérobée. Les princesses ne parlaient que de leur tendre intérêt pour le pauvre blessé. La grande Mademoiselle, tout entichée qu'elle était alors de l'envie d'épouser un roi, daigna pré luder par des mots bienveillants à l'amour qu'elle devait ressentir plus tard pour un autre gentilhomme. La reine y allait en franche coquette. Elle appelait Jerzay son petit chevalier, lui souriait à tous propos, et la majesté royale était fort tempérée par les badinages. Anne d'Autriche, négligée pendant vingt ans par le feu roi, avait accoutumé de prendre le style et les façons de la galanterie.

Le cardinal eut quelque ombrage de la faveur de Jerzay. Il feignait de se tromper dans son jargon sicilien pour lancer des paroles offensantes par erreur de grammaire ou de prononciation. Notre héros, comme on sait,

ne péchait point par l'excès de modestie. Au milieu des embûches galantes, il avait besoin de toute sa mémoire pour se rappeler ses serments de fidélité. La tête lui tournait un peu des préférences de la reine. La vanité, l'ambition, tout l'entraînait de ce côté par une pente à laquelle il était malaisé de résister.

Ces manéges n'échappèrent point à l'œil d'aigle de M. le prince. Il voulut avoir notre marquis parmi ses serviteurs.

— Monsieur de Jerzay, lui dit-il, le roi ne sera pas majeur avant deux ans : que comptez-vous faire jusque-là ? Il est agréable d'être à la mode et de passer le temps aux genoux des dames ; mais voulez-vous ajouter un bout de réputation à vos mérites de berger accompli ? donnez-vous à moi. Je vous fournirai l'occasion de risquer un coup d'épée en meilleur lieu que la terrasse Renard.

— Je n'osais m'offrir à votre altesse, répondit Jerzay. Puisqu'elle veut bien me sou-

haïter pour son serviteur, je serai à elle si la reine le trouve bon.

— Ce sera fait tout à l'heure. Je vais parler à Sa Majesté.

Depuis longtemps les prières de M. le prince étaient des ordres ; la reine déclara qu'elle consentirait à céder Jerzay si le cardinal ne s'y opposait pas , se réservant sans doute d'obliger Mazarin à un refus ; mais le ministre arriva pendant ce débat.

— Ce jeune homme n'est point à moi, dit M. le cardinal. Si la reine le cède, je n'irai pas gêner M. le prince , bien que les services de Jerzay me soient aussi *vagues* qu'à Sa Majesté.

— Aussi *vagues* ! s'écria M. le prince en riant.

— Excusez-moi : *vago* signifie agréable en italien ; c'est une confusion de mots.

— Jerzay, dit le prince à haute voix, vous êtes à moi ; il est inutile de s'expliquer davantage. M. le cardinal fait des méprises

pour vous désobliger , ce qui veut dire en bon français qu'il ne tient pas à vous garder.

— Vous n'en serez pas moins mon chevalier, reprit la reine, et vous nous ferez votre cour comme devant.

— C'est pour mieux servir Votre Majesté que je veux m'attacher à M. le prince.

— Cela s'entend, dit son altesse. Je n'aurai garde d'empêcher qu'il vous rende ses devoirs. Allons , Jerzay, baisez la main de Sa Majesté, et partons.

— Vous êtes un ingrat, murmura la reine avec une œillade. L'ambition vous sied , il est vrai, et je vous la pardonne.

M. le prince emmena Jerzay et le fit monter avec lui dans son carrosse.

— Ce fourbe de cardinal , dit-il , parle mieux le français que vous et moi. Ses fautes de langage sont une arlequinade italienne. Vous étiez, à cette cour, dans un pays de borges ; on n'y voit que d'un œil, et encore avec les lunettes de la sottise. Oubliez ce que vous y avez appris, et causons un peu comme des

gens sensés ; voulez-vous faire votre fortune ?

— Cela n'est point de refus, monseigneur.

— Vous en avez un moyen simple et facile. La reine vous aime, Jerzay. Le secret n'en est guère couvert dans son cœur, puisque je l'ai vu. On le sent à chaque parole qu'elle vous dit. Avec les femmes espagnoles, on peut tenter plus qu'avec les autres. Poursuivez votre bonne fortune, et vous réussirez, je vous en réponds.

— Sa Majesté a de l'amitié pour moi ; lui supposer de l'amour serait une folie. Elle a de la dévotion, et parle sévèrement des femmes galantes :

— Elle est coquette comme un démon. Sans compter Buckingham, qui est de notoriété publique, pensez-vous qu'elle n'a point eu d'amants ? J'ignore le fin mot de ses liens avec le Mazarin, et je m'abstiens de le chercher par respect pour elle. Vous lui plaisez, cela est certain ; je ne l'ai pas inventé ; vous le savez aussi bien que moi, étant plus intéressé à connaître la vérité.

— Je confesse, monseigneur, que dans les airs de Sa Majesté, j'ai remarqué souvent un certain abandon qui dépassait les mesures ordinaires de la bienveillance ; mais je me tiens en garde contre cet appât dangereux.

— Et c'est une faute. Que pouvez-vous craindre ? Reines ou bergères, les femmes ne sont jamais fâchées d'inspirer de la passion. Déclarez-vous.

— Je ne l'oserais, à moins d'y être provoqué tout à fait.

— Comment ! J'ai vu ses agaceries, moi qui suis occupé de guerre et de politique ; la cour entière en jase, et vous n'oseriez pas parler ! Attendez-vous qu'elle publie sa tendresse à son de trompe, et que le dernier officier du Palais-Royal en soit instruit ?

— Votre altesse me trouble singulièrement. La prudence m'ordonne pourtant de rester sur la réserve.

— Écoutez-moi donc, Jerzay : l'État chancelle et va tomber si une main ferme ne le relève. La colère du peuple a de légitimes mo-

tifs : les dilapidations , le surcroît accablant des impôts , la juste indignation du Parlement. J'ai dû soutenir la reine contre les rebelles. A présent qu'ils sont rentrés chez eux , je prétends mettre fin aux abus , et changer le gouvernement. Il faut que le Mazarin s'éloigne. Ce lâche Sicilien n'a point de cœur de persister à vouloir mener un peuple qui le déteste. La faiblesse de la reine pour lui devient criminelle.

— Et à qui donc votre altesse donnera-t-elle la régence ?

— Vous croyez déjà que je la prendrai pour moi : vous vous trompez. Je suis un homme de guerre , et j'enrage de perdre en disputes un temps que je devrais employer mieux pour ma gloire et celle de l'État. Je donnerai le gouvernement à Monsieur : son âge, sa qualité d'oncle du roi, sont des garanties satisfaisantes. Si, après cela, le peuple s'émeut encore, j'écraserai les rebelles sous le talon de ma botte. Je ne suis point né pour les cabales, et je ressens un dégoût invincible

en voyant nos guerres de cailloux et de pots cassés. Dites-le vous-même , mon projet est-il honnête?

— Il est digne de votre grand cœur.

— Prêtez-moi donc le secours dont j'ai besoin.

— Commandez, monseigneur.

— Ne comprenez-vous pas que tout prétexte sera ôté aux divisions si le Mazarin plie bagage? Le caprice d'une femme plonge la France entière dans le désordre : que ce caprice change , et nous voilà tranquilles. C'est à vous d'amener une révolution , ne fût-elle que d'un jour, dans les sentiments de la reine. Les bonnets carrés penseraient que vous êtes bien jeune pour sauver l'État par la douceur ; mais, comme dit Corneille dans sa tragédie , l'âge ne fait rien à l'affaire si l'on est courageux. Je n'avais que vingt ans à Rocroi, et je suis pour les jeunes gens. Ces barbons s'étonnent que leur sagesse ne persuade point la reine : c'est qu'elle est femme et qu'elle se moque de la sagesse. Ce que leurs

mille remontrances n'ont pu faire , votre bonne mine l'achèvera dans un moment , si vous le voulez , et il faut le vouloir. Sans autre appui que l'amitié de Sa Majesté , je conçois que vous n'avez pas risqué de lui déplaire ; maintenant que vous êtes à moi et que ma protection vous est assurée, vous ne devez point hésiter. Déclarez votre amour : on vous pardonnera cette témérité ; on y rêvera, et, que la suite tourne au tendre ou au sévère, ce sera un échec pour le Sicilien. J'arriverai sur ces entrefaites, et, quand on m'aura laissé mettre ce coquin à la porte, je vous donne ma foi de premier prince du sang qu'elle lui sera fermée pour tout de bon. Les querelles de populace s'éteindront. J'irai alors à l'armée. Vous y viendrez avec moi, si vos amours n'ont pas un long cours ; mais si la reine s'attache à vous , la position est assez désirable pour qu'un gentilhomme de votre âge s'en trouve heureux. Sa Majesté est belle encore.

— Fort belle assurément, et d'une beauté

qui étonne et charme tout ensemble ; mais un obstacle m'arrête : je suis engagé par serment avec une demoiselle que j'aime.

— Pardieu ! je n'entends pas vous marier à la veuve du feu roi. Vous reviendrez à cette jeune fille plus tard. La reine passe avant les demoiselles , et votre maîtresse n'en saura rien, ou, si elle l'apprend, la raison lui dira qu'on ne refuse point les bonnes grâces d'une tête couronnée.

On arriva , en discourant ainsi, à l'hôtel de Condé ; une troupe de gens du peuple criait : Vive son altesse ! à bas Mazarin ! M. le prince prit un air terrible en se tournant de leur côté :

— Est-ce que vous croyez, dit-il, que des drôles comme vous peuvent quelque chose sur mes volontés ? Je vous donne cinq minutes pour vous retirer. Passé cela , vous serez pendus à cette grille jusqu'au dernier. Sachez que , durant le blocus , je n'ai vécu que des oreilles des bourgeois de Paris ; mais des vôtres on fera le souper de mes chiens

si vous me mettez en colère. Ceux qui vous poussent à vous émouvoir ainsi sont des méchants qui vous trompent. Allez, rentrez chez vous, et ne m'échauffez pas davantage.

En un moment la foule se dispersa.

— Vous voyez, Jerzay, reprit son altesse, que je ne recherche point les applaudissements du peuple ; cependant, puisque ses sentiments sont conformes aux miens, je le contenterai. Songez à notre projet, et revenez ce soir avec une bonne résolution.

Notre héros laissa le prince sur les degrés de son hôtel, et se rendit au jardin du Luxembourg, dont Monsieur accordait la promenade au public. Son esprit tomba dans cette perplexité qui remplit les instants de repos avant qu'on se hasarde à quelque démarche imprudente. Ce qu'on lui conseillait avait bien de la gravité. Le cardinal de Richelieu s'y était fourvoyé jadis au milieu de sa puissance ; mais Buckingham avait été plus heureux parce qu'il était jeune et aimable, et Jerzay sentait en lui les avan-

tages de Buckingham. Ce que disaient les yeux de la reine n'était pas une chimère ; M. le prince l'avait remarqué. Il le considérait si bien comme une chose certaine qu'il allait jusqu'à s'en vouloir servir pour amener une révolution dans le gouvernement. C'était un appât séduisant pour l'amour-propre d'un gentilhomme que les bonnes grâces de cette reine belle encore, dont la vivacité espagnole avait tourné la cervelle à tant de grands seigneurs. N'avait-elle pas suffisamment montré ses désirs ? fallait-il contraindre la femme à se dépouiller entièrement du manteau royal, et attendre pour courir au-devant d'elle que son pied eût descendu la dernière marche du trône ? S'il était téméraire de déclarer son amour à une personne de cette qualité, n'était-ce pas aussi un rôle ridicule que celui d'un homme qui se voit assuré d'une réponse favorable et qui n'ose point demander ce qu'on brûle de lui donner ? A mesure que la vanité de Jerzay prenait du terrain, son amour pour Cécile se retirait

dans les recoins de son cœur. L'image de cette aimable fille se tournait en vapeur, et celle de la reine se parait d'un éclat majestueux. L'idée qu'on est distingué entre mille rivaux prête un grand charme à celle qui vous accorde une aussi juste préférence. Le bon goût de la reine méritait quelque retour. Notre jeune homme trouvait les meilleures excuses du monde à son infidélité. Il se plaisait à croire qu'une intrigue de cour ne serait point un obstacle à son mariage, et que le bonheur à venir ne devait pas l'empêcher de goûter les faveurs du moment présent. L'imagination de Jerzay bâtissait aussi des châteaux en Espagne. Il se voyait maître du gouvernement, et de moitié dans les vastes projets de M. le prince, qui ménageait en lui l'arbitre des volontés de la reine. Ce qu'il craignait n'était déjà plus d'irriter Anne d'Autriche, mais d'en être aimé plus fort et plus longtemps qu'il ne le souhaitait. L'époque prochaine de la majorité du petit roi venait heureusement le soustraire à cet ex-

cès d'honneurs et de puissance. Il retournait à Cécile, qui savait reconnaître le mérite de son abdication et la beauté du sacrifice. Après avoir caressé toutes ces visions et franchi vingt fois le Rubicon par la pensée, notre héros eût regardé comme une lâcheté de balancer encore. Il releva la tête, posa son poing sur sa hanche en écartant son manteau, et traversa d'un pas assuré les cours de l'hôtel de Condé.

— Eh bien, Jerzay, lui dit M. le prince, qu'avez-vous résolu ?

— Je m'abandonne entièrement à votre altesse.

— Je vois que vous n'êtes pas au-dessous de la circonstance. Mettez-vous à cette table ; écrivez un billet à la reine : nous aviserons ensuite aux moyens de le faire parvenir ce soir même. Tournez-moi votre déclaration sans trop d'humilité : sous le cotillon royal est une femme aussi fragile que les autres, et, d'ailleurs, si l'on se fâche, je vous promets d'obtenir votre pardon.

Jerzay prit la plume et traça sans hésiter le billet suivant :

« MADAME,

« C'est une action qui porte en elle-même sa récompense que de risquer ses jours pour Votre Majesté. Je suis glorieux d'avoir couru cette fortune ; mais les épées de vos ennemis m'ont fait des blessures moins cruelles que les traits qui partent de vos beaux yeux. A peine guéri des unes, il me faut mourir des autres si votre cœur n'en a point de pitié. Je sens toute ma folie sans pouvoir résister à l'égarement qui m'entraîne. Ni le profond respect dont je suis pénétré pour Votre Majesté, ni la grandeur du nom, ni la crainte de mériter son courroux, ne sauraient me retenir. Ce courroux me sera moins affreux que l'incertitude où je suis ; et que m'importe le renversement de ma fortune si j'ai le malheur de vous déplaire ? Je supplie Votre

Majesté de considérer combien il me sera cruel de trouver dans les bontés dont elle m'a honoré la source du plus grand déplaisir de ma vie. D'un mot elle va faire de moi le plus heureux ou le plus accablé des mortels, et c'est dans l'attente de ce mot que les instants sont comptés par le fidèle et tremblant sujet de Votre Majesté.

« JERZAY. »

M. le prince trouva cette épître conforme au goût du jour. L'heure du cercle approchant, on partit pour le Palais-Royal avec le dessein de faire remettre ce papier à la reine par l'une de ses femmes. Afin que le prince n'eût point l'air d'avoir quelque part dans ce coup de tête, on convint que Jerzay prendrait son rang parmi les gentilshommes de la suite, et qu'il n'approcherait point de son altesse dans le courant de la soirée.

Le cercle de la reine était fort agité. Des

courriers arrivés de Bordeaux avaient apporté de mauvaises nouvelles. La Guienne entière prenait les armes contre M. d'Épernon, dont la tyrannie et le défaut d'intelligence avaient irrité le peuple en cent occasions. La reine et M. le cardinal, voyant un grand changement dans les allures de M. le prince, s'imaginaient qu'il avait fomenté ces troubles, et l'accueillirent avec une aigreur mal contenue. Anne d'Autriche ne savait point garder ce qu'elle avait sur le cœur; elle ne put résister à l'envie de soulager sa colère.

— Mon cousin, dit-elle, nous aurons du moins dans ce surcroît d'ennuis la consolation de voir qu'ils ne vous sont pas aussi sensibles qu'à nous.

— C'est-à-dire, répondit M. le prince, qu'on me soupçonne ici d'appuyer les rebelles. Je suis donc un grand fou de ne le pas faire.

— Prenez garde, interrompit le cardinal, d'exiger trop de M. le prince. Il s'est rapproché de M. de Conti, son frère, et de

madame sa sœur, dont la guerre l'avait éloigné. Nous devons trouver bon que la division cesse dans sa famille.

— Oui, morbleu, je me suis accommodé avec ma famille, parce que je pardonne de meilleur cœur que vous, et que je ne sais point cacher la haine et la rancune sous les grimaces de la douceur et de l'oubli des injures. Si votre amnistie n'est qu'une imposture, il ne m'appartient pas d'y tremper, et je n'entends point que vos promesses à mon frère passent avec les autres mensonges. Puisque vous n'avez pas craint de mettre ma loyauté en suspicion, je vous déclare que je vous laisse sur les bras l'affaire de Guienne, et que je ne combattrai point ces nouveaux rebelles.

— Il faudra donc, reprit le cardinal, que nous les combattions nous-mêmes.

— C'est cela. Prenez la cuirasse, et enfourchez votre mule pour aller en guerre, car je ne m'en mêlerai point cette fois.

Un long trouble suivit cette querelle. On

eut toutes les peines du monde à empêcher la retraite de M. le prince, qui disait à haute voix que, s'il n'était cousin du roi, ce faquin de cardinal eût déjà fait de lui un second Balafgré. Mazarin lui vint demander pardon en le suppliant de ne point abandonner la reine pour de vains mots qu'on rétracterait pour peu qu'il le souhaitât. M. le prince répondit avec beaucoup de hauteur :

— Je commence à connaître les véritables intérêts de la reine; ils sont entièrement séparés des vôtres. Elle est perdue si elle garde plus longtemps auprès d'elle ces pantalons ultramontains dont l'âme est si corrompue, qu'ils ne veulent jamais croire à la droiture des gens.

Son altesse tourna le dos au cardinal et s'en alla prendre place à une table de brelan.

Pendant ce temps-là, Jerzay s'était glissé par les petits appartements jusqu'à la chambre à coucher d'Anne d'Autriche. On y avait allumé le mortier de cire et préparé les cou-

vertures du lit. Notre marquis, son billet à la main, marchait sur la pointe du pied, lorsqu'il vit tout à coup paraître madame Beauvais, la première femme de chambre, armée des coiffes de nuit de Sa Majesté.

— Un homme ici! s'écria-t-elle; et c'est vous, Jerzay, qui vous introduisez chez la reine! Vous nous feriez un beau scandale. Retirez-vous, mon cher enfant. Ce n'est pas un crime d'être amoureux, mais notre souveraine ne veut plus trouver d'amants dans ses armoires.

— Vous croyez donc, madame Beauvais, qu'elle recevra mal ma déclaration et que je vais lui déplaire?

— Pour cela, je n'en sais trop rien. Hier, comme je lui peignais ses cheveux, nous parlions de vous assez favorablement.

— Que vous disait-elle? répétez-le-moi, madame Beauvais, je vous en supplie.

— Cent jolies choses : qu'elle vous trouvait l'air aimable ; qu'elle regrettait de vous avoir donné à M. le prince ; que vous aviez

dans le visage quelques traits du pauvre Buckingham...

— Vous me transportez d'aise, madame Beauvais.

— A présent que vous êtes content, esquiviez-vous, et ne vous laissez point surprendre, car ce serait une histoire à nous faire chasser tous deux.

— Je ne demande pas que vous m'enfermiez ici; je veux seulement mettre ce billet en quelque endroit où la reine le puisse trouver.

— Bagatelle! un billet! on m'accusera de l'avoir accepté de vous.

— Ne me refusez pas cette grâce, chère madame Beauvais. Tout ce que je possède vous appartient.

— Allons, vous êtes un trop charmant garçon pour qu'on vous laisse dans la peine, quoique ce soit un plaisir que de se faire prier par vous. Mettez votre billet devant le miroir de la toilette, tandis que je ne regarde point. Voilà qui est bien. Il ne risque

pas de s'égarer. Monsieur de Jerzay, lorsque Buckingham fit sa première déclaration à notre souveraine, il me donna une boucle de diamants d'un grand prix ; mais de vous je ne saurais accepter autre chose qu'un baiser sur la joue.

— Je vous en donnerai quatre.

Madame Beauvais touchait à la cinquantaine et n'était point belle : Jerzay l'embrassa de tout son cœur, fort heureux d'être bien servi à si peu de frais.

Au moment où notre héros rentra dans les salons, on venait de rompre le cercle. M. le prince souhaita le bon sommeil à Sa Majesté d'un ton fort sec, et le remerciement qu'il en reçut fut plein de fierté. Il s'en vengea sur le cardinal par ces mots que tous les faiseurs de mémoires ont rapportés dans leurs écrits :

— Adieu, Mars !

La suite du vainqueur de Rocroi mit un gros quart d'heure à défilér, tant elle était

considérable. Anne d'Autriche aperçut Jerzay, qui demeurait parmi les derniers.

— Vous voilà donc au nombre de nos ennemis? lui dit-elle.

— Votre Majesté saura dès ce soir qu'elle me fait une mortelle injustice en m'accusant de lui être contraire. Dieu veuille qu'elle s'en souvienne lorsqu'elle verra jusqu'où vont mes sentiments pour elle.

En arrivant à la rue de Condé, M. le prince appela Jerzay.

— Avez-vous remis le poulet? lui dit-il tout bas.

— Sur la toilette de la reine. Il est entre ses mains à cette heure.

— Allons dormir en attendant la réponse. Elle sera favorable, et demain je donnerai de la tablature au guerrier Mazarin.

Son altesse commanda ensuite à son secrétaire Gourville de conduire Jerzay à l'appartement qu'on lui avait préparé. Notre marquis était encore debout tandis que tout le

monde dormait à l'hôtel de M. le prince. Il ne se coucha qu'au milieu de la nuit, et roula dans sa tête une procession d'images tour à tour agréables et fâcheuses. Il prépara des discours pour les diverses conjonctures qui s'offraient à lui. Dans les uns il montrait autant de noblesse que de désespoir; l'amour et la joie lui en soufflaient d'autres non moins éloquents. Ses idées se brouillèrent enfin peu à peu, et le sommeil vint s'abattre sur ses paupières à travers ce chaos d'émotions opposées. Il faisait grand jour lorsqu'il fut éveillé en sursaut.

— C'est ici que demeure M. de Jerzay, dit un valet en ouvrant la porte de sa chambre.

— Que me veut-on ? demanda notre héros du fond de son lit.

— On vient parler à monsieur le marquis de la part de la reine.

V.

— Vertudieu ! dit le duc d'Aumont (car c'était lui), cet hôtel ressemble à une forteresse. J'ai rencontré plus de cent paires de moustaches avant de pénétrer jusqu'ici. Où diable êtes-vous donc, Jerzay ? Ah ! encore au lit, à neuf heures ! Vous avez passé une mauvaise nuit ? M. le prince vous loge à merveille ; cette chambre est fort belle. Ce sont

les arbres du Luxembourg que j'aperçois là-bas ?

Jamais la reine n'eût chargé d'un message galant le vénérable duc d'Aumont ; aussi Jerzay, tombé de son trône et blotti au fond de ses draps, eût dit volontiers comme le chevalier de Grammont : « Fermez les rideaux, je suis indigne de voir le jour. » Cependant le noble duc, qui avait de l'amitié pour lui, n'aurait pas eu ce ton léger pour accomplir une mission sévère. En le voyant examiner l'appartement et regarder par la fenêtre, Jerzay reprit un peu d'espoir, et s'imagina que peut-être M. d'Aumont ne savait rien encore. Le duc posa un fauteuil près du lit et s'y assit en se frottant les mains d'un air fort calme, tandis que notre héros suivait des yeux tous ses mouvements avec anxiété.

— Ça ! dit M. d'Aumont, nous avons à causer ensemble, mon garçon. Vous avez fait hier une insigne extravagance : la reine m'a montré votre billet. Sans moi vous étiez perdu : on vous envoyait au bout du royaume,

et Dieu sait quand vous en seriez revenu. J'ai tourné la chose au plaisant : « C'est la faute de Votre Majesté, ai-je dit à la reine. Ses yeux sont comme deux grands astres qui manœuvrent toujours de ci et de là. Le pauvre Jerzay arrive tout frais de sa province; il n'est pas encore habitué à ces feux croisés. Il s'est brûlé à la chandelle. » Sa Majesté, qui aime mon franc-parler, s'est mise à rire. Elle répétait que vous étiez un petit ambitieux, que vous ne pouviez jouer sérieusement la comédie du *soupirant* auprès d'une vieille comme elle l'est ; à quoi j'ai répondu que, si elle était vieille, il n'y paraissait point et qu'elle était encore diablement femme : « Ce serait une horreur, ai-je ajouté, que de punir cet aimable garçon, quand je vous vois assez flattée de son hommage. » Elle m'a confessé qu'elle n'avait point de colère, et qu'elle vous pardonnait de tout son cœur, à la condition d'être plus sage à l'avenir. J'ai promis de vous chapitrer comme il faut ; mais je crois que cette petite

leçon vous suffira. On ne fera aucun bruit de tout ceci ; l'affaire se passera entre nous trois. Vous demeurerez seulement éloigné de la cour pendant une semaine , et puis votre algarade sera oubliée. N'en dites mot à personne, sans quoi vous vous attireriez un orage sur la tête, et je ne répondrais plus de rien. Allons , ne soyez pas ainsi confondu , mon ami. De bonne foi , est-ce que vous ressentiez vraiment de l'amour pour la reine ?

— Je le croyais hier , monsieur le duc , mais aujourd'hui je ne sais plus où j'en suis.

— Aviez-vous déjà logé dans votre cervelle que vous alliez gouverner la France ? Vos harangues sont-elles déjà prêtes pour le Parlement ; vos mesures prises pour les provinces en rébellion ? Vos plans sont-ils arrêtés sur l'affaire épineuse des rentes de l'hôtel de ville , le soulèvement de Naples , l'alliance du Piémont , les menées de Fuensaldagne , et la guerre de Catalogne ? Vertudieu ! vous êtes donc plus savant que nous tous , et il faut

envoyer à Rome demander pour vous le chapeau de cardinal. Donnez votre démission, mon enfant, donnez votre démission.

Jerzay sentait la honte lui monter à la gorge. La raison lui parlait haut par la voix de M. d'Aumont. Elle était là devant lui nonchalamment assise dans un fauteuil sous la forme respectable de ce vieux seigneur de soixante ans, plein de sagesse et de bienveillance. Il n'y avait pas moyen de ne la point écouter.

— L'échec vous dégrise, reprit le duc en souriant. Songez que vous êtes quitte à bon marché de votre étourderie. Si votre bonhomme de père était là, il vous ferait des yeux terribles; mais ses avis et son expérience vous ont manqué. Je prends cela en considération. La reine saura votre repentir, et tout ira le mieux du monde.

— Hélas! monsieur le duc, s'écria Jerzay, comment pourrai-je expier ma faute?

— Rien de plus facile. Vous vous battrez bravement à la première occasion, et l'on

vous récompensera. Faites votre cour à quelque fille d'honneur ; l'essaim en est tout frétilant de jeunesse et de coquetterie. Divertissez-vous par là ; jouissez de vos vingt ans. Adressez-vous à une demoiselle d'aussi bonne famille que vous , et l'on vous mariera. Ce n'est pas , ce me semble, une punition bien accablante. Adieu , mon ami ; remettez-vous de cette secousse , et prenez courage. Je vais au grand conseil, et je dirai du bien de vous à la reine.

Quiconque a échoué auprès d'une femme, et, trouvant la cage de ses illusions ouverte, a regardé d'un œil piteux ces oiseaux dorés s'envoler par delà les nuages , comprendra le dépit du pauvre Jerzay. Il n'était pas homme du moins à se lamenter inutilement, ni à se briser deux fois au même rocher. L'entêtement de sa bonne mine n'allait point jusqu'à la sottise. Après quelques minutes de rougeur et de confusion , il sentit qu'il devait faire bon marché de ses prétentions et n'y plus songer. Il s'habilla donc et descen-

dit à l'appartement de son protecteur. Le grand Condé était en conférence avec le duc de La Rochefoucauld.

— Vous avez une réponse, lui dit son altesse. Est-elle comme nous la désirons?

— Elle est mauvaise, monseigneur; nous nous sommes trompés, et je viens vous prier de me retirer de vos balances.

— Cela me regarde. Que vous a-t-on fait dire? qui vous a-t-on envoyé? quels sont les termes du message?

— Je supplie d'abord votre altesse de tenir cette affaire secrète entre elle et moi.

— Parlez sans crainte; je n'ai rien de caché pour M. de La Rochefoucauld.

— C'est assez d'honneur pour moi que de faire mes confidences à votre altesse seulement.

— Comme il vous plaira : venez donc dans mon cabinet.

Jerzay raconta la conclusion un peu brusque de son roman. M. le prince ne voulait

point qu'il se tint pour battu, et ne regardait pas la réponse de la reine comme un échec. Il y avait de nouvelles espérances à fonder sur la douceur de la punition. Heureusement notre héros eut assez de raison pour se mettre en garde contre les conseils de M. le prince, dont la confiance aveugle en son crédit et la facilité toute particulière à compromettre ses amis étaient assez connues. Jerzay refusa de pousser sa bonne fortune, à moins que la reine ne revînt d'elle-même l'y engager.

— Du reste, lui dit son altesse, le peu que vous avez fait ne sera pas inutile. Je saurai en tirer parti.

Une heure après cela, notre marquis, cherchant à oublier sa mésaventure dans la compagnie des jeunes gens, vit passer M. de La Rochefoucauld. L'honorable duc lui cria de loin :

— Vous êtes trop modeste, Jerzay. Il ne tiendrait qu'à vous de régenter le royaume.

Le prince de Conti, qui sortait de l'appar-

tement de son frère, traversa aussi les cours de l'hôtel et dit à Jerzay :

— Si vous entendiez bien vos intérêts, vous dormiriez ce soir dans le lit du feu roi.

— Salut au seigneur Buckingham ! ajouta M. de Boutteville, qui suivait le prince de Conti.

La juste mesure de la discrétion de son protecteur lui étant donnée, Jerzay fut épouvanté des conséquences qui en pouvaient résulter si de semblables propos arrivaient aux oreilles de la reine. Il monta au cabinet de M. le prince ; mais, tandis qu'il le cherchait de ce côté, son altesse partait en carrosse pour aller au Parlement. Il ne trouva que Gourville occupé à écrire des lettres.

— Savez-vous, lui dit le secrétaire, que vous avez attaché un grelot qui fera du bruit ? Il en sera parlé à tous les soupers de la ville. Vous voilà posé comme une sentinelle avancée dans notre rupture avec la cour, car il est aisé de prévoir que ce sera une rupture.

Le Mazarin n'a plus qu'à demander des chevaux de poste.

— Je comprends cette infernale machination, murmura Jerzay, étourdi à l'aspect du précipice ouvert devant lui.

— Que parlez-vous de machination? reprit Gourville suivant son idée. C'est un coup de maître, mon cher marquis. Voyez-en bien la portée : son altesse a déjà humilié le ministre publiquement en le traitant de faquin. Cette affaire-ci va déconsidérer la reine.

— C'est impossible! s'écria Jerzay.

— Rien n'est plus sûr au contraire, car voici quinze lettres que je vais expédier à différentes personnes...

— J'arrêterai du moins les lettres au passage.

En parlant ainsi, Jerzay saisit tous les papiers qui se trouvaient sur la table et les jeta dans la cheminée, au grand ébahissement de Gourville :

— Êtes-vous fou, Jerzay? C'est par ordre

de son altesse que j'écris ces circulaires...

Gourville, voyant notre héros fouler aux pieds les lettres avec un air furieux, gagna prudemment le large. Jerzay courut à la recherche de M. le prince. Il le manqua d'un quart d'heure au Parlement, et, ne sachant plus où le trouver, il se rendit à tous risques au Palais-Royal. La reine s'habillait. La porte n'était ouverte qu'aux dames, et les hommes emplissaient les antichambres. Des mouvements bizarres et opposés agitèrent les courtisans à l'arrivée de notre marquis. Les uns le regardaient avec des airs où l'on reconnaissait une grosse part de la terreur qu'inspirait M. le prince; les autres, plus courageux ou plus fidèles à la reine, marquaient leur indignation par des signes visibles. Des chuchottements circulaient où le nom de Jerzay se trouvait mêlé, sans que personne fût assez charitable pour montrer à l'imprudent l'orage qui s'amassait. Au milieu de cette foule ennemie M. d'Aumont vint à passer :

— Monsieur le duc , s'écria Jerzay , tirez-moi du tourment où je suis.

— Qui êtes-vous ? répondit le vieux seigneur. Je ne vous connais point. Si vous avez du tourment , ce n'est pas ma faute. Votre conduite n'est guère celle d'un homme intimidé. Allez , monsieur , ne me parlez jamais de votre vie.

Cependant la reine sortit de sa chambre ; elle s'arrêta devant le commandeur de Jars et lui dit à haute voix :

— Nous sommes de trop vieux amis , monsieur le commandeur , pour que je néglige de vous apprendre une chose qui me touche de près : l'on me donne un amant et de si grande qualité que vous en serez bien étonné.

— Ah ! madame , s'écria Jerzay , je suis assez malheureux de vous avoir déplu sans que vous acheviez de m'accabler.

— Qui vous dit que je parle de vous , monsieur ? interrompit la reine. Je sais que vous faites l'amoureux , et cela est ridicule jusqu'à la pitié. Il faudrait vous mener aux

Petites-Maisons ; mais votre extravagance ne doit pas me surprendre. Vous chassez de race en imitant votre grand-père , qui a soupilé pour la reine Marie de Médicis. Puisqu'il vous convient de publier vos prétentions , je ne tairai pas davantage mes mépris.

Sa Majesté remarqua sans doute le chagrin de Jerzay , et comme l'expression de la douleur a de la grâce sur un beau visage , elle en fut un peu émue :

— Rentrez en vous-même, ajouta la reine, et soyez plus raisonnable. J'oublierai volontiers ces folies dont votre jeunesse est l'excuse ; mais, si elles étaient accompagnées d'intrigue, votre audace ne vous serait jamais pardonnée.

Anne d'Autriche s'éloigna , laissant Jerzay confondu.

M. de Vigneul, qui appartenait à M. le prince, rencontra notre héros courant vers l'hôtel de Condé :

— Mon cher Jerzay , recevez mes compliments sincères. Vous êtes fort avant dans

l'amitié de son altesse. Nous venons de prendre la collation chez le président Perreault, et M. le prince a porté votre santé, en vous proclamant éminence rose, par allusion à la couleur de vos habits.

Sans répondre à Vigneul, Jerzay courut plus fort. Il trouva enfin M. le prince à l'hôtel de Condé.

— Votre altesse me perd, lui dit-il. La reine m'a déjà reproché mon indiscretion, et toute la cour sait ma folle démarche.

— Eh bien ? répondit M. le prince avec un sang-froid désespérant.

— Eh bien, je vous dis que vous me perdez.

— C'est vous qui perdez le sens. Ne vous effrayez point. Les gens de la cour sont des sots et des jaloux qui voudraient être à votre place.

— Cela est clair, dit Gourville, votre position est admirable. Son altesse ne fera pas de vous un si grand usage sans vous récompenser.

— Oui, reprit Jerzay, on me paiera mon déshonneur.

— Il n'y a point de déshonneur, dit le prince. Je prends tout sur moi. Mais voici M. de Comminges qui nous apporte les ordres de Sa Majesté. Nous l'écouterons d'abord, et, s'il s'agit de vous, nous lui donnerons une réponse où vous verrez que nous savons appuyer nos amis.

Comminges, lieutenant des gardes de la reine, avait entendu ces derniers mots.

— On ne m'a pas commandé d'écouter une réponse, dit-il. C'est à Jerzay seulement que j'ai à parler au nom de la reine. Monsieur, Sa Majesté avait bien voulu vous pardonner l'impertinence dont vous vous êtes rendu coupable en lui écrivant une lettre d'amour. Pensant que cette folie ne venait que de vous, elle jugeait inutile d'en faire un éclat, et se contentait de vous éloigner, par égard pour votre jeunesse et le zèle que vous lui avez marqué en plusieurs occasions ; mais, ayant appris que d'autres personnes

avaient trempé dans ce complot, et que vos protecteurs avaient oublié le respect qu'ils lui doivent jusqu'à mêler son nom à leurs propos de table, Sa Majesté, dans le mépris et l'indignation que lui inspire votre conduite, se borne à vous retirer ses bontés, et vous défend par ma voix d'oser jamais vous présenter devant elle. Votre emploi sera vendu, et le prix vous en sera remis.

— Écoutez ma justification, s'écria Jerzay.

— Je n'ai point mission pour cela.

Comminges salua M. le prince, et sortit sans rien vouloir entendre.

— Votre altesse, reprit Jerzay, niera-t-elle encore que je sois déshonoré, ruiné à jamais par sa faute?

— Ce n'est rien, mon cher ami; je vous donnerai mieux que votre charge à la cour.

— Et l'estime de la reine, me la rendrez-vous? C'est une réparation qu'il me faut, et non pas un dédommagement.

— Une réparation? Eh bien, vous l'aurez, cela est juste. Je comprends votre scrupule.

Puisque je vous ai jeté dans ce trou, c'est à moi de vous en retirer. Suivez-moi. Dans un moment votre paix avec la reine sera signée.

M. le prince emmena Jerzay au Palais-Royal. En traversant les galeries, le vainqueur de Rocroi marchait d'un pas ferme. On sentait si bien l'énergie de son caractère dans sa figure d'aigle et sa petite personne, que notre pauvre marquis reprit un peu d'espoir. Son altesse laissa Jerzay dans l'antichambre du ministre, et se fit annoncer. Au bout de cinq minutes, M. le prince ouvrit la porte lui-même :

— Entrez, dit-il; le cardinal est allé porter mes paroles à la reine. Elle vous verra aujourd'hui.

— Vous le croyez ?

— Je n'en doute point.

L'émotion de notre héros l'empêcha de remarquer le bouleversement des traits du cardinal à son retour.

— Sa Majesté, dit le ministre, consent à

ce que désire votre altesse : elle recevra M. de Jerzay...

— Et lui fera bon accueil ?

— Aussi bon qu'il sera en son pouvoir. Vous n'avez qu'à descendre au salon du petit jeu.

— Marchons donc, je verrai si l'on me cède comme je l'entends, avec la bouche en cœur et sans marchander.

Il y eut un moment de surprise parmi les dames lorsque M. le prince entra dans le salon. Les jeux restèrent en suspens.

— Votre Majesté, dit le grand Condé, m'oblige en voulant bien recevoir Jerzay. Si mes indiscrétions retombaient sur lui, ce serait me blâmer publiquement en sa personne.

— Il ne lui fallait pas moins que votre crédit auprès de nous et le généreux emploi que vous en faites, répondit Anne d'Autriche avec un sourire plein d'amertume ; sans cela il n'eût jamais reparu devant nos yeux.

— Croyez, madame, dit Jerzay en s'age-

genouillant, que mon repentir éclatera dans ma conduite...

— C'est assez, reprit la reine ; M. le prince a plaidé votre cause de telle sorte que vous ne sauriez ajouter rien de mieux pour votre défense.

— Vous lui conserverez son emploi ? dit le prince.

— Oh ! nous avons du temps devant nous. La maison du roi ne sera formée que l'année prochaine. Mais vous interrompez nos jeux, messieurs ; nous n'avons pas accoutumé de recevoir les hommes à cette heure.

— Jerzay reviendra vous rendre ses devoirs au cercle.

— Quand il lui plaira. Il me retrouvera dans les mêmes sentiments. Je fais de lui tout l'état dont il est digne.

— Et moi, je fais profession d'admirer la douceur de Votre Majesté, ainsi que je le dois. Voilà qui est fini, Jerzay. Occupons-nous de quelque autre chose.

M. le prince tourna sur ses talons, et sortit

de ce pas ferme et bref où l'on sentait l'orgueil et la force de son âme. Notre marquis, assailli par des doutes cruels, le suivait consterné. Une voix intérieure l'avertissait qu'il était victime d'une ambition plus grande et moins honnête que la sienne.

— Puis-je savoir, dit-il, en quels termes votre altesse a sollicité mon pardon ?

— En des termes que j'eusse employés s'il se fût agi de mon frère.

— La reine avait un air contraint qui me donne du souci.

— C'est que rien ne coûte plus aux lèvres d'Anne d'Autriche que ces mots : « Je vous pardonne ; » mais nous lui enseignerons les vertus chrétiennes, savoir : la patience, la charité, voire même l'humilité, qui est la plus belle.

— Il m'est pénible de vous entendre parler ainsi de la reine ; elle a plus de droits que jamais à ma reconnaissance et à mon respect. Si les circonstances vous éloignaient

d'elle, je vous demanderais la permission de me retirer.

— Vous seriez à terre entre deux selles, car sans mon appui vous verriez la rancune de cette femme s'élever par-dessus les toits.

Le refus que M. le prince faisait de s'expliquer nettement augmenta le trouble de Jerzay. Au lieu de suivre son altesse à l'hôtel de Condé, il se sépara de l'escorte à moitié du chemin, et revint au Palais-Royal, bien résolu à tirer les choses au clair. Ce fut par un coup de foudre que la vérité perça les nuages. Madame Bauvais avait envoyé un de ses gens à la recherche de Jerzay. Ce messager le rencontra sur les degrés et le conduisit chez la première femme de chambre.

— Mon cher enfant, dit madame Bauvais, votre incontinence de langue va nous jouer un mauvais tour. On parle déjà de me congédier. Je ne puis croire encore que vous soyez un monstre ; j'incline plutôt à penser que vous êtes sacrifié par M. le prince.

— Au nom du ciel ! dites-moi ce que vous savez, madame Beauvais. Que s'est-il passé entre la reine et son altesse ?

— Quoi ! vous l'ignorez ? Ce n'était donc pas convenu d'avance ? Je disais bien que vous étiez innocent.

— Vous me faites mourir d'impatience, madame Beauvais.

— Voici donc ce qui est arrivé. J'étais, il y a environ une heure, dans la chambre de la reine. Sa Majesté lisait *le Modèle de conversation* de Scudéry. M. le cardinal entra tout à coup, le visage comme décomposé. « Je viens, a-t-il dit, préparer Votre Majesté à une fâcheuse épreuve. M. le prince est là-haut dans mon cabinet. Il veut que vous receviez Jerzay, et nous menace de se tourner contre nous si vous ne lui cédez sur ce point. » La reine lui répondit avec beaucoup de dédain qu'elle ne subirait pas cette humiliation ; que le projet de M. le prince était de l'avilir, mais que la mère du roi était trop vieille et d'un sang trop bon pour se

voir menée à la baguette par ceux qui lui devaient le respect et l'obéissance. « Je lui ai répondu tout cela, reprit le cardinal, et même avec plus de force encore, puisque j'ai ajouté qu'il n'était point de femme, fût-ce la dernière des bourgeoises, à qui on osât commander de recevoir et de traiter bien un homme qui lui a manqué; mais M. le prince, avec cette hauteur dont il ne peut rien rabattre, m'a fait cette réplique: « Il le faut pourtant, parce que je le veux ¹. » A ces mots la reine se leva et jeta son livre à la tête du cardinal, en l'appelant poltron, et en lui reprochant de n'avoir point poignardé l'insolent. Quand elle eut bien crié, M. le cardinal lui fit entendre qu'il n'y avait pas à reculer; que le bruit de la rupture entre la cour et M. le prince avait plongé leurs amis dans la consternation; que Sa Majesté serait abandonnée de tout le monde, si l'éclat avait lieu aujourd'hui; qu'on la croyait

¹ *Mémoires de la duchesse de Nemours.*

déjà perdue ; qu'on buvait à la régence nouvelle dans l'hôtel de Condé, où les créatures des princes se partageaient publiquement les charges de la cour et les gouvernements des provinces ; qu'il se tenait des conseils secrets où l'on ne visait pas à moins qu'à enfermer Sa Majesté dans un couvent, et à remettre comme autrefois la majorité des rois à dix-sept ans. Tous ces discours du cardinal n'auraient pas encore suffi pour ébranler les volontés de la reine, dont la colère ne laissait point d'accès à la frayeur ; mais M. le cardinal ajouta qu'en gagnant du temps, il saurait procurer à Sa Majesté une vengeance aussi complète qu'elle le pouvait souhaiter, et cette idée parut remettre un peu notre pauvre maîtresse. L'heure du petit jeu était sonnée ; les dames attendaient au salon : la reine essuyant ses yeux, car elle pleurait de dépit...

Jerzay n'en écouta pas davantage. Il laissa madame Beauvais en cet endroit de son récit, et courut, tout ivre de rage et de déses-

poir, jusqu'à l'hôtel de Condé. M. le prince était au milieu de ses serviteurs. Notre héros l'apostropha si impétueusement que son altesse en demeura stupéfaite.

— Monseigneur, s'écria Jerzay, je me félicite de vous trouver entouré de votre cour : elle saura comment vous vous jouez de vos amis. J'ai appris enfin la vérité ; toutes vos paroles, depuis hier, n'ont été que des tromperies. Vous vous êtes servi de moi comme d'un vil instrument pour calomnier et insulter la reine. Vous m'avez sacrifié en rejetant sur moi l'odieux de votre conduite. Je n'étais hier qu'un fou et un étourdi ; à présent me voilà, aux yeux de toute la terre, un lâche, un impudent et un ingrat, et il n'est plus en votre pouvoir de me rendre l'honneur que vous m'avez ôté. Le reste de ma vie ne suffira peut-être plus à refaire ma réputation. L'esprit s'arrête indécis à chercher lequel est le plus horrible, du traitement que vous faisiez subir à la reine, ou de la perfidie raffinée dont vous usiez à mon

égard, sous le prétexte de ménager mon accommodement avec elle. Je ne juge point vos projets ni les souhaits de votre ambition, mais les moyens que vous employez sont abominables; ils ne sauraient vous mener qu'à une perte certaine, en dépit de votre courage et de votre génie. Si vous trouvez encore des gens assez sots pour s'attacher à votre maison, après cet exemple frappant de l'indifférence et de la légèreté des princes, il faut désespérer de la noblesse française. Personne n'a plus admiré que moi vos belles qualités, ce qu'il y a de grand dans votre âme, et cependant tout ce qu'elle renferme de méchant et de cruel est tombé sur moi seul. Je ne suis qu'un simple gentilhomme, et sans doute vous ne vous embarrassez guère de ce que je pense; vous avez tiré de moi tout le parti possible pour accabler d'outrages la mère du roi notre maître; vous avez réussi: mais eussiez-vous cent pieds de lauriers sur la tête, tant que je vivrai, ce monde que vous emplissez de votre

gloire portera un homme qui n'aura point d'estime pour vous.

Tel est l'ascendant de la passion, que, malgré toute sa fierté, M. le prince, qui sentait la justesse de ces reproches et qui voyait le désespoir de l'infortuné Jersay, n'eut point le courage de l'interrompre.

— Il est inutile, ajouta notre héros, de vous dire à présent que je ne suis plus à vous. Adieu, messieurs, continuez de servir des princes aussi soigneux des intérêts et de l'honneur de leurs amis. Les procédés de son altesse méritent bien qu'on lui consacre sa vie et sa fortune.

Jersay, ayant soulagé sa douleur, retourna ensuite chez madame Beauvais, et la supplia de l'introduire auprès de la reine.

— Il serait mieux d'attendre que j'eusse préparé les voies, lui répondit-elle; cependant votre hardiesse me plaît, et, dans le transport où je vous vois, il se peut que vous réussissiez à persuader la reine de votre innocence. Sa Majesté est dans la chambre

grise; c'est le lieu de ses conseils secrets avec le cardinal : je vous y conduirai.

La première femme de chambre mena Jerzay jusqu'au salon des tapisseries, qui précédait le boudoir d'Anne d'Autriche. Elle prenait déjà le peigne pour gratter à la porte, lorsqu'il lui sembla entendre un bruit de pas et d'éperons à l'intérieur de la chambre grise. La clef tourna dans la serrure; madame Beauvais, saisissant Jerzay par le bras, l'entraîna derrière une tapisserie. La porte venait de s'ouvrir; la reine sortit accompagnée du cardinal et de M. d'Hocquincourt.

— Une femme comme moi, disait Sa Majesté, ne se laisse point réduire à de telles extrémités sans se venger. Si je n'écoutais que mes désirs, je voudrais du sang.

— Donnez-moi donc un ordre, répondait M. d'Hocquincourt. S'il y a quatre cents épées autour de M. le prince, j'en prendrai mille avec moi, et je vous le traînerai ici mort ou vif.

— Je m'y oppose de toutes mes forces,

dit le cardinal; vous ne feriez qu'un massacre où le prince le plus intrépide du monde périrait héroïquement, et nous écraserait dans sa chute. Pour Dieu! madame, attendez à demain. Le donjon de Vincennes n'a-t-il pas de quoi vous satisfaire?

— Ah! que je maudis votre modération de prêtre et ma faiblesse de femme!

On entendit la voix de stentor de M. d'Hocquincourt répéter plusieurs fois, en descendant l'escalier:

— Donnez - moi un ordre, et dans une heure je reviens déposer à vos pieds le cadavre de votre homme.

— Nous n'avons plus qu'à remettre votre audience, dit madame Beauvais; votre affaire entraîne après elle des événements d'importance, et la reine paraît trop irritée dans cet instant: elle ne vous écouterait pas. Surtout n'allez point redire ce que vous venez d'entendre.

— L'indiscrétion m'a coûté assez cher pour que je m'en défie.

Madame Beauvais conduisit Jerzay, par les détours, à une galerie qu'il connaissait, et lui promit, en le quittant, de le servir le mieux qu'elle pourrait. Notre héros avait encore du chemin à faire pour atteindre les vestibules. Sa mauvaise étoile le mit face à face avec M. de Comminges, qui entra chez la reine.

— Est-ce un rêve? s'écria le lieutenant des gardes. Ignorez-vous que Sa Majesté veut qu'on vous jette par les fenêtres, si l'on vous trouve ici?

— Que m'importe d'être tué? Je venais pour voir la reine et me justifier.

— Eh! que pourriez-vous dire, mon pauvre Jerzay? n'avez-vous pas confié votre équipée à M. le prince? On sait bien que le reste n'est pas votre ouvrage; mais il y a de ces imprudences dont la gravité fait des crimes, et qu'une reine ne pardonne jamais. Vous êtes perdu; gardez-vous de paraître, et prenons que je ne vous aie point rencontré.

Ces mots de Comminges rendirent à Jersey tout son désespoir. Il sentit en effet que sa faute devenait irréparable, par un enchaînement diabolique de contre-coups. La disgrâce de madame Beauvais mit le comble à ses remords. Cette femme, n'étant point protégée par M. le prince, essuya la colère de la reine et fut chassée avec un grand scandale. L'exaltation qui avait soutenu jusqu'alors notre héros s'étant dissipée, il tomba dans un abattement qui eût ému de pitié l'implacable Anne d'Autriche elle-même.

VI.

Ce sont les plus cruels des revers, que ceux dont le temps est le seul remède, car l'esprit des malheureux refuse de croire à l'efficacité du spécifique, tout infallible qu'il est. Notre marquis, dans ce bel âge où l'imagination regarde les années comme des siècles, aurait mal reçu quiconque lui serait venu prêcher la patience et la longanimité.

Il se voyait enveloppé dans un réseau de perfidies et d'injustices où il se débattait en vain. En s'écartant du parti des princes, il avait donné la seule preuve de son innocence qui fût en son pouvoir; mais l'arrestation du grand Condé, si elle était exécutée, devait encore détruire l'heureux effet de cette séparation, et rejeter dans le doute le désintéressement de Jerzay. Les reines ont d'ailleurs autre chose à faire que de rechercher les petites preuves qui leur démontreraient la délicatesse et l'honnêteté d'un ennemi calomnié. Il faut que la vérité se présente fort lumineuse à leurs yeux, sans quoi elles ne la découvrent point et la laissent dans l'ombre. Notre héros, condamné sans être entendu, mécontent de lui-même au fond, et connaissant bien ses torts, se crut ruiné sans ressources. Il n'osait songer à Cécile, qui avait sans doute appris son inconstance par les bruits publics, et le méprisait à plus juste titre que tous les autres. De quelque part qu'il tournât ses regards, il ne voyait que de la

honte, des affronts à subir, des reproches à essuyer, et, se retrouvant ainsi seul, debout au milieu des débris de sa fortune, de ses amours et de ses espérances, son chagrin fut si amer que le diable l'eût trouvé de composition facile s'il le fût venu tenter.

Un matin, ne sachant que faire pour se dérober à sa tristesse, Jerzay parcourut la ville et s'enfonça dans le labyrinthe des rues. Il cheminait d'un pas méditatif, le menton sur sa poitrine, et le cœur oppressé. Le hasard le conduisit au palais de justice, où le peuple était toujours assemblé, criant pour ou contre chaque personnage qui passait, avec des intermèdes d'imprécations au Mazarin. Il traversa la foule et se mêla dans un groupe de curieux qui causaient sur les degrés. Bientôt les portes s'ouvrirent, et le Parlement sortit. Le célèbre coadjuteur parut, en rochet et en camail, mais fort accompagné de gens à rapières. Toutes les bénédictions étaient pour lui, et les transports du peuple montraient assez la puissance de cet

homme. Jerzay le vit marcher dans ces flots de turbulents avec l'aisance du factieux passionné nageant en pleine sédition. Derrière lui étaient M. d'Endreville et le chevalier de Menil, parmi les quatre-vingts recrues du Vexin. Notre marquis, tombant en pays de connaissance, allait s'esquiver, lorsque le gentilhomme sauvage l'aperçut et l'appela par son nom.

— Il faut vous mettre avec nous, dit M. d'Endreville. Notre chef ne se croit pas un dieu à qui tout est permis; il n'immole point ses serviteurs comme M. le prince. Prenez rang à côté de moi; je vous donnerai un protecteur plus honnête.

— Je vous suis obligé, monsieur. J'aurais toutes les raisons du monde pour souhaiter de vous accompagner et d'être de vos amis. Par malheur, ma conscience me le défend, et je me vois forcé de lui obéir.

— Mon voisin, dit le chevalier de Menil, la renommée n'a plus de trompettes que

pour vous rendre fameux. Vous vous acquitez à merveille des pas de clerc.

— Cela vaut mieux que de faire des assassinats.

— Je baisse pavillon devant votre belle conduite à la cour.

— Et moi devant votre loyauté dans le combat singulier.

— Donnez-moi de vos leçons en la science de séduire les reines.

— Quand vous m'aurez enseigné celle du guet-apens, que vous possédez si bien.

— Au revoir, marquis.

— Nous nous reverrons assurément, chevalier.

— Ne venez point me chercher à l'archevêché; c'est un défilé malsain pour les gens de votre bord.

— Tous les défilés seront bons pour vous couper les oreilles.

— M. d'Endreville veut bien de moi pour son gendre. Je vous inviterai à mes noces.

— Je tâcherai de vous tuer auparavant.

— C'est cela. Bonjour, marquis.

— Adieu, chevalier.

Malgré son infidélité, notre héros espérait encore que Cécile garderait mieux que lui les serments auxquels il avait manqué; les paroles de Menil furent comme la dernière atteinte qui comblait son malheur. Le mauvais destin ne lui épargnait pas une blessure, et le frappait à la fois par tous les endroits où il avait laissé quelque prise. Dans son agitation, Jerzay marcha sans savoir où il allait, et sortit de la ville par la porte Richelieu. Il s'assit enfin, épuisé de lassitude, au bord d'un fossé, pour s'abandonner à sa douleur et livrer son cœur aux serpents qui le dévoreraient. Le plus gros de ces serpents était la vengeance, triste recours par où les gens désespérés, ne pouvant plus réparer leurs maux, les font retomber sur d'autres.

Les sages de l'Orient assurent qu'un homme parvenu au dernier degré du malheur doit commencer à se réjouir, en pen-

sant que le sort ne saurait plus lui envoyer que des amendements à ses peines. Sans nous amuser à débattre cette philosophie, nous la citons en cet endroit de notre récit où elle se trouve de circonstance. Nous laisserons un moment Jerzay à ses ennuis pour apprendre au lecteur comment la fortune, après tant de secousses, lui préparait une première consolation dans sa détresse.

Une fois que l'arrestation des princes fut résolue dans la chambre grise, la reine et le cardinal en firent des ouvertures aux frondeurs, à qui cette mesure donna une grande joie. Le coadjuteur le dit à mademoiselle de Chevreuse et à M. de Laigues, qui raconta la nouvelle au duc de Noirmoutier. Le duc confia ce mystère à une dizaine d'amis dont il était sûr, et particulièrement à Matha, qui le dit à Vigneul. Celui-ci courut chez M. le prince, et lui apprit les propositions de M. d'Hocquincourt ; comme elles semblaient incroyables, son altesse les tourna en dérision.

— Me massacrer dans mon hôtel ! répondit M. le prince ; cela n'est plus de notre siècle. La fête de saint Barthélemy tombe en août , et nous sommes en janvier. La reine n'est point de Florence et ne se nomme pas Médicis ; ils savent bien d'ailleurs qu'ils trouveraient à qui parler.

D'autres avis qui revinrent par des voies diverses ne furent pas mieux écoutés. Enfin, lorsque les princes se rendirent au conseil, on vit un homme se glisser dans la foule et remettre à son altesse un billet où étaient ces mots : « Si vous entrez au Palais-Royal, vous n'en sortirez point. »

— Pardieu ! s'écria M. le prince, c'est la dix-septième fois qu'on me redit la même sottise, et j'ai juré de n'y faire attention qu'à la vingtième. Il n'y a pas d'apparence d'atteindre à ce chiffre pendant le chemin : nous entrerons donc au Palais-Royal.

— Monseigneur, lui disait Vigneul, vous voilà en l'état de César allant au sénat sans se vouloir garder des ides de mars.

— Eh! pourquoi César a-t-il poursuivi sa route? N'est-ce point qu'il avait un grand cœur? Il ne sera pas dit qu'il l'eût plus grand que le mien.

Si Louis de Bourbon avait bien voulu se rappeler l'arrogance et la dureté dont il usait envers la reine et le cardinal, il aurait sans doute pensé que les avertissements ne manquaient pas de vraisemblance; mais, comme le disait alors mademoiselle de Longueville l'aînée, « les grands princes sont dans leur jeunesse aussi persuadés qu'on les craint que les belles femmes sont persuadées qu'on les aime, et il n'est pas plus aisé de détromper celles-ci des effets de leurs charmes qu'il n'est facile de détromper les autres de la terreur que cause leur nom. »

MM. les princes de Condé et de Conti, et le duc de Longueville, leur beau-frère, ne trouvèrent pas la reine dans la salle du conseil, ce qui leur donna du soupçon. Ils voulurent sortir par la porte du petit degré qui menait aux offices: elle était fermée. Un

détachement des gardes en quartier entra au pas militaire. Ce fut leur capitaine, le vieux Guitaut, qui osa dire au grand Condé.

— Je vous arrête, au nom de la reine.

Il parla de même aux princes de Conti et de Longueville. On leur demanda leurs épées, et la cérémonie s'acheva ainsi le plus paisiblement du monde. On les mit en carrosse, et ils furent menés par un détour à la porte Richelieu, où M. de Miossens les attendait avec trois cents cheveu-légers qui les accompagnèrent jusqu'au bois de Vincennes. Les chemins étaient mauvais, le carrosse versa, et M. le prince, sautant par-dessus un fossé, fut bien près de s'échapper. Miossens le retint en courant sur lui l'arme haute.

Notre héros, que nous avons laissé promenant sa mélancolie dans la campagne, fut témoin de cette scène.

— Jerzay, lui cria le prince, si vous m'aviez voulu secourir, je leur échappais.

— Que votre altesse se tire d'affaire comme

elle le pourra. Mon épée ne sortira jamais du fourreau à son service.

— La reine saura votre réponse, dit Miossens à Jerzay, et je souhaite que cette rencontre vous aide à rentrer en grâce.

— C'est à M. le prince qu'elle servira. Il réfléchira tout à l'heure, au bois de Vincennes, sur le danger de sacrifier ses serviteurs.

Ayant ainsi goûté le plaisir d'une vengeance légitime et modérée, notre héros rentra dans Paris avec moins d'accablement. Le peuple allumait des feux de paille en signe d'allégresse. La cour et la Fronde se réjouissaient également de l'arrestation des princes, et faisaient une trêve d'un moment à leurs brouilleries. Jerzay, qui n'était plus d'aucun parti, et qui ne sentait que du dégoût pour les émotions populaires, se retira dans son hôtel de la rue Saint-Honoré. Une lettre qu'il y trouva le surprit agréablement en lui prouvant qu'il n'était pas oublié de toute la terre. A la vue de l'écriture de Cécile, il trembla

qu'elle ne lui vînt confirmer la nouvelle dont Menil s'était vanté. Le lecteur jugera par lui-même de ce qui en était.

« Monsieur le marquis, disait Cécile, je ne vous écrirais point, et vous n'auriez jamais entendu parler de moi si vos desseins ambitieux avaient eu le succès que vous désiriez. Il est mal à vous d'avoir rompu les liens qui nous unissaient sans daigner me demander votre liberté. Je vous l'aurais rendue, monsieur, en préférant votre fortune à mon bonheur, puisque ce bonheur n'était pas possible dès l'instant où vous aviez cessé de m'aimer. J'ai versé bien des larmes tandis que vous étiez le sujet de toutes les conversations. Aujourd'hui, je pense que vous voilà malheureux, renvoyé de la cour, victime de M. le prince, en butte aux attaques de tout le monde, et que, faute d'un ami qui vous console, vous donnez peut-être trop à votre désespoir. Si vous deviez trouver de la douceur à savoir que je vous plains encore, je me reprocherais de ne vous point accorder

ce soulagement à vos chagrins. Il n'était pas digne de vous ni de moi de nous séparer ainsi sans un adieu. C'est donc un adieu éternel que je vous adresse par cet écrit ; la résolution que je prends de ne vous revoir jamais me donne le courage de vous dire combien votre infidélité m'est un déplaisir cruel. Mon cœur ne pratique point cette fierté qui refuse d'avouer ses peines. Je ne mets pas d'orgueil à paraître insensible. Oui, monsieur, j'ai plus de douleur de votre abandon que vous n'en pouvez avoir des rigueurs de la reine. Songez donc à votre dépit de ne point réussir à toucher le cœur de Sa Majesté, si vous voulez mesurer celui que j'éprouve de n'avoir pas su conserver votre tendresse ; mais, si vous ouvrez votre âme à la haine ou bien au désir de vous venger de vos ennemis, vous ne connaîtrez plus mes sentiments, car je n'ai point de colère, et ma seule vengeance est de vous souhaiter de sentir quelque regret en recevant mon pardon. L'on a dit cent fois que le cœur n'est

point le maître d'aimer ou de ne pas aimer : c'est une façon lâche de considérer nos faiblesses comme inévitables. Tout en demeurant d'accord de cette vérité, je me permets d'ajouter que, si nos sentiments sont involontaires, du moins les cœurs bons et délicats se distinguent des autres par leur constance. Excusez ce dernier reproche que le chagrin m'arrache. Il eût été plus généreux de ne point accompagner mon pardon d'une plainte. Afin de ne pas imiter la reine, qui vous refuse le loisir de vous défendre, j'enverrai chez vous demain chercher votre réponse. Vous pouvez tenter de vous justifier, à moins qu'il ne vous plaise de passer condamnation sur des torts qui n'ont point de remède. Mon père voudrait me marier avec M. de Menil. Quoique je n'aie pas d'objection raisonnable à lui opposer, puisque le chevalier m'aime et que je suis libre, je craindrais qu'on ne pût voir dans ce mariage un empressement à réparer la perte de votre cœur : je résiste aux volontés de mon père, avec

l'espoir que ma froideur éloignera de moi M. de Menil. Comme votre sort ne me sera jamais indifférent, et qu'on doit souhaiter aux gens ce qui sied à leurs goûts et à leur caractère, mes vœux pour votre bonheur sont d'apprendre un jour que vous avez réussi à gagner les faveurs de quelque princesse. Pour moi, je n'ai plus qu'une envie, celle de ne porter jamais d'autre nom que celui de

« CECILE D'ENDREVILLE. »

Aussitôt que l'espérance eut trouvé une mince ouverture pour se glisser dans l'âme de Jerzay, elle y passa tout entière et s'établit en souveraine, appelant à sa suite le cortège agréable de la joie et des amours. Notre héros s'empressa de croire qu'on l'aimait encore, et cette fois il n'eut pas tort, ce nous semble. Plus il avait eu de chagrin et plus il se hâta de se consoler. Il courut à son écritoire et fit une fort longue réponse

dont nous avons extrait seulement le passage suivant :

« Puisque vous avez assez de bonté pour vous inquiéter de mon désespoir, apprenez que sans vous j'allais peut-être succomber à ma douleur. Je n'ai jamais aimé la reine. Sans les instigations et les conseils perfides de M. le prince, je n'aurai point cédé à cet étourdissement de vanité qui va faire le malheur de ma vie. Il n'était pas besoin de tous les revers incroyables que ma folie a entraînés pour dessiller mes yeux. Un seul de vos regards, un seul mot tracé par votre main, auraient suffi ; mais pendant ce vertige d'un moment tout semblait concourir à me tenir plongé dans un aveuglement que je puis à peine comprendre aujourd'hui. Malgré le droit que vous avez de me haïr et de me mépriser, vous ne me supposerez pas assez vil pour vous considérer comme un pis-aller dans mon infortune. Du moins, je puis vous dire que je vous aime sans être soupçonné d'ambition. Je suis au-dessus du misérable

état où m'ont réduit l'orgueil, l'injustice et la cruauté des princes. Mon esprit se révolte de l'abaissement où la lâcheté des courtisans feint de me croire abîmé. Les titres odieux qu'on donne à une simple imprudence ne pèseront pas toujours sur moi. Il me reste encore quelque noblesse dans l'âme. Avec du temps, du courage et le secours de Dieu, je me relèverai. Sans doute, j'ai mauvaise grâce à vous offrir un cœur qui vous a trahie une fois, un nom taché, une réputation endommagée par la calomnie, une fortune qu'il me faudra peut-être sacrifier pour retrouver l'honneur; mais, si ce cœur vous demeure fidèle après d'autres épreuves, si je lave les taches de mon nom, si je viens à bout de reconquérir une réputation nouvelle, et s'il me reste assez de biens pour contenter votre père, ne serez-vous pas touchée de mes efforts? Nos liens sont rompus par ma faute, il est vrai, et s'il vous plaisait de vous donner à mon rival, je n'aurais point le droit d'en murmurer; cependant, si vous

ne m'avez pas remplacé dans votre cœur, et si la plainte qui accompagne votre pardon vient d'une douleur sincère, ne pleurez point sur des sentiments qui ne sont pas éteints, et laissez à mon repentir le temps d'expier mes erreurs et de mériter encore votre tendresse et votre estime. »

Après avoir ainsi exprimé avec une honnête franchise tout ce qu'il pensait, notre marquis, dans son zèle à se rendre justice à lui-même, se plut à espérer que son épître ferait des merveilles. Cécile devait être infailliblement émue de compassion et oublier ses fautes avec une clémence amoureuse qui l'enchantait par avance. En déposant dans la main du vieux laquais de M. d'Endreville sa réponse accompagnée d'une bourse assez pesante, Jerzay crut ses affaires rétablies. Il s'imagina qu'une seconde lettre de sa belle lui apporterait bientôt la certitude de son bonheur; cependant les jours et les semaines s'écoulèrent sans que rien ne parût. Le dépit et l'inquiétude rentrèrent dans son âme, tour

à tour vainqueurs ou délogés par l'espérance. Tantôt notre amoureux se sentait enlevé par-dessus les collines, et tantôt gisant au fond des précipices. Ainsi vont les cœurs de vingt ans, toujours dans les extrêmes, et jamais dans ce sentier maussade où marchent l'âge mûr et la raison.

VII.

Aussitôt les portes du donjon refermées sur les princes, la colère du peuple s'éteignit avec les feux de paille. On cria bien haut d'une tyrannie qu'on avait favorisée. Le Mazarin était un oppresseur qui ne respectait ni le sang royal, ni la gloire et les services passés ; il sacrifiait tout à ses vengeances. Le Parlement ne devait plus rien accorder à

la reine sans demander la liberté des princes et l'expulsion du cardinal hors du royaume. La cour pensait enfin respirer plus à l'aise, étant débarrassée du grand Condé ; ce moment fut au contraire celui de sa décadence. Le coadjuteur ayant à lui l'oreille de Monsieur, la Fronde devint plus redoutable. Comme la reine songeait à fuir encore de Paris, on délibéra au Luxembourg sur les moyens de l'en empêcher, et M. de Gondi pensa faire résoudre Monsieur à enlever le roi. Ce coup de main une fois exécuté, les suites en étaient incalculables. Heureusement Gaston d'Orléans n'osa point en donner l'ordre. L'étoile du ministre pâlisait de jour en jour. Obligé enfin de reconnaître que ses ennemis étaient plus forts que lui, le cardinal battit en retraite. Il courut au Havre-de-Grâce, où l'on avait transféré les prisonniers ; voulant au moins se donner le mérite de leur ouvrir les portes, il se jeta aux pieds de M. le prince, qui le reçut fort mal et sortit de prison avec plus d'arro-

gance et de menaces qu'auparavant. Tandis que le grand Condé revenait au milieu de ses amis, le Mazarin, en piteux équipage, passait en pays étranger. La Fronde, étonnée de n'avoir plus rien à exiger, rentrait en grondant au fond de sa tanière; Monsieur se renfermait au château du Luxembourg, et le coadjuteur écoutait siffler les oiseaux de ses volières, à l'ombre de la cathédrale. La reine trembla, et véritablement M. le prince eut alors entre ses mains le sort du royaume. Anne d'Autriche montra de l'habileté en se rapprochant des frondeurs. M. de Gondi la vint trouver à la chambre grise, à minuit. On s'accommoda tout de suite, car ce bon père ermite ne demandait qu'à reparaître sur la surface des eaux. Il promit de disputer le pavé aux princes. Il arriva au Parlement, aussi accompagné que le grand Condé, aussi haut en paroles, avec des amis armés jusqu'aux dents, prêts à tout massacrer au premier signal; et l'on peut dire qu'il sauva la royauté d'une ruine complète.

Le pauvre Jerzay ne fut qu'un spectateur indifférent et découragé de ces changements de théâtre. On ne trouve plus son nom dans les mémoires du temps, excepté dans ceux de Mademoiselle. Nous avons vu avec plaisir que cette jeune princesse l'avait admis parmi ses serviteurs. La grande Mademoiselle eut toujours le caractère et les façons d'un enfant volontaire, gâté de ses parents, quoique pas une de ses envies n'ait jamais été satisfaite. On la caressait fort à la cour, à cause de ses biens immenses que l'on convoitait. On lui promit d'abord de la marier au roi, mais la disproportion d'âge était trop grande, elle y renonça d'elle-même. Le roi de Pologne ne lui sembla pas un époux digne d'elle; le cardinal lui fit espérer la main de l'empereur; la reine d'Angleterre lui offrit son fils détrôné. Après une foule de leurres, Mademoiselle comprit qu'on se moquait d'elle et qu'on ne lui voulait point donner de mari. Cette princesse quitta le Palais-Royal dans un accès de mauvaise humeur, et

retourna au Luxembourg. Elle y eut une petite cour, dans laquelle Jerzay fut admis. Cette position était honorable, puisque Mademoiselle n'avait encore trempé dans aucune intrigue ; d'ailleurs elle était bonne, sage, et libérale pour ses serviteurs. A cette époque, elle détestait personnellement M. le prince ; dans ses mémoires, elle avoue naïvement que cette haine n'avait aucun motif raisonnable. C'était donc bien la protectrice qu'il fallait à notre marquis.

Le jour où Jerzay ressortit de son néant fut celui du grand conflit entre les princes et la Fronde, unie pour cette fois à la cour. Dès le lever du soleil, on s'assembla d'un côté à l'hôtel de M. le prince, et de l'autre à l'archevêché. Il n'était plus permis de rester neutre. Le coadjuteur avait pris les devants en cachant dans les armoires et les buvettes du palais un arsenal de grenades et de mousquetons en guise de rafraîchissements. Le grand chef de cabale, debout à la grille de son archevêché, recevait les volontaires qui

accouraient de toutes parts. Il assignait un rang à chacun selon sa qualité. Notre héros s'y présenta, envoyé par Mademoiselle, avec la bonne envie de tirer l'épée contre son ancien protecteur. M. de Gondi le reçut à merveille et lui donna dix hommes à commander, sous les ordres de M. de Laigues. Menil conduisait aussi un détachement.

— Nous voilà donc dans les mêmes rangs? dit-il à Jerzay.

— Ce n'est pas ce qui m'en plaît, chevalier, car je vous déteste.

— Je vous le rends de tout mon cœur.

— Nous mettrons nos querelles de côté au milieu d'affaires plus importantes; mais, ces affaires une fois terminées, je prendrai la liberté de vous rappeler les nôtres. Eh! d'où vient que vous ne m'annoncez point votre mariage?

— C'est que j'en suis encore aux accor-dailles. On m'ajourne à la fin de cette guerre, et je vis tranquille sur la parole de mon beau-père; je n'ai plus sujet de vous craindre,

puisqu'vous volez des reines aux princesses du sang.

— Vous n'êtes pas autant délivré de moi que vous l'imaginez. Je vous ferai concurrence jusqu'à la mort.

— J'en attendrai les effets en dormant sur les deux oreilles.

La marche du cortège sépara nos deux rivaux. Nous ne raconterons point cette séance si connue du Parlement, dont on a fait le récit partout. Le temple de la justice y parut transformé en place de guerre, et pendant quatre heures les deux partis en présence furent à deux doigts d'un carnage. La Fronde et les princes, enfermés dans cet espace resserré, devaient s'y exterminer réciproquement s'ils en étaient venus aux mains, ce qui eût défait la cour de tous ses embarras. On sait que le coadjuteur faillit recevoir un coup de poignard entre deux portes, et que le courage du président Molé sauva la vie à douze cents personnes prêtes à s'entr'égorger. M. le prince sortit en décla-

rant qu'il cédaît la place, pour ne plus se commettre avec des robins, mais qu'il reviendrait les brûler dans leurs repaires et leur enseigner une autre guerre que celle des pots cassés. Il partit en effet pour Saint-Maur, d'où il se rendit en Guienne peu de jours après.

Jerzay, dépendant d'une princesse jeune et capricieuse, craignait de n'avoir pas longtemps à demeurer dans la fronderie, et voulut au moins tirer quelque profit de ses entrées à l'archevêché. Il y alla plusieurs fois chercher le père de Cécile sans le pouvoir rencontrer. Le gentilhomme sauvagé était une manière de républicain qui eût voulu suivre l'exemple du parlement d'Angleterre. Il boudait le coadjuteur et le traitait de Mazarin depuis son accord avec la reine. Un matin, notre héros apprit que M. d'Endreville abandonnait le parti et faisait ses bagages. Il se résolut à l'aller voir au logement que M. de Gondi lui donnait. Un carrosse de voyage attendait à la porte, et le père

de Cécile y attachait lui-même ses malles.

— Monsieur, lui dit Jerzay, jusqu'à ce jour nous étions de partis contraires; l'ardeur que vous mettiez à la politique m'empêchait de vous témoigner la sympathie et le respect dont j'étais pénétré pour vous. Aujourd'hui nous avons la même bannière; souffrez que je recherche votre amitié, en vous parlant d'une affaire qui me tient fort au cœur.

Le gentilhomme sauvage fit un demi-salut et continua d'attacher ses bagages au carrosse :

— Monsieur le marquis, votre présence ici prouve assez que la vraie fronderie n'existe plus. Je ne suis sous aucune bannière à cette heure; mais il n'importe, vous pouvez me confier vos affaires si bon vous semble.

— Monsieur, vous avez une fille charmante que j'aime depuis le jour où je l'ai vue pour la première fois.

— Vous aimez ma fille? reprit M. d'Endreville en bouclant une courroie.

— De toute mon âme.

— C'est donc une demande en mariage que vous me faites là?

— Oui, monsieur. Pardonnez-moi de n'employer le ministère de personne; j'ai voulu plaider ma cause moi-même, espérant que l'amour m'inspirerait assez d'éloquence pour vous toucher.

— Il n'y a point de mal à cela. Je ne suis pas formaliste. Cécile est une fille sage; je m'en rapporte à elle. Comme ce n'est pas moi qui épouserai son mari, je lui permets de le choisir à son goût, persuadé qu'elle ne prendra pas un sot ni un malhonnête homme.

— Cela est d'un excellent père, et je vous estime davantage, monsieur, pour ces sentiments généreux. Combien je suis aise de voir finir les préventions fâcheuses que vous aviez contre moi!

— C'est que vous étiez du parti de l'Espagnole. A présent que la pauvre fronderie a rendu l'âme, je ne vous veux point de mal.

— J'en suis pénétré de reconnaissance. Je puis donc faire ma cour à mademoiselle Cécile avec votre agrément?

— Faites votre cour, dit M. d'Endreville en nouant une corde; ce sera de la peine perdue.

— Eh! pourquoi donc, monsieur?

— Parce que j'ai promis ma fille à M. de Menil, qui me l'a demandée le premier et qui l'aime aussi.

— Mais si mademoiselle Cécile me préférerait à lui?

— Alors elle serait pour vous.

— L'espoir me revient. Sachez donc, monsieur, que j'avais autrefois déclaré mon amour et que votre aimable fille m'avait donné quelque encouragement.

— Elle aura changé d'idée.

— Permettez au moins que je m'en assure.

— Bien volontiers. Voilà mes bagages

finis. Holà! Cécile! cria le père; tout est prêt, vous pouvez descendre.

Cécile parut en habits de voyage. Le sang lui monta jusqu'aux yeux quand elle reconnut Jerzay.

— Ma fille, reprit le gentilhomme sauvage, monsieur le marquis dit qu'il vous aime et me demande votre main. Il assure que vous aviez d'ancienne date un engagement avec lui.

— C'est la vérité, mon père.

— Eh! pourquoi diable avoir accepté Menil, si vous en préféreriez un autre?

— Hélas, ne savez-vous pas que M. de Jerzay m'a manqué de foi pour prétendre aux faveurs de la reine?

— Vous me l'aviez pardonné, s'écria Jerzay; mais je vois bien que votre déplaisir était une feinte par l'empressement que vous mettez à me donner un successeur.

— Et vos infidélités, monsieur, vous les ai-je pardonnées?

— Non, mademoiselle, vous avez fait

mieux, vous les imaginez à l'instant. Le subterfuge est de mauvaise grâce.

— Le mensonge est inutile, monsieur; vous aimiez la grande Mademoiselle; mais apparemment vous y avez échoué comme auprès de la reine. M. de Menil vous a vu faisant le galant chez la princesse, et tout le monde répétait que vous recommenciez au Luxembourg vos aventures du Palais-Royal.

— Et vous croyez les impostures de Menil, les discours des sots et des bavards! Allez, je suis un fou de chercher à vous détromper, car vous ne m'aimez plus, et vous donnez de fausses couleurs à votre trahison.

— Voici de la compagnie, dit le père. Nous devrions être loin. Votre débat est-il terminé?

— Oui, monsieur, s'écria Jerzay. Je ne répondrai plus à ces artifices grossiers. Prenez pour votre gendre un menteur et un fat qui m'a lâchement assassiné.

— Je n'épouserai jamais M. de Menil, ré-

pondit Cécile. Partons, mon père, et conduisez-moi dans mon couvent.

M. d'Endreville monta en carrosse avec sa fille, et le cocher fouetta les chevaux. Le coadjuteur rentrait au milieu de son cortège. L'encombrement de la rue arrêta les voyageurs.

— C'est vous, d'Endreville? cria M. de Gondi. Vous nous abandonnez? Cela n'est pas bien. Je ne l'aurais jamais cru de vous.

La maigre figure du gentilhomme sauvage parut à la portière, et le feu des passions politiques sortit de ses yeux gris.

— Et moi, dit-il, je ne vous aurais pas cru capable de vous allier à cette reine espagnole, qui ne vous en haïra pas moins. Vous aurez le chapeau de cardinal, et vous le porterez à Vincennes : ce sera le résultat de toutes nos discordes. Vous avez tenu deux fois le roi dans vos mains sans en profiter. Je vous regarde comme perdu pour avoir eu trop beau jeu.

— C'est pourquoi vous en tirez votre épingle.

— Oui, ventrebleu ! tandis qu'il est encore temps. Vous irez en prison, mais moi je serais fusillé.

— Vous êtes un vieux Fairfax.

— Et vous, monsieur de Gondi, vous n'êtes point un Cromwell. Franchement, tout votre amour de la conspiration n'est que pour la conspiration même, et ne va point au delà. Si vous réussissiez, Dieu me damne, je crois que vous en seriez au désespoir, parce que ce serait fini. Vous êtes dupe de vous-même, et vos amis le seront un jour de leur confiance dans votre fortune et vos talents.

Pendant ce dialogue public, Cécile, frappée sans doute de l'accent de vérité qui avait percé dans les paroles de Jerzay, regardait par l'autre portière du carrosse, et il va sans dire que notre héros se trouva par hasard tout auprès d'elle.

— Il est mal à vous, mademoiselle, lui

dit-il, de vous abaisser jusqu'à la feinte.

— Est-ce ma faute, monsieur, si l'on dit que vous aimez la princesse ?

— Eh ! ne voyez-vous pas que c'est une ruse de Menil ? Viendrais-je adresser ma demande à votre père si j'étais amoureux d'une autre que vous ? N'ai-je pas saisi avec soin l'instant favorable où les revirements des factions nous rapprochaient ? Et lorsqu'enfin M. d'Endreville n'a plus de préventions et qu'il vous laisse maîtresse de vos volontés, c'est vous qui rompez nos liens sur un bruit ridicule ! Ce dernier coup est le plus cruel de tous ; je n'ai plus qu'à m'en aller aux frontières chercher la mort dans quelque bataille.

— Bon Dieu ! ne faites point cela, si vous êtes innocent. Justifiez-vous, monsieur ; je ne demande qu'à vous croire fidèle. De mon côté, je ne voulais pas survivre à votre nouvelle inconstance, et nous serions de grands fous de nous en aller mourir si nous nous aimons encore. Venez à Mantes la semaine

prochaine; demandez-moi au parloir du couvent , nous aurons le loisir de nous expliquer ; et ne songez plus à vous faire tuer aux frontières.

Jerzay, un peu rassuré par les derniers mots de Cécile, retourna au Luxembourg avec un visage moins ténébreux, mais furieusement animé contre M. de Menil.

— Ce misérable ! disait-il, oser répandre partout que je suis amoureux de Mademoiselle ! M'assassiner de sa langue de vipère quand il m'avait déjà blessé par trahison ! La princesse est jeune et charmante , il est vrai. Elle rit volontiers avec moi , et je suis fier de la préférence qu'elle me témoigne ; mais je saurai bien prouver aux sots que je n'ai point la folie de perdre le respect que je dois à une aussi grande dame. Sans attendre plus longtemps , je demande à Mademoiselle la permission de me battre avec Menil : nous allons sous les remparts ; je le terrasse ; il avoue ses calomnies , et je lui coupe la gorge pour en finir.

Les grands vents de la politique avaient soufflé sur la girouette du Luxembourg. M. de Laigues, confident intime du coadjuteur, rencontra notre marquis sur le perron du château.

— Montez chez Monsieur, lui dit-il; on y prépare une belle campagne où la jeunesse et les cotillons vont faire des prodiges. Prenez vos souliers de danse pour livrer l'assaut à une place de guerre. Votre princesse est devenue général d'armée.

Sans comprendre ces paroles, Jerzay courut au cabinet des médailles, où était Monsieur avec sa fille et ses amis.

— Arrivez donc, Jerzay, s'écria Mademoiselle. Nous tenons conseil, et il nous faut une forte tête.

— De quoi s'agit-il?

— De prendre la ville d'Orléans. C'est moi qui commande l'expédition.

— Avec un aussi aimable capitaine, nous irions au bout du monde.

— Quel enfantillage que cela ! répétait Monsieur.

— Laissez faire, disait Madame. Je gage que ces enfants réussiront à merveille, et vous en serez pour la honte de n'avoir point osé ce qu'une jeune fille va entreprendre.

— Voyez un peu les beaux guerriers en jupons blancs !

— Ils prendront la ville à votre barbe.

— Ma fille, n'oubliez pas vos bracelets et votre éventail pour livrer l'assaut, et mettez votre gorgerette au bout d'un bâton en guise d'oriflamme.

— Ne riez point : j'en suis capable, s'il faut cela pour animer mes compagnons.

— Allez donc à Orléans, mais ne gagnez point de rhume.

Monsieur sortit en haussant les épaules.

— A présent, demanda Jerzay, votre altesse m'expliquera-t-elle ce qui se passe ?

— Voici les nouvelles de ce matin : La reine manque à toutes ses promesses ; elle se

moque du Parlement. Le Mazarin rentre en France; la cour l'attend sur la route de Poitiers : un courrier vient de nous annoncer ces changements. La Fronde n'a plus qu'à se joindre aux princes. M. d'Hocquincourt marche sur Orléans pour s'en emparer au nom de la régente; mais on n'y veut point de lui; on s'offre à Monsieur, qui hésite, selon sa coutume. Les bonnes gens d'Orléans nous ont toujours beaucoup aimés. Cette ville est de l'apanage de Monsieur : Sourdis, qui en est gouverneur, nous promet de nous ouvrir les portes. Je veux entrer dans la place avec mes femmes et quelques amis; j'y introduis ensuite les troupes de MM. de Beaufort et de Nemours, et, si les gens du roi osent approcher, on les accueille à coups de canon. Qu'en pensez-vous, Jerzay?

— C'est admirablement conçu.

— M. le coadjuteur approuve mon projet, et m'engage à tenir ferme contre la faiblesse de Monsieur.

— Il a raison. Quand partons-nous?

— Tout à l'heure ; je n'attends plus que deux conseillers du Parlement qui doivent m'accompagner.

On annonça aussitôt MM. de Croissi et de Bermont, envoyés de la grand'chambre. Le prince de Rohan arriva ensuite pour commander après Mademoiselle, et, tout le monde étant prêt, on demanda les carrosses.

A voir les préparatifs de cette expédition, jamais on n'eût imaginé que ce fût pour aller prendre une ville d'assaut. Hormis mesdames de Fiesque et de Frontenac, femmes d'un âge mûr et d'un grand sens, la maison de Mademoiselle ne se composait que de jeunes filles. Ce blanc troupeau riait et jasant sur le perron du Luxembourg. La princesse, au milieu d'elles, gardait un sérieux fort politique entre les conseillers vêtus de noir, et posait son doigt sur la poitrine de M. de Rohan pour lui expliquer son plan de campagne. A une fenêtre paraissait le visage de Monsieur, derrière les vitres, et Madame, du haut d'un balcon, adressait à sa belle-

filles cent recommandations qu'elle n'écoutait point. Les six gentilshommes de l'escorte, dont notre héros faisait partie, debout à distance, la bride du cheval en main, ne quittaient pas des yeux l'essaim joyeux des demoiselles.

— Par ma foi ! disait l'un d'eux, la princesse est la plus jolie de toutes. Voyez donc comme elle a de l'éclat avec ses cheveux blonds !

— C'est vrai, ajouta Jerzay. Regardez son pied : qu'il est charmant dans ce petit soulier vert !

— Allons, dit Mademoiselle, voilà qui est arrangé. Mettons-nous en route. A Orléans, mes amis : qui m'aime me suive !

— A Orléans ! crièrent les demoiselles.

La princesse monta dans le premier carrosse en compagnie des personnages graves. Les deux suivants furent occupés par les jeunes filles ; mais il se trouva un quatrième carrosse où il n'y avait encore personne.

— Qui donc y mettez-vous? demanda Madame du haut de son balcon.

— C'est ma musique, répondit la princesse avec majesté.

On vit arriver les violons de son altesse royale, conduits par le petit Lulli, qui n'était pas encore fameux comme il le devint plus tard. Trois fourgons, bien garnis de vivres et de bagages, fermaient la marche. Les six gentilshommes étaient à cheval. La bande folâtre partit au galop, soulevant derrière elle un tourbillon de poussière. Des bonnes gens qui passaient crièrent: Vive Mademoiselle! Et M. l'avocat Patru, homme d'esprit, qui prenait le frais sous les arbres de la barrière d'Enfer, en voyant ce monde jeune et évaporé, dit à un vieux docteur de ses amis ce bon mot qui circula le soir dans la ville :

— Les murailles de Jéricho sont tombées au son des trompettes; celles d'Orléans vont s'ouvrir au bruit des violons.

VIII.

La grande Mademoiselle avait le pied bien fait et aimait les souliers verts. Cette particularité fut de quelque poids dans la destinée de Jerzay. Animé par le plaisir et le mouvement, notre héros n'avait point songé au dommage que cette campagne pouvait causer à ses affaires. Ce fut environ au Bourg-la-Reine que lui revint à l'esprit le

souvenir de sa colère contre Menil, et de son projet d'aller à Mantes voir Cécile au parloir du couvent. Il était un peu tard pour s'en occuper. Jusqu'au village de Lonjumeau, il y rêva et en eut du souci. Le doux regard que sa maîtresse lui avait jeté mélancoliquement par la portière du carrosse, et la voix touchante de Cécile laissant le reproche pour tourner à la clémence, formèrent un ensemble assez imposant de motifs qui le conviaient à s'en retourner; mais d'autres regards accompagnés de sourires, que la princesse distribuait à ses amis par la portière d'un autre carrosse plus beau, se mélangeaient avec les images de la matinée. Tout cela, remué encore dans sa tête par le trot de son cheval, y établit un chaos agréable où son cœur ne se reconnaissait plus. Mademoiselle s'amusait beaucoup de cette entreprise. Le coadjuteur lui en avait fait comprendre l'importance. Les historiens devaient prendre leurs plumes neuves pour écrire une page aussi extraordinaire. Plus Monsieur se

montrait indécis, plus la fermeté de sa fille devait enchanter et surprendre. Abandonnée au désir de la gloire, la princesse avait dans le geste et la parole cette énergie qui ajoute un si grand éclat à celui de la beauté. Le feu du courage animait son teint; ses yeux, où régnait ordinairement une fierté froide et hautaine, jetaient des lueurs plus vives dont les voisins étaient éblouis. Le moment présent l'emporte volontiers sur le passé dans les imaginations jeunes. Notre héros aimait Cécile de tout son cœur et se fût indigné de la meilleure foi du monde à l'idée de lui être infidèle. On pourrait seulement avancer que, si Mademoiselle eût été laide et vieille, il n'eût pas rempli ses devoirs avec la même ardeur, et qu'il eût pensé davantage à tout ce qu'il laissait en suspens derrière lui.

Jerzay n'avait qu'à prétexter de sa haine contre M. le prince pour refuser d'être du voyage. Sa répugnance ne fut pas extrême à se rapprocher du parti de Condé, puisqu'il n'y songea point.

Les retards qu'on avait eus à Paris empêchèrent nos aventuriers d'arriver à Étampes pour la nuit. Ils couchèrent dans un village. Le lendemain ils rencontrèrent les troupes de MM. de Beaufort et de Nemours. Ces deux princes formèrent, avec M. de Rohan, le conseil de guerre dont Mademoiselle était le président. On fut averti que la cour était proche d'Orléans, mais que les portes ne lui seraient pas ouvertes. Des députés de la ville vinrent supplier son altesse de n'en point approcher jusqu'à ce que le roi se fût retiré. La princesse n'en tint compte et poursuivit son chemin. Le soir du second jour, on soupa gaiement en nombreuse compagnie, et, pour passer le temps, on rompit les cachets de l'ordinaire de la poste. La lecture des lettres amusa la compagnie. Un autre conseil de guerre, plus beau et non moins utile que le premier, occupa le matin du troisième jour, et l'on parvint enfin à proximité d'Orléans. Mademoiselle avait la tête si exaltée qu'elle ne voulut entendre les avis de personne.

— C'est à moi, dit-elle, de mener à bien mon entreprise et comme je l'ai conçue. Messieurs mes ministres, vous me devez obéissance. Je prétends que la ville m'ouvre ses portes sans qu'on ait vu de ses murailles un seul mousquet à côté de moi. Je me présenterai accompagnée seulement de mes femmes, de mes six gentilshommes et de quelques valets de pied. Tels sont mes ordres.

Le conseil n'osa murmurer. La princesse s'avança donc jusqu'à la porte Bannière. Les bourgeois et les soldats s'amassèrent en haut des remparts et crièrent : Vive Mademoiselle ! Mais on n'ouvrit point. Ennuyée d'attendre dans son carrosse, la petite-fille de Henri IV descendit en personne et quitta ses femmes sans égard pour l'étiquette. M. de Pradine lui apprit qu'il existait, à deux pas de là, une ancienne porte moins bien gardée, mais qu'il fallait franchir des fossés et des buissons d'épines pour s'y rendre. Mademoiselle, n'écoutant que son grand cœur, se lança au milieu de ces périls. Les femmes

poussaient des cris lamentables en voyant une altesse grimper comme un chat, se prendre aux ronces et déchirer ses robes. Rien ne pouvait l'arrêter. Enivrée par les applaudissements et l'espoir du succès, la princesse ne connaissait plus d'obstacles. Moitié par ses efforts et moitié dans les bras de Pradine et de Jerzay, elle traversa les précipices et arriva sans accident à la vieille porte.

— Je vous ordonne de m'ouvrir, cria son altesse.

Le capitaine qui gardait le passage répondit fort respectueusement qu'il n'avait point les clefs.

Des mariniers proposèrent d'enfoncer la porte ; ils en arrachèrent deux planches ; les gentilshommes de la suite montèrent d'abord par cette ouverture. Pradine prit Mademoiselle sous les bras, et Jerzay la souleva de terre par les pieds. On la fit passer ainsi comme une pièce de contrebande. Aussitôt les tambours battirent la chamade,

la troupe présenta les armes, et la ville appartint à la fronderie. La princesse, portée sur un fauteuil, fut menée à l'hôtel de ville, et M. le garde des sceaux, accompagné du grand conseil du roi, qui demandait l'entrée à la porte de Blois, entendit les cris du peuple et s'en retourna comme il était venu.

Cette journée fut riche en émotions pour la grande Mademoiselle et pour ses compagnons d'aventure. Après la prise d'une ville par escalade, il y eut l'ivresse du triomphe, la harangue aux bourgeois assemblés, les vivats, le repas, la musique, où Lulli fit à merveille. Malgré son intrépidité, la petite-fille de Henri IV était hors d'elle-même pendant l'action, et ce trouble lui dura jusqu'au soir. Ses femmes, dispersées par la tourmente des événements, ne gardaient plus le cérémonial. L'heure du coucher ramena le bon ordre, qui avait fort souffert. L'étiquette sortit enfin des bagages avec les bonnets de nuit. Au moment de se mettre au lit, la princesse, n'ayant plus autour d'elle que ses

amis, daigna badiner avec eux, et leur demanda en riant s'ils étaient satisfaits de sa conduite.

— Vous avez montré, dit M. de Rohan, de quel sang vous sortez, et nous n'étions que des fous avec notre prudence et nos conseils, car, sans votre célérité, la ville tombait au pouvoir du roi.

Des exclamations de joie et d'enthousiasme appuyèrent ces paroles. M. de Beaufort s'inclina profondément devant Mademoiselle en rendant hommage à sa sagesse et à son courage. Mesdames de Fiesque et de Frontenac avouèrent qu'elles étaient des poltronnes, et les jeunes filles, entraînées par le bel exemple de leur maîtresse, jurèrent de la suivre désormais jusque dans la fumée des canons, s'il lui plaisait de les y conduire. Notre héros, debout à l'écart, écoutait d'un air rêveur cette symphonie de rires et de voix fraîches. La princesse vint à lui.

— Et vous, Jerzay, ne partagez-vous point mon plaisir? N'êtes-vous pas fier de servir

un conquérant comme moi? Cette journée comptera-t-elle dans votre vie?

— Je tremble qu'elle ne compte plus que je ne voudrais, tant votre altesse m'a ravi et transporté d'admiration.

— Entre nous, je suis moi-même étourdie de ma bravoure.

— Jugez alors si je l'ai pu voir de sang-froid! J'en ai l'esprit bouleversé.

— C'est à cela que vous songiez, dans votre coin?

— Je songeais au moment où j'ai porté votre altesse dans mes bras.

— Ne gâtons pas ce jour glorieux par des propos de comédie.

— Ce beau jour est peut-être le seul où votre altesse me puisse pardonner ce que j'éprouve, en faveur de son grand succès, et voilà pourquoi je lui ose dire le désordre de mon cœur.

— Prenez garde, Jerzay, vous mêlez de la galanterie à des choses trop sérieuses. Je

vous pardonne avant de me coucher; mais qu'il n'en soit plus question demain.

Monsieur eût volontiers tourné en ridicule l'expédition de sa fille si elle n'eût point réussi. Le contraire étant arrivé, il écrivit une lettre fort héroïque pour complimenter Mademoiselle. La prise d'Orléans était si bien une affaire de conséquence, que M. le prince accourut aussitôt du fond de la Guienne attaquer l'armée mazarine. Ce n'est pas ici le lieu de raconter les prodiges militaires de ce grand capitaine, ni les services que lui rendit Mademoiselle pendant son séjour à Orléans. On en peut lire les détails fort au long dans les gros mémoires de cette princesse. On y verra comment elle réconcilia M. de Beaufort et M. de Nemours, qui se querellaient; comment elle rendit la justice aux paysans, conserva les deniers du roi qu'on voulait piller, empêcha les violences, secourut la veuve et l'orphelin, et surtout comment elle mangea d'excellentes confitu-

res de Cotignac, dont M. de Sourdis la régalaît.

Notre héros demeura auprès de Mademoiselle quinze jours entiers, qui s'écoulèrent avec la rapidité d'un songe, menant une vie agréablement variée par l'exercice, les promenades et les réjouissances, ne quittant guère plus la princesse que son ombre, et regardant les souliers verts autant qu'il lui plaisait. Un matin qu'il faisait le soupirant, on s'en aperçut et on en glosa. Mademoiselle n'était pas encore endurante comme elle le devint avec Lauzun. Son envie de porter un jour une couronne et sa gloire nouvelle l'obligèrent à donner un avis charitable à notre marquis.

— Mon cher Jerzay, dit-elle, je vous veux du bien, et j'aurais de la peine à vous parler sévèrement. Les mauvais traitements dont la reine vous a accablé m'ont toujours fait pitié, vous le savez, et j'ai voulu, par bonté d'âme, vous recueillir quand tout le monde vous abandonnait; mais je ne pourrais, à

mon âge et libre comme je suis, garder un garçon bien fait et d'amoureuses manières qui s'aviserait de se passionner pour moi. Une seconde aventure malheureuse vous perdrait sans espoir de retour. Revenez à la raison, je vous en prie : laissez les soupirs, si vous ne voulez point retomber dans le triste état dont je vous ai sorti.

Le nuage d'or qui couvrait les yeux de notre héros se dissipa immédiatement, et la vérité, sortant de son puits, lui montra le fond de ses sentiments qu'il ne savait plus reconnaître.

— Votre altesse me rend un grand service, répondit-il, en daignant me faire voir ma folie sans se mettre en colère. Je lui garderai une reconnaissance éternelle pour la douceur dont elle use à mon égard. Tout en confessant la faute où ses grâces et son mérite me poussaient malgré moi, je lui avouerai encore que j'étais deux fois coupable, puisque j'aime de tout mon cœur une demoiselle de ma province.

— Rien de mieux. Épousez-la et me la conduisez au Luxembourg.

— Je crains fort de l'avoir fâchée par mon silence.

— Allez faire votre paix. Je vous donne congé. Si votre belle vous tient rigueur, nous lui parlerons. Je souhaite ce mariage, et vous n'ignorez pas que mes volontés s'accomplissent. Je donnerai des danses à l'occasion de vos noces.

— Tant d'indulgence et de générosité me comblent de joie. Je vais partir à l'instant, et plaise au ciel que je revienne marié !

Jerzay partit ainsi qu'il le disait, et à franc étrier, dévorant l'espace, comme s'il eût été possible de rattraper à coups d'éperons les journées perdues. M. de Menil avait vu des envoyés de la princesse à l'archevêché. Il les fit jaser, et il eut vent des soupirs de notre héros pour la nouvelle pucelle d'Orléans. L'occasion était favorable. De peur que Cécile ne se défiât de lui-même, il expédia un agent d'intrigues, qui répandit à Mantes des

bruits exagérés. La grille du couvent les laissa passer, et ils entrèrent enfin jusque dans l'oreille de la pauvre Cécile, qui faillit s'évanouir de chagrin. Heureusement ces menées du chevalier ne s'achevèrent pas du jour au lendemain. Son ambassadeur avait ivrogné dans les cabarets, en sorte que Jersey entra tout botté au parloir, deux heures après le coup porté à ses amours. Cécile pleurait dans le jardin du couvent, lorsqu'on l'avertit qu'un beau gentilhomme demandait à lui parler.

— C'est vous ! s'écria-t-elle en essuyant ses larmes. Vous n'êtes donc pas aux genoux de Mademoiselle ?

— Je vous le demande ! J'ai fait quarante lieues pour me jeter aux vôtres. Vous êtes maîtresse de vous-même, puisque votre père ne vous gêne en rien. Ne balancez plus, Cécile. Décidez à présent si votre cœur me payera de toutes mes traverses, et s'il me pardonnera des fautes que j'ai chèrement expiées.

— Monsieur de Jerzay, levez la main vers ce crucifix qui est suspendu à la muraille, et jurez de répondre sincèrement à mes questions.

— Je le jure de toute mon âme.

— Avez-vous, oui ou non, senti de l'amour pour Mademoiselle dans ce voyage à Orléans ?

— Je ne m'en défends pas. Pendant un moment très-court, une espèce de vertige m'a pris en voyant les charmes de son altesse ; mais la raison m'est revenue bien vite, et ma tendresse pour vous a chassé ces visions. C'est elle qui m'amène plus amoureux de vous que jamais, et brûlant de vous le prouver en vous donnant le reste de ma vie.

— Eh ! monsieur, quel fond puis-je faire sur un amour qui s'envole à chaque paire de beaux yeux que vous rencontrez ?

— Oui, j'ai une tête légère, une malheureuse disposition à m'enflammer, j'en demeure d'accord. Songez pourtant que, malgré nos longues séparations, malgré l'empire

de l'imprévu, votre image a résisté dans mon âme à tout ce que le hasard y a voulu jeter pour la remplacer. Que sera-ce donc si vous consentez à devenir ma femme ? N'en doutez pas, Cécile : je ne suis pas un amant sans défauts, mais je serai un bon et fidèle mari, si vous m'aimez assez pour veiller sur moi et prendre quelque soin de conserver ma tendresse. Mon cœur s'est toujours indigné des faux pas où ma faible cervelle l'a entraîné. Au lieu de l'abandonner, chargez-vous de le conduire avec votre aimable raison, et vous verrez que nos jours s'écouleront délicieusement.

Sans la grille du couvent, peut-être Cécile attendrie serait-elle tombée dans les bras de son amant. L'austérité du lieu, la sombre apparence de ce parloir et l'obstacle de cette grille, tournèrent ses idées au sévère. Dans leur honnête envie de n'épouser que des modèles de perfection, les jeunes filles manquent souvent l'occasion de s'assurer un bonheur dont les ailes sont promptes à

s'ouvrir. Il serait plus sage et plus doux de corriger la personne qu'on aime en la rendant heureuse qu'en lui promettant ce qu'elle souhaite; mais, par un instinct naturel, les femmes trouvent un merveilleux plaisir à suspendre la récompense au bout d'un fil que leur main s'amuse à retirer vingt fois. Cécile ne voulait point avouer qu'elle aimait Jerzay pour ses défauts, et, dans un bel accès de dignité romanesque, elle répondit :

— J'exige de vous une dernière épreuve : nous attendrons encore trois mois, et, si au bout de ce temps vous me revenez fidèle et sans reproche, je vous appartiendrai.

— Et si dans trois mois je suis mort? Si votre père ne vous laisse plus aussi libre qu'à présent? Si la guerre civile m'emporte à l'autre bout du royaume? Qui sait ce qui nous peut arriver en moins de temps que cela?

— Ne vous en prenez qu'à votre inconstance et aux doutes que vos erreurs m'ont

inspirés. Adieu, monsieur; ma volonté est inébranlable.

La désolation et les cris de Jerzay ne firent que rassurer Cécile sur l'imprudence de sa fantaisie, en lui persuadant qu'un garçon aussi amoureux ne manquerait pas d'être fidèle. Une fois confirmée dans sa résolution, elle y trouva du plaisir, et rentra dans son couvent parfaitement satisfaite d'elle-même.

IX.

Le théâtre de la guerre s'étant rapproché de Paris, Mademoiselle revint auprès de son père. Le retour du cardinal avait réuni contre la reine les frondeurs, les princes et Monsieur. Étourdie par ses succès, la fille de Gaston tenait sa cour au palais du Luxembourg, et la mode y amenait jusqu'à cinq cents personnes tous les matins. Les jupons

y étaient en grande majorité. On voyait des enfants de quinze ans lever en l'air leurs doigts mignons et froncer les sourcils en raisonnant avec un sérieux imperturbable sur des questions de haute politique. Au milieu d'elles brillait l'héroïne d'Orléans, dévorée par l'envie de tailler encore de la besogne aux historiens à venir.

Tandis que Mademoiselle s'amusait à se faire reine de Paris, M. le prince menait la guerre avec une activité prodigieuse. La royauté eût été perdue deux fois, si la volonté marquée de la Providence n'eût protégé l'étoile de Louis XIV contre celle de ce grand capitaine. Sur le terrain des cabales, il avait rencontré le coadjuteur, et sur le champ de bataille, où il se croyait plus sûr de vaincre, il trouva un adversaire aussi fort que lui : le maréchal de Turenne venait de prendre le commandement de l'armée royale. Tant que M. le prince eut affaire à M. d'Hocquincourt, il le battit à outrance et le chassa devant lui fort en désordre. Une

fois en face de M. de Turenne, ce fut tout autre chose. Le maréchal avait l'avantage par le nombre et le bon état de ses soldats. M. le prince perdit l'offensive et fut obligé de se replier sur Paris. Après une marche forcée, il campa dans les bois de Saint-Cloud : l'artillerie l'en fit déloger encore. Il se jeta dans le village de La Chapelle : aussitôt les troupes du maréchal occupèrent les hauteurs de Montmartre, Saint-Denis et Bagnolet. M. le prince, enfermé dans ce cercle étroit, s'y défendait intrépidement ; mais, la position étant fort critique, il envoya le comte de Fiesque au Luxembourg demander un renfort de bourgeois volontaires, et prier Monsieur de faire ouvrir les portes, pour lui assurer une retraite en cas de déroute.

Le 2 juillet 1652, à cinq heures du matin, le comte de Fiesque entra donc dans la chambre à coucher de Gaston d'Orléans. Son altesse royale était au lit avec Madame. Il y avait de la compagnie ; on discourait sur la mauvaise passe où se trouvait M. le

prince. M. de Fiesque remarqua dans l'embrasement d'une fenêtre un groupe de visages inconnus qu'il supposa être des frondeurs.

— Voici le moment, dit-il, où votre altesse peut rendre un service éclatant à M. le prince. Vous savez en quel état est l'armée, resserrée entre les murs de Paris et les troupes mazarines. Le sort du parti dépend de cette journée. Nous serons attaqués ce matin, nos forces sont insuffisantes, et les soldats se découragent. Il n'y a plus à balancer. Les quatre régiments d'Orléans, les colonelles parisiennes et le peuple, nous doivent secourir. Avec leur aide, M. le prince répond de la victoire. Votre altesse royale en partagera les honneurs avec lui, si elle veut bien se lever incontinent et monter à cheval.

Pendant ce discours, Monsieur affectait de tousser, comme s'il avait eu la poitrine malade.

— Je suis pris d'un vilain rhume, mon cher Fiesque, dit-il. Vous me voyez désolé

de ne pouvoir faire pour mon cousin de Condé tout ce que je voudrais.

— Eh ! Monsieur, qu'est-ce qu'un rhume, auprès de la destruction d'une armée ? Levez-vous, au nom du ciel !

— Monsieur est incommodé, cria Madame du fond de ses draps.

— Il serait imprudent à son altesse royale de se lever, dit un des frondeurs.

— Je comprends : ces messieurs viennent de l'archevêché, où sans doute M. de Gondi a charitablement résolu qu'on laisserait périr M. le prince ; mais vous n'écouteriez point ces méchants conseils. Ce serait une tache sur le beau nom de votre altesse royale. Sauvez l'armée, Monsieur. Je vous en conjure par votre père le roi Henri IV, qui n'eût jamais abandonné ses amis dans un semblable danger.

— Le roi mon père n'avait point la fièvre à la bataille de Coutras ni à celle d'Ivry.

— Si fait, Monsieur, il avait une fièvre,

et non point tierce ni quarte, mais bien de tous les jours : la fièvre de gloire et d'honneur.

— Vous ne me croyez donc point, mon cher Fiesque ? Tâtez un peu mon bras.

— Je ne me connais pas en rhumes. Ah ! grand Dieu ! que vais-je dire à M. le prince ?

— Il m'en voudra mortellement, n'est-ce pas ?

— Cela n'est pas douteux : il vous gardera une rancune éternelle.

— Eh bien, je vais m'habiller, et je tâcherai de quitter la chambre. Dites-lui que je ferai tout le possible pour son service.

Mademoiselle venait d'entrer en coiffe du matin.

— On entend le canon, dit-elle ; la bataille est engagée si proche des murailles qu'on la croirait dans Paris. N'allons-nous pas au secours de nos amis ?

— Je ne suis point en état de sortir, répondit Monsieur en relevant ses couvertures jusqu'aux yeux.

— Pour moi, j'y veux aller.

— Vous êtes notre ange sauveur, s'écria M. de Fiesque.

— Que faut-il faire? demanda la princesse.

— Ouvrir la porte Saint-Antoine, assembler les gardes colonelles, appuyer l'armée, recevoir nos bagages et les mettre en sûreté, donner du secours à nos blessés.

— Je m'en charge. Celle qui a escaladé les portes d'Orléans saura bien ouvrir celles de Paris.

— Bien cela, Mademoiselle. Vous parlez en petite-fille d'un grand roi. Sans vous je m'allais faire sauter la cervelle, plutôt que de porter à M. le prince une réponse qui l'eût mis au désespoir.

Dès le premier coup de canon tout le Luxembourg s'était éveillé. Les femmes de la princesse, ne la trouvant pas à sa chambre, se dispersèrent dans le château. Jerzay et les autres gentilshommes descendirent au perron. M. de Fiesque leur apprit en deux mots ce qui se passait chez Monsieur. La

princesse parut à une fenêtre, et cria :

— Demandez mes chevaux, et préparez-vous à me suivre.

Elle arriva bientôt, à demi coiffée, le visage fort animé, sans colliers ni bagues, mais plus jolie qu'on ne l'avait jamais vue.

— Tout va bien, dit-elle; je remplace Monsieur. Voici un pouvoir avec son cachet. Ce n'est point sans peines que je l'ai arraché. Mon carrosse n'est pas prêt? Je meurs d'impatience.

La bande des frondeurs, en sortant du château, salua Mademoiselle avec des airs railleurs. Jerzay les entendit parler entre eux.

— Enfin, disaient-ils, une combinaison s'est donc trouvée où l'indiscrétion de Monsieur nous sera profitable.

— C'est un miracle, en effet. Regardez cette horloge: avant que la grande aiguille ait fait deux fois le tour du cadran, le parti des princes sera exterminé.

— Cette péronelle est capable de déranger nos plans.

— Bah! Les pucelles ne sont plus assez sages, dans notre siècle, pour que Dieu les inspire.

— Quoi! s'écria Jerzay, monsieur d'Endreville, vous voilà retombé dans la fronderie?

— Comme vous le dites, répondit le gentilhomme sauvage, comme vous le dites, et assez content d'y être retombé, puisqu'elle se relève de sa chute.

— Messieurs, dit la princesse, que le cardinal de Retz ne se réjouisse pas d'avance. Je sauverai M. le prince, aussi vrai que je m'appelle Louise d'Orléans, et demain il se peut qu'on voie à Notre-Dame plus d'épées que de cierges.

Les frondeurs s'inclinèrent si bas qu'on ne savait plus si c'était du respect ou une moquerie; mais la princesse leur tourna le dos sans y prendre garde. Elle envoya immédiatement ses gentilshommes au grand Condé pour l'assurer de son zèle. Jerzay, transporté d'enthousiasme, oublia ses anciens griefs

pour ne songer qu'à mériter l'approbation de Louise d'Orléans, et partit au galop, plein d'une ardeur guerrière puisée dans les beaux yeux de Mademoiselle.

Si l'on pense que cette princesse, élevée dans la mollesse, habituée à se croire d'un sang plus précieux que le reste des humains, n'avait alors que vingt-quatre ans, on lui accordera volontiers le tribut d'admiration qu'elle mérita pendant cette journée par son énergie et sa grandeur d'âme. Elle se rendit à l'hôtel de ville accompagnée de M. de Rohan et de ses dames d'honneur. Elle y parla, une heure durant, d'abondance et sans préparation. Malgré l'opposition de M. de L'Hospital, gouverneur de Paris, et celle du prévôt des marchands, elle eut gain de cause sur toutes ses demandes. On lui accorda : 1° deux mille soldats détachés des gardes colonelles ; 2° quatre cents hommes pour garder les équipages de l'armée des princes dans la place Royale ; 3° l'ouverture des portes. Ce dernier article fut difficile à obtenir. Les notables se

retirèrent pour en délibérer. La princesse, dans son émotion, se jeta éperdue sur un prie-Dieu, où elle resta prosternée avec ferveur jusqu'à la fin de la délibération. Ce mouvement passionné toucha messieurs de la ville plus que les phrases les plus éloquentes. Le troisième point fut accordé. On délivra enfin à Mademoiselle un pouvoir où il était ordonné aux officiers des colonelles et aux gardes des portes *d'obéir à tous ses commandements*. La princesse l'arracha des mains du greffier qui apposait les sceaux de la ville, et s'échappa comme un oiseau. Elle remonta aussitôt en carrosse, et se rendit au faubourg Saint-Antoine.

A mesure qu'on approchait du champ de bataille, les rues devenaient plus désertes et le vacarme de l'artillerie plus effrayant. Les femmes, saisies de terreur, descendirent et abandonnèrent la partie. Le cocher demandait s'il fallait avancer encore :

— Marche toujours ! cria Mademoiselle.

M. de Rohan, qui avait couru devant, ve-

nait de faire ouvrir les portes aux blessés. Le duc de La Rochefoucauld passa, couvert de sang et défiguré par un coup de mousquet dans les yeux. Le chevalier de Valone le suivait de près, soutenu par deux soldats : il avait une balle dans le corps.

— Est-ce que tu vas en mourir? lui demanda la princesse par la portière.

— Oh! que non, répondit-il.

— Et vous, Clinchamps?

— Je suis en mauvais état, mais j'en réchapperai. Regardez celui qui vient derrière moi, il est bien plus malade.

C'était M. de Flamarins; on le portait mourant sur un brancard.

— Fouette donc tes chevaux! cria Mademoiselle à son cocher.

La porte Saint-Antoine était encombrée de blessés qu'on déposait à l'ombre des murailles, car la chaleur était extrême. Les décharges des mousquets, les chocs de la cavalerie, et les clameurs confuses des combattants, amenaient aux oreilles de la princesse

un effroyable mélange de bruits , comme les enfers en doivent rendre ; c'était à faire évanouir une fille moins intrépide et moins exaltée que Louise d'Orléans. L'armée avait repris courage en apprenant que la ville se prononçait enfin pour les princes , et le combat recommençait avec plus d'âpreté que jamais. Au delà du mur d'enceinte , chaque maison du faubourg était changée en redoute. Le grand Condé semblait se multiplier. On le voyait partout , sa voix perçante commandait tous les feux , et il n'y eut pas une attaque importante où sa terrible figure ne vînt offrir aux yeux des soldats une image sublime du démon des batailles.

Mademoiselle se réfugia dans la maison d'un conseiller au Parlement nommé Lacroix ; elle y déjeunait de bon appétit , malgré son émotion , n'ayant encore rien mangé de la journée. M. le prince arriva , sortant d'une mêlée. Ses cheveux et ses plumes étaient brûlés , ses habits en lambeaux , sa cuirasse criblée de coups , et son collet teint de sang ,

quoiqu'il n'eût point de blessure. Il avait un pouce de poussière sur le visage, et tenait à la main son épée, dont le fourreau était perdu.

— Mon cousin, s'écria la princesse, en quel état vous êtes !

— Ce n'est rien, je n'ai point de mal, mais vous voyez un homme désespéré.

— Prenez courage : les secours de la ville doivent être en chemin.

— Et mes amis qui sont tous tués ; La Rochefoucauld, Clinchamps, M. de Nemours ! Tant de braves gens que j'aimais et qui meurent pour moi ! Ah ! je ne voulais pas entreprendre cette maudite guerre.

Le prince se jeta dans un fauteuil en pleurant. La douleur de cette âme si fortement trempée avait une expression déchirante. Mademoiselle fondit en larmes.

— Remettez-vous, lui dit-elle ; j'ai vu vos amis. Ils sont mieux que vous ne croyez. M. de La Rochefoucauld est le plus malade, et pourtant il n'a pas l'air de vouloir mourir.

— En vérité? Ils vivent encore?

— Je vous jure que je les ai vus, et qu'ils vivent.

— Ah! vous me rendez l'espérance. Donnez-moi de l'eau, ma cousine; la soif me brûle les entrailles. Et Monsieur, que fait-il?

— Monsieur est incommodé, dit la princesse en rougissant.

— Toujours le même! De qui donc tenez-vous votre générosité, ma chère cousine? Si c'est de votre père, vous ne lui en avez guère laissé. Ça! ne nous amusons pas. Turenne est à Popincourt avec un gros de cavalerie qui nous perdra s'il nous charge en flanc. Aussitôt que vos renforts arriveront, faites-les marcher de ce côté. Vous m'entendez? A Popincourt.

— Je les y enverrai.

Jerzay entra hors d'haleine.

— Monseigneur, dit-il, voilà du secours par deux endroits: le régiment de Poissy a passé la porte Saint-Honoré; on entend les tambours des colonelles qui viennent à nous.

— Vive Dieu ! répondit M. le prince. Nous allons recommencer la partie avec un beau jeu.

— Qu'avez-vous, Jerzay ? dit Mademoiselle. Votre habit est plein de sang. Hélas ! le pauvre garçon a le bras cassé !

— L'os n'est pas entamé. Ce n'est d'ailleurs que le bras gauche.

— Tu es blessé, Jerzay ? s'écria le prince, et au service d'un homme qui t'a maltraité comme je l'ai fait ! Ah ! je ne mérite pas d'avoir des amis comme toi. Je sens le remords qui m'étrangle. Dis que tu me pardonnes, mon pauvre Jerzay, et embrassons-nous.

Jerzay, trop remué pour répondre, se jeta, palpitant de joie, dans les bras du prince. Les officiers des colonelles arrivèrent pendant cette scène.

— Messieurs, leur dit le grand Condé, vous savez comme je me suis mal conduit envers Jerzay, comme je fus ingrat et méchant pour lui ? Eh bien, il s'est battu à mon service, et il est blessé ! oui, mordieu ! blessé

au bras; lui que j'ai sacrifié avec une légèreté abominable! Ah! je voudrais avoir reçu ce coup de mousquet dans le milieu du cœur, tant il me fait de peine. Jerzay m'a pardonné, car il vaut bien mieux que moi. Mille diables! je le dirai à toute la terre que tu m'as pardonné. Allons, messieurs, je vais vous conduire à Popincourt, et, si nous y trouvons M. de Turenne, la bataille est gagnée.

— Je vous accompagnerai, s'écria Jerzay.

— Non, mon ami, reste auprès de Mademoiselle. Veux-tu te battre encore? Tu n'auras qu'à suivre l'avenue Saint-Antoine; je t'y rejoindrai dans une demi-heure, après avoir délogé Turenne.

M. le prince partit, courant comme un chevreuil.

— Mon cher Jerzay, dit Louise d'Orléans en essuyant une larme, que je vous envie ce coup de feu et le baiser de mon cousin! Mais il faut vous faire panser.

— Il sera temps ce soir. Souffrez que je

retourne au rendez-vous que M. le prince m'a donné. En attachant mon bras avec un mouchoir, je pourrai combattre encore.

— Eh bien, allez-y donc. Tenez, voici mon mouchoir; je veux vous le nouer moi-même au cou.

— On me le verra dans le plus fort de la mêlée.

— Il faut me le rapporter, Jerzay.

— Plût à Dieu que je fusse assuré de mériter, en vous le rapportant, la récompense dont M. le prince m'a honoré.

— La même récompense, je vous la promets, Jerzay. Vous m'embrasserez sur la joue devant toute ma cour, et je ne recevrai jamais de baiser qui me soit plus agréable.

— Je me sens invincible avec cette espérance.

— Ne manquez point de vous trouver ce soir au Luxembourg, car, si mon mouchoir demeurerait parmi les morts, j'en serais inconsolable.

— Je m'estimerais heureux de mourir

pour la meilleure et la plus belle princesse du monde.

— Que le courage est une galante vertu ! Allez, Jerzay, et soyez prudent. Je vais faire une prière pour que le ciel vous protège.

Notre héros sortit, tout ivre de joie et de passion guerrière. Mademoiselle se mit à la fenêtre pour le regarder monter à cheval.

— Adieu, lui dit-elle encore. Ce bras en écharpe vous sied à ravir¹. Si votre maîtresse vous voyait ainsi, elle en aurait le cœur assez touché pour ne plus vous faire languir, et vous l'épouseriez demain.

En quittant la fenêtre, la princesse murmura tout bas :

— L'aimable garçon ! Si je n'étais pas la plus grande princesse de l'univers entier, je voudrais être un homme et ressembler à celui-là.

Peu d'instants après cette scène, la fille de Gaston d'Orléans monta sur les tours de

¹ *Mémoires de Mademoiselle.*

la Bastille. Le canon tira par son ordre sur les troupes royales, et ce coup hardi termina la bataille. La journée du faubourg Saint-Antoine fut également glorieuse pour le maréchal de Turenne et pour son adversaire. A force de valeur M. le prince sauva son armée, mais tout le monde comprit que le parti des princes ne pouvait plus tenir contre le roi. Mademoiselle s'en aperçut la dernière à cause de l'agitation où l'avait jetée son intrépide conduite. Le soir venu, la princesse, entourée de ses amis et accablée de félicitations, reçut une cour immense à son palais. Après avoir bien savouré les encens, elle demanda des nouvelles de Jerzay. Personne ne sut lui en donner. On l'avait reconnu, à distance, engagé fort avant dans une charge de cavalerie. Les uns le croyaient mort et les autres prisonnier. Quoi qu'il en fût, il ne se présenta pas au coucher de Louise d'Orléans, et la princesse se mit au lit très-affligée, gardant à regret le baiser qu'elle avait promis de si bon cœur au pauvre Jerzay.



X.

A peine lancé au galop dans l'avenue Saint-Antoine, notre héros, rappelé à lui-même par les paroles de Mademoiselle, s'était souvenu du temps d'épreuve imposé par Cécile. Trop loyal pour concevoir l'idée d'un mensonge, il frémissait en songeant qu'il faudrait avouer cette apparence de galanterie que la princesse venait d'encourager.

— Malheureux que je suis ! s'écriait-il, j'ai oublié tout net mes amours ; et c'est Mademoiselle qui m'y fait penser ! Sans cela je m'en allais peut-être rêver à une autre que ma maîtresse jusqu'à demain. Il n'est plus d'excuse à une pareille légèreté. Puisque je suis un monstre destitué de cœur et de cervelle, périssons du moins les armes à la main, et cachons dans une mort glorieuse mon désespoir et ma fragilité.

Le régiment de Conti s'apprêtait à charger l'ennemi ; Jerzay se mêla dans les rangs et disparut au milieu d'un nuage de poussière et de fumée. Les Croates de la reine furent culbutés et prirent la fuite. On les chassa fort loin l'épée dans les reins. Les soldats de M. le prince étaient volontiers pillards ; ils s'arrêtaient à vider les poches des morts et se dispersaient dans la plaine. Jerzay, emporté par sa fureur, se trouva tout à coup isolé, n'ayant plus devant lui personne à attaquer. La bataille semblait avoir tourné vers les murailles de la Bastille,

et il était à moitié chemin de Bagnolet. Un petit bois lui offrait un asile frais pour se reposer de la chaleur et rassembler ses esprits bouleversés. Aussitôt qu'il eut franchi la lisière de ce bois, quatre mousquets, dirigés à bout portant sur sa poitrine, l'obligèrent à s'arrêter :

— Qui vive? lui cria-t-on.

— Ami des princes.

— Ne tirez point, dit un cavalier caché sous les feuilles. Mon gentilhomme, vous êtes prisonnier; gardez votre épée si vous voulez me donner votre parole de ne point chercher à vous enfuir.

— Je vous la donne.

— On vous traitera bien.

Le cavalier prit une longue vue et se mit à observer la campagne. C'était un homme de mine un peu vulgaire, ayant de gros traits, de larges épaules et la tête forte. A son bâton de commandement, Jerzay soupçonna qu'il voyait M. de Turenne lui-même.

— Les Croates sont ralliés, dit le maréchal

avec tranquillité ; je savais qu'ils reviendraient. On marche à leur rencontre : laissons-les faire.

Le combat venait de recommencer ; des balles sifflaient aux oreilles du maréchal, qui n'y prenait pas garde. Au bout d'un instant, les Croates ayant le dessus, M. de Turenne ajouta :

— C'est bien cela : ils ont pris leur revanche. Mais je reconnais le cri de M. le prince. Il ne me cherche plus à Popincourt. Attention, messieurs ! faites marcher deux escadrons de la Tour-d'Auvergne. Voici l'infanterie qui s'avance du côté de Pantin. Le faubourg sera enlevé dans une heure. Donnez ordre qu'on prépare les chariots pour les blessés.

Jerzay, tenant ses regards attachés sur le visage du maréchal, admirait la puissance de la stratégie opposée au génie impétueux de Condé. La bataille était gagnée pour M. de Turenne, selon des calculs certains, à moins qu'une chance imprévue ne vînt les ren-

verser. Tout à coup le maréchal tressaillit :

— Quel est ce bruit? s'écria-t-il. J'entends du canon, et ce ne sont pas les nôtres, puisque j'ai envoyé l'artillerie à La Chapelle. Je vois de la fumée au-dessus de la Bastille. Tirerait-elle sur nous? En avant, messieurs!

L'état-major sortit du bois dans un ordre parfait et s'approcha de Paris. Un rang de Croates venait de tomber foudroyé par les canons de la Bastille. Au bout d'une heure, la retraite avait sonné; le faubourg Saint-Antoine restait définitivement à M. le prince. Les honneurs de la journée étaient partagés entre les deux généraux; mais le bénéfice en appartient au roi.

Le pauvre Jerzay, emmené au bourg de Saint-Denis, passa la nuit dans la tristesse et les souffrances, fort inquiet de se voir prisonnier et craignant surtout les reproches inévitables de sa maîtresse. Nous devons ajouter à sa louange qu'à l'heure du coucher, il lui échappa seulement un très-léger soupir en songeant au baiser promis par la prin-

cesse. Des chagrins trop sérieux tournaient ailleurs ses pensées. Les chirurgiens posèrent un appareil sur sa blessure, qui n'était pas grave ; mais il ne dormit guère, et, dès le point du jour, ne sachant que faire de sa personne, il obtint du maréchal la permission de se promener sur les bords de la Seine.

Les guides flottaient sur le cou de son cheval ; notre héros suivait au pas le cours de la rivière. Il cherchait à se reconnaître dans le chaos des événements de la veille, et se demandait quelle réponse il ferait à Cécile lorsqu'il en viendrait à comparaître devant ce juge sévère. Un cavalier, sortant de Saint-Denis, galopait par derrière lui et le rejoignit bientôt.

— Ah ! s'écria le passant, voilà M. de Jerzay qui représente le beau ténébreux.

— Monsieur de Menil ! c'est le ciel qui vous envoie. Arrêtez-vous et causons un peu, je vous prie.

— Volontiers , pourvu que ce ne soit pas longtemps.

— J'abrègerai autant qu'il se pourra. J'étais en train de jurer et de maugréer de tout mon cœur.

— Ne vous interrompez point. Est-ce que vous avez du souci ?

— Horriblement , et je souhaitais un homme sur qui soulager ma colère ; vous me tombez à merveille.

— Je suis aise de voir que je n'arrive pas mal à propos , comme un fâcheux.

— Chevalier , après les tours pendables que vous m'avez joués , après un assassinat commis sur ma personne , vous ne trouverez pas mauvais , je l'espère , le petit compliment que je vais vous adresser : vous êtes un infâme et un coquin. Je ne vous quitte plus sans que nous ayons tiré l'épée. Il faut , cette fois , qu'un de nous deux couche l'autre par terre.

— Je désire ce moment autant que vous ,

marquis. Cependant nous remettrons la partie à demain, car aujourd'hui je ne m'appartiens pas; je suis parlementaire. Le cardinal de Retz m'a donné une mission de confiance auprès de la reine, et je lui porte la réponse de Sa Majesté. Quant à votre compliment, je le considère pour ce qu'il vaut, et je vous en rendrai un autre tout pareil : vous êtes un fat.

— Au diable votre mission ! Je suis las de remettre toujours. Prenez du champ, et battons-nous.

— Impossible, marquis. Demain je vous irai chercher où vous voudrez. On m'attend à l'archevêché.

— Et moi, je prétends vous tuer à l'instant même, que l'heure vous plaise ou non.

— Je me moque de vous.

Menil piqua des deux et partit comme un trait, comptant sur l'excellence de sa monture; mais le cheval de Jerzay se trouva meilleur encore que le sien. Notre héros fut bien vite à deux pas de son ennemi :

— Retournez-vous, chevalier, sans cela je vais vous tuer par derrière, et ce serait une honte.

Le chevalier avait glissé la main dans l'arçon, et, passant un pistolet sous son bras gauche, il le tira en arrière; mais il manqua Jerzay, qui répondit par un coup de feu dont le cheval de Menil fut abattu. Aussitôt les deux champions, s'élançant à terre, prirent leurs épées. Jerzay, dans le transport de rage où il était, ne songeait pas à la défense, et, fort heureusement pour lui, Menil, étourdi par la chute de son cheval, ne se montra guère plus habile. Plusieurs bottes se perdirent dans les plis des manteaux. Menil rompait d'une semelle à chaque passe; cette manœuvre exaspéra notre marquis à tel point, qu'il ne se connaissait plus. A la fin, il sentit moins de fermeté dans la main de son adversaire; Menil, atteint deux fois dans le corps, plia sur ses genoux.

— Faites-moi bon quartier, Jerzay, dit-il, je suis blessé d'un vilain coup.

— En voici un autre meilleur, répondit Jerzay en lui plongeant son épée au milieu de la poitrine.

Le chevalier poussa un gémissement sourd, et tomba sur le dos.

—Achevez-moi, disait-il d'une voix éteinte.

— Je le veux bien. Va donc rendre à Dieu ton souffle de scorpion.

Jerzay déchargea un pistolet à bout portant sur le front du chevalier en s'écriant :

— Morte la bête, mort le venin ! comme dit le proverbe.

Puis il sauta sur son cheval et regagna Saint-Denis à toute bride. La grand'rue était encombrée par les équipages du roi. M. de Turenne, le chapeau à la main, recevait les compliments de Leurs Majestés. Notre héros se glissa derrière le maréchal pour écouter ce qu'on disait. La reine se querellait avec son ministre :

— Monsieur le cardinal, j'ai eu tort, j'en conviens. Cela est fait, n'y pensez plus. L'audace et les perfidies de ces frondeurs ont fini

par me rendre intraitable. J'ai renvoyé leur parlementaire sans avoir voulu l'écouter.

— Il faut toujours écouter les gens qui ont envie de discourir.

— La colère m'a emportée.

— Et qui était leur parlementaire?

— Un certain Menil.

— Je voudrais pour tout au monde qu'on ne l'eût point laissé partir. Vous serez cause qu'ils se mettront en défense chez le coadjuteur. Si nous faisons courir après cet homme?

— Menil ne rentrera jamais à l'archevêché.

— Qui dit cela? s'écria le cardinal.

— C'est moi, répondit Jerzay, et je vous en donne ma parole, car je viens de tuer le chevalier de Menil.

— Allons! nous sommes plus heureux que sages.

— Vous nous rendez un grand service, Jerzay, dit la reine. Eh! comment êtes-vous ici? je vous croyais chez Mademoiselle.

— Hélas! madame, depuis que vous m'a-

vez défendu de vous revoir, je ne sais plus que devenir.

— Ce gentilhomme est mon prisonnier, dit M. de Turenne.

— Ah! cela diminue un peu le mérite de vos regrets et de votre retour.

La reine partit pour Saint-Germain.

Tous les jours qui suivirent furent marqués par des événements favorables à la cause du roi. Le fameux massacre qui eut lieu le 4 juillet, à l'hôtel de ville, éloigna de la Fronde les honnêtes gens. Les partis, comme l'a écrit M. le cardinal de Retz, semblaient se *dégingander*, et le sien, qu'il croyait être le plus robuste, était en réalité le plus dégingandé des trois. L'armée des princes, campée dans le faubourg Saint-Victor, se réduisit insensiblement à rien. Le grand Condé, Monsieur et la princesse sa fille quittèrent Paris; les habiles temporisations du Mazarin firent ouvrir les portes au roi.

Un matin, Anne d'Autriche, installée au

Palais-Royal, recevait de toutes parts les soumissions. Le repentir amenait une foule innombrable. La reine pardonnait à cœur ouvert. On ne voyait que de vieux ennemis s'embrassant et s'invitant à souper pour noyer enfin leurs discordes dans les verres. Jerzay passa au milieu de cette procession.

— Mon cher enfant, lui dit la reine, il vous faut une grâce particulière outre l'amnistie générale. J'oublie les torts envers ma personne plus aisément que les crimes envers le roi mon fils. Un ancien amoureux n'est point fait pour nous effrayer. Rentrez auprès de nous, mais à une grande et terrible condition : celle de vous marier.

— S'il dépendait de moi, je le serais depuis longtemps. J'aime une demoiselle qui me reproche avec raison ma légèreté de tête, et cependant je mourrai de chagrin si elle continue à me tenir rigueur.

— Oh ! que voilà mon amant bien guéri !

La file des âmes repentantes interrompit la reine, et entraîna Jerzay.

— Qu'a donc notre bonne maîtresse ? disait un des pénitents ; je ne l'ai jamais vue si affable. La clémence serait-elle la seule cause de ces regards si brillants de contentement ?

— Ajoutez-y le plaisir de la vengeance, lui répondit-on. Pendant que nous baisons la main de Sa Majesté, le cardinal de Retz est dans la salle des gardes, arrêté par Villequier. Une compagnie vient de partir pour ramasser, à l'archevêché, le dernier noyau de la fronderie.

— Ceci explique les doux yeux de cette bonne maîtresse.

Au bout d'une heure, la foule étant diminuée, l'exécuteur Comminges vint parler à l'oreille d'Anne d'Autriche.

— Une jeune fille, Comminges ? dit la reine. Il ne fallait point l'arrêter.

— Elle n'a pas voulu quitter son père.

— Mais elle sera fort mal sous les verrous. Nous n'avons point le projet de coucher messieurs les frondeurs sur le duvet, ni de les nourrir d'ortolans.

— Si Votre Majesté lui parlait? Elle semble aimable et intéressante.

— Ce père était sans doute un des plus obstinés factieux?

— Je le crains pour la pauvre demoiselle. Il faisait partie des quatre-vingts gentilshommes du Vexin.

— Dites à cette jeune fille que je la verrai tout à l'heure. Vous la mettrez sur mon passage, et, tandis que je lui parlerai, on emmènera son père au bois de Vincennes.

Le lecteur a deviné qui était cette jeune fille. Au passage de la reine, Cécile, tout éplorée, se jeta aux pieds de la superbe Anne d'Autriche :

— Madame, disait-elle, ce n'est pas même la grâce de mon père que je viens implorer, quoique vous pardonniez à tant d'autres; je vous demande comme une faveur de partager sa prison.

— Je ne puis le souffrir, mademoiselle; mes ennemis m'accuseraient de cruauté si je mettais les filles de votre âge dans un donjon.

— Qu'importe ce qu'ils diront? soyez généreuse en dépit des méchants. Hélas! madame, j'ai entendu raconter dans mon enfance que vous aimiez bien le roi d'Espagne votre père, et que le cardinal de Richelieu vous avait persécutée pour cela. Souvenez-vous de vos chagrins et d'une tendresse si belle, afin d'avoir compassion de mon désespoir.

Anne d'Autriche fronçait le sourcil d'un air qui ne présageait rien de bon. Heureusement Jerzay, qui se trouvait présent, lui ferma le chemin en posant aussi le genou en terre.

— Votre Majesté, dit-il, m'a commandé de me marier. Comment pourrai-je lui obéir si elle enferme au donjon de Vincennes et mon beau-père et la personne que j'aime?

— C'est là votre maîtresse, Jerzay? répondit la reine avec un rire mêlé d'aigreur. Je ne m'étonne plus que votre ancienne folie vous soit passée. La demoiselle est bien plus

jeune et plus belle que nous. Ma mie, vous aimez donc ce gentilhomme?

— Je n'ai plus d'autre sentiment que ma douleur, madame.

— Elle ne paraît point vous aimer, Jerzay.

— Un mot de votre auguste bouche pourrait lui ôter sa douleur et lui rendre son amitié pour moi.

— Eh bien, ma mie, épousez M. de Jerzay, et je vous donnerai votre père pour mon cadeau de noces.

— Qu'en pensez-vous, Cécile? demanda notre héros.

— Ah! s'écria la reine, voici un regard qui en dit assez. Vous êtes aimé, monsieur. J'ajouterai au don de ce père frondeur un emploi dans ma maison pour cette petite fille quand vous l'aurez faite marquise. Je signerai au contrat afin de montrer que je ne suis point jalouse, pour une maîtresse abandonnée; car votre mari a fait le galant auprès de nous, ma belle.

— Je le sais , madame , et j'en ai beaucoup pleuré.

— Riez donc maintenant , et félicitez-vous d'être plus jeune que nous de quelque vingt ans.

La reine aurait pu dire trente , mais on ne redressa pas son erreur. Jerzay lui baisa la main par reconnaissance , et le cardinal , qui descendait l'escalier , s'écria de loin :

— Savez-vous , madame , pourquoi vous pardonnez plus volontiers à M. de Jerzay qu'à tous les autres ? C'est que ce gentilhomme , tout chargé de fautes qu'il est , vous charme encore par un agréable *semblant*.

— Que parlez-vous de *semblant* ? demanda Sa Majesté.

— Nous disons en italien *sembiante* , visage , ou semblant , selon l'occasion. Je me suis trompé entre les deux sens.

— Gageons que vous n'auriez point confondu , si je vous avais annoncé d'abord le mariage de Jerzay avec cette jolie fille.

— Il se marie ? c'est fort louable ; on lui fera du bien.

— N'y comptez pas , Jerzay ; M. le cardinal est plus avaricieux qu'il ne le croit lui-même.

Le roi avait atteint sa majorité pendant la guerre , et sa maison était formée. Celle du petit Monsieur restait encore. On y trouva pour notre héros une compagnie des gardes. Après toutes les infortunes et les erreurs qu'on vient de lire , Jerzay épousa Cécile , et fut aussi fidèle mari qu'il avait paru amant léger. Hormis le temps qu'il donnait à sa charge , il ne bougeait de son ménage , et ne fit plus parler de lui que par les mères et les bonnes gens qui le citaient comme le modèle des époux.

Les mémoires ont dit cent fois ce qui est advenu des autres personnages de cette histoire. Le coadjuteur et Mademoiselle l'ont écrit eux-mêmes. M. le prince , trop fier ou trop défiant pour vouloir entrer dans l'am-

nistie , retourna en province. J'ai lu , je ne sais où , qu'une madame de La Guette, femme vaillante de ce temps-là , s'était vantée d'avoir amené la paix de Bordeaux en prêchant ce grand capitaine sur les horreurs de la guerre civile. La désertion des troupes en fut la véritable cause. M. le prince , abandonné de ses soldats , se réfugia en Flandre et servit sous les drapeaux espagnols. Il en eut honte un beau jour , et revint aux pieds du roi , son cousin , qui lui pardonna de la meilleure grâce du monde.

Si Jerzay eut beaucoup d'enfants , nous n'en savons rien. Passé le jour de son mariage , on ne trouve plus son nom en aucun endroit ; mais à coup sûr il fut heureux , vécut honnêtement et mourut en chrétien.



Benserade.

Jamais on ne vit personne s'élever à si peu de frais que le poète Benserade, et c'est, avec M. Voiture, le seul homme de mince origine qui ait marché de front avec les grands à la cour de Louis XIV.

Le père de Benserade était de la petite ville de Lions, en Normandie, où il avait un pauvre emploi dans les domaines : il mourut

si embarrassé, que son fils abandonna la succession. Isaac Benserade n'avait que douze ans lorsqu'il se trouva ainsi seul au monde. M. Puget, évêque de Dardanie, le rencontra un jour à Rouen, et comme l'enfant était de la religion, le prélat le voulut lui-même instruire au catholicisme. Benserade, tout jeune qu'il était, comprit qu'il trouverait plus facilement des protections à être de la croyance de la cour, et il abjura. M. de Dardanie voulut lui ôter son nom huguenot, et lui fit la proposition d'en prendre un du Nouveau Testament. L'enfant regarda le saint prélat d'un air de défiance, et fixant sur lui ses yeux de chat, il lui dit :

— Vous voulez me prendre mon nom pour m'en donner un autre? J'y consens, pourvu que je ne perde rien au change.

L'évêque se mit à rire, et s'écria :

— Voilà un petit Normand qui fera sa fortune. Je lui laisserai son nom; il lui portera bonheur.

M. de Dardanie avait raison de tirer, sur

ce mot de l'enfant, un pronostic heureux, car la vie d'Isaac Benserade se passa entièrement à gagner sur les changes qu'il faisait avec autrui. M. Puget, étant devenu évêque de Beauvais, fournit à son protégé les moyens de suivre les cours de la Sorbonne. Benserade acheva ses études ; mais au lieu de se mettre dans l'Église, il prit du goût pour le monde, et forma le projet d'avoir un jour son entrée à la cour. Il négligea bientôt les conférences de théologie pour les coulisses de l'hôtel de Bourgogne, et eut une liaison avec une fameuse comédienne, nommée la Belrose. Pour que Benserade ait mis au jour, dès l'âge de dix-huit ans, un assez bon nombre de sonnets, il fallait que le ciel l'eût fait poète. Quoique ces ouvrages légers ne fussent pas des meilleurs, quoiqu'ils n'eussent pas encore les honneurs de l'impression, la ville en parla sur-le-champ, soir et matin, aux toilettes et aux soupers. Telle était la mode en ce beau temps.

— Il y a dans Paris un bel esprit de plus, se disait-on. — L'avez-vous vu?

— Comment se nomme-t-il? Est-ce un gentilhomme? — Quel est son âge? — Peut-on le recevoir?

— Qui donc nous l'amènera? — Pourquoi ne se montre-t-il pas?

— M. le cardinal devrait s'occuper de sa fortune. — S'il n'est pas riche, il lui faut une pension.

Le jeune d'Armentières, compagnon d'études et de coulisses de Benserade, lui conseillait d'adresser des vers à quelque personnage puissant, afin de se produire dans la belle société; mais Isaac visait à devenir puissant lui-même.

— Quiconque veut parvenir, répondit-il, ne doit pas flatter ceux qu'il aspire à égaler. Si j'étais un jour grand seigneur, comme je le désire, quelle figure ferais-je devant les gens dont j'aurais caressé l'orgueil? Je ne m'abaisserai donc jamais que devant le roi,

les princes de la famille, ou le premier ministre, parce que je ne puis pas songer à devenir leur égal. Pour les femmes de toutes conditions, je mettrai les genoux en terre devant elles tant qu'on voudra. Je n'emploierai les petits moyens de vivre que si les plus grands me font défaut, et à mon sens, ce fameux M. de Voiture, avec tout son génie, commet une grosse faute en acceptant de l'argent de plusieurs mains qu'il pourrait au lieu de cela toucher familièrement.

Notre poète avait déjà son plan tout dressé lorsqu'il parlait ainsi. Sa mère s'appelait Laporte, et quoique ce nom ne fût pas rare dans sa province, il entendait bien mettre à profit cette circonstance, car la mère du cardinal de Richelieu était aussi Laporte.

Il alla donc trouver M. de Beautru, le bel esprit, qui voyait familièrement le ministre, et lui remit une épître rimée où les flatteries, dont Benserade se montrait avare pour d'autres, n'étaient point ménagées. M. le cardinal consentit à en écouter la lec-

ture tandis qu'on l'habillait. Pour dire vrai, nous n'osons pas avancer que ces vers fussent très-beaux ; mais ils plurent au cardinal, et pour le poète, c'était tout ce qu'il fallait. M. de Beautru lisait bien et les fit valoir.

— Voilà un garçon qui rime joliment, s'écria l'éminence. L'art de poésie doit être encouragé. Nous donnerons une pension de huit cent livres au jeune Benserade.

— Celui qui a fait ceci pourrait bien être de vos parents, dit M. de Beautru.

Le mot était hardi, car l'éminence en devint rouge comme sa robe.

— Ce n'est pas, poursuivit Beautru, que le jeune homme se vante de cela mal à propos ; mais il me l'a confié tout bas. Sa mère était une Laporte, et d'ailleurs il est gentilhomme. Il compte dans ses aïeux un chambellan et un lieutenant du roi.

En cherchant bien, M. le cardinal aurait pu trouver dans les provinces des cousins

de moindre qualité que notre poète : aussi ne fit-il point la grimace.

— C'est sans doute une grande prétention qu'à ce petit Benserade, de vouloir être mon parent, dit l'éminence en souriant; mais que ce soit à tort ou à raison, ce hasard lui vaudra deux cents livres de plus. A-t-il au moins bonne figure?

— Nous en voyons de plus vilaines. Son air est agréable et de bonne compagnie. Ce qui me plaît en lui, c'est une certaine assurance qui ne fléchit devant personne, et lui donne je ne sais quoi de glorieux qui sied au mérite dans la pauvreté.

— J'aime les gens de cette sorte dans les médiocres fortunes.

— Il n'est pas mal tourné; s'il n'avait les cheveux un peu roux et la vue basse, il serait tout à fait bien.

— Notre Seigneur Jésus-Christ était rousseau, et la vue basse ne nuit point. Vous me présenterez Benserade. Commandez - lui de

ma part qu'il en use discrètement sur l'article de notre parenté.

Isaac possédait un tact exquis auquel il dut son élévation pour le moins autant qu'à la mode. On le rechercha beaucoup, mais sa pension ne lui permettant pas de mener le train qu'il voulait, il se priva longtemps de la haute société dont il avait cependant le goût. Malgré toute la considération qu'on lui témoignait, il se sentait encore posé au second rang à cause de sa jeunesse et de son manque d'argent. Un homme comme était M. de Benserade n'a vraiment son aplomb qu'avec son carrosse à la porte et de bons louis d'or dans sa poche pour jouer au brelan. Sa réserve augmenta considérablement l'estime qu'on faisait de lui; c'était une faveur que de l'avoir pour quelques instants. On se priait à dîner huit jours à l'avance quand il avait promis d'y assister, et pour qu'on obtînt qu'il récitât des vers, il fallait qu'il fût en belle humeur.

Il composa deux pièces de théâtre, *Iphis*

et *Marc-Antoine*, que la cour applaudit beaucoup, mais dont le public ne se montra pas enthousiasmé. Le jour que la dernière de ces deux pièces fut jouée, M. l'amiral de Brézé rencontra Benserade dans les couloirs de l'hôtel de Bourgogne, et lui sauta au cou si impétueusement que le jeune poète demeura tout confus de tant d'honneur.

— Il faut que vous deveniez mon ami, s'écriait le noble seigneur; ne me refusez pas cela, mon cher Benserade. Depuis longtemps je brûle du désir de vivre dans la compagnie d'un bel esprit. Si vous n'avez pas de répugnance pour moi, je ne vous quitte plus. Je vous donne le logement chez moi; mes chevaux seront à vos ordres, et je vous demande seulement en retour d'accepter le couvert à ma table, lorsque vous n'aurez rien de mieux à faire ailleurs.

Peut-être M. l'amiral avait-il dans ce moment la tête un peu échauffée par la bonne chère; ses caresses et son éloquence arrachèrent le consentement de Benserade. Il

s'en alla demeurer chez le duc de Brézé dès le lendemain, et du même coup la maison de l'amiral devint un nouveau foyer littéraire capable de faire pâlir l'hôtel de Rambouillet. Benserade s'était lié avec le célèbre Lambert ; il a même composé la plupart des belles poésies que ce divin chanteur mit en musique, et comme il l'attira chez M. de Brézé, le salon de l'amiral eut bientôt une grande vogue.

La fortune de Benserade allait marcher rapidement, s'il n'eût éprouvé deux revers inattendus. M. de Brézé fut tué d'un coup de canon, et le cardinal de Richelieu mourut. Le roi était malade et se montrait peu soucieux du sort des gens de lettres ; notre poète perdit tout à la fois. Il n'aurait eu qu'à faire métier de jouer de l'encensoir, à l'exemple d'un grand nombre de ses confrères, pour gagner de l'argent ; mais il ne voulait pas renoncer à frayer avec la noblesse, et disait qu'il mourrait plutôt que de se faire d'évêque meunier.

Dans cette passe difficile, il n'accepta de présents que de la main des femmes. On trouve parmi ses pièces de vers un remerciement adressé à une précieuse qui lui avait envoyé une voie de bois au cœur de l'hiver, et il n'y a pas moyen de s'apitoyer sur la détresse du poète en voyant le ton d'aisance et les airs de cour avec lesquels il badine sur ce sujet.

Benserade vécut ainsi près d'une année entière des libéralités secrètes de quelques dames enthousiastes de son talent. Il composa ensuite plusieurs ouvrages pour le théâtre, dont le succès fut assez médiocre; mais un beau jour sa fortune se releva singulièrement par un simple morceau léger qu'il ne croyait pas lui-même d'un grand prix. Voiture venait de livrer au public son sonnet d'Uranie. Dans le même moment parut le sonnet de Benserade sur Job. Un matin, ces vers étant tombés sous les yeux du prince de Conti, qui était fort amateur des belles choses, le cousin du roi s'écria

qu'il préférerait ce sonnet à celui de Voiture ; il le récita plusieurs fois le même jour en courant les ruelles , et en dernier lieu chez sa sœur la duchesse de Longueville. Cette princesse se déclara heureusement pour Voiture , de sorte qu'une grande querelle s'engagea aussitôt. La compagnie discuta chaudement , et se divisa en deux armées fort acharnées l'une contre l'autre.

— Ce M. de Benserade est un grand génie , répétait le prince de Conti, et remarquez, ma sœur, qu'il fait des vers sur toutes sortes de sujets.

La duchesse de Longueville se vit obligée d'en demeurer d'accord ; mais comme elle tenait bon pour le sonnet d'Uranie , on ne se sépara que fort avant dans la nuit , après s'être disputé si âprement que le lendemain la cour entière s'en mêla. La ville elle-même en fut agitée. Les deux partis s'appelèrent les uranistes et les jobelins. On écrivit les uns contre les autres, et je crois même qu'on

en a fait juste un volume que malheureusement je n'ai pu rencontrer nulle part.

Le Parnasse se vit donc changé tout à coup en un champ de bataille où M. de Voiture, au sommet de la colline avec ses partisans, recevait un furieux assaut du jeune Benserade secondé de ses amis. Pégase, indécis, ne savait plus auquel allait appartenir l'étrier. La guerre était si animée qu'elle ne paraissait pas devoir finir de sitôt.

On se lassa pourtant de quereller sans jamais s'entendre, et un incident comique termina brusquement cette affaire. Les plus chauds admirateurs des deux poètes ne pouvaient souffrir qu'on ne se prononçât particulièrement pour aucun. Ils pressaient tous ceux qu'ils rencontraient de s'enrôler dans l'une des armées. Un jour on demandait à mademoiselle de La Roche-du-Maine, fille d'honneur de la reine, de se déclarer pour Job ou pour Uranie. La pauvre fille ne se souciait pas plus de l'un que de l'autre, et n'avait

pas de prétentions à l'esprit; mais comme on sut lui prouver qu'elle ne devait point rester neutre, elle choisit au hasard, et croyant donner sa voix à Benserade, elle prononça *Tobie* au lieu de *Job*. Les mauvais plaisants se rendirent unanimement à cette opinion; ils couraient partout répétant que l'avis de Roche-du-Maine était le seul bon, et qu'il fallait se déclarer pour *Tobie*. Nous ne pouvons plus nous douter aujourd'hui de l'influence prodigieuse qu'avaient une malice ou un calembour en ce temps-là. Si le succès était facile, la chute ne l'était pas moins. Un caprice vous élevait et un mauvais bon mot vous jetait à la renverse.

Chapelle, qui était fort sardonique, écrivit une épigramme en vers sur la querelle des uranistes et des jobelins; le mot de la fille d'honneur en faisait le trait final. Voiture et Benserade en furent effrayés tous deux, tant les rires gagnaient de proche en proche. Si la crise eût duré quelques jours de plus, ils devenaient peut-être des personnages à

jamais ridicules; mais ils surent habilement ramener la cour à eux par de nouvelles productions qui ne pouvaient plus se comparer.

Ils firent leur paix, et tous deux prirent place sur la monture ailée des poètes. Seulement, à cause de l'ancienneté, Voiture eut droit à occuper la selle, et Benserade dut s'estimer heureux d'être pris en croupe.

La reine Christine de Suède, qui n'avait pas encore quitté ses États, lisait à Stockholm les ouvrages de Benserade. Dans une de ses lettres à la reine Anne d'Autriche, elle parla si favorablement de ce bel-esprit qu'il fut un moment question d'envoyer Benserade pour ambassadeur en Suède. Peut-être ce projet se serait-il réalisé sans la funeste plaisanterie du *Tobie*, qui venait de jeter sur le poète à la mode un vernis de ridicule dont il avait peine à se laver. Cette idée fut abandonnée et les écrivains de gazettes mirent ainsi la date de leurs feuilles :

L'an que le sieur de Benserade
N'alla point en son ambassade.

Cependant la guerre des uranistes eut d'autres résultats plus heureux. Le prince de Conti voulut faire la fortune de son protégé. Il lui donna d'abord une grosse pension afin de montrer jusqu'au bout la supériorité qu'il lui accordait sur tous les rivaux. Il le recommanda fort au cardinal Mazarin. Justement le ministre s'était prononcé pour Job. Un jour qu'il rencontra Benserade chez madame de Longueville, il le prit à part et lui fit une confidence :

— Monsieur, lui dit-il, j'ai écrit, en mon jeune temps, des vers italiens qui ont beaucoup de conformité, pour le goût, avec les vôtres. Vous plairait-il en faire une traduction ?

— Je serais ravi, monsieur le cardinal, que mes faibles ouvrages eussent l'honneur d'approcher de vos vers italiens. J'entreprendrai cette traduction, mais je n'ose vous promettre que l'original n'y perdra pas.

— Essayez toujours, monsieur ; ce sera un plaisir pour moi que de voir rajeunir mes

opuscules par une plume aussi habile que la vôtre, et je vous offre, en attendant mieux, une pension de deux mille livres sur ma cassette.

La traduction ne coûta pas huit jours de travail, et Benserade reçut une somme assez ronde en échange, avec une lettre où M. le cardinal lui promettait de disposer le roi à montrer l'estime que Sa Majesté devait faire d'un si beau talent.

En effet, le poète eut un bénéfice de mille écus sur l'abbaye de Saint-Éloi.

C'est une chose naturelle qu'en revenant d'une fâcheuse prévention contre quelqu'un, on se mette à l'aimer plus qu'on n'aurait fait d'abord. Il en arriva ainsi pour la duchesse de Longueville. Comme dans toutes les occasions où l'on met de la passion, cette belle princesse, afin de mieux soutenir Voiture, avait trop abaissé Benserade dans ses discours. Elle en eut regret bientôt et voulut réparer ses injustices. Notre poète n'avait de modestie que par savoir-faire et auprès des

princes , car à l'ordinaire il accueillait fort mal les observations ; mais , devant la duchesse, il ne craignait point de se faire trop petit. Benserade déclara qu'il n'acceptait pas d'excuses d'une si belle et si puissante personne, et que s'il l'eût connue plus tôt, il eût été de lui-même rendre hommage au poète favori de la princesse, et reconnaître M. de Voiture pour son maître. C'était là une bonne tactique, car madame de Longueville, aussi touchée de la simplicité de ce jeune homme que de son mérite, se répandit en éloges pompeux comme elle n'en avait jamais accordé à Voiture lui-même.

Pendant les troubles de la Fronde , Benserade eut besoin de toute son adresse pour ne se pas brouiller avec ses protecteurs des deux partis. Il se tira d'affaire en homme habile, laissa marcher les événements en louvoyant, et sut bannir de ses vers la moindre allusion à la politique. Il fit si bien que ses pensions et bénéfices n'eurent pas à souffrir des guerres, et qu'il reçut des deux côtés, comme

si la bonne harmonie n'eût pas cessé d'exister entre ses divers admirateurs.

Quand le roi fut devenu un homme, tout rentra dans l'ordre. Louis XIV s'étant marié, on donna de grandes fêtes. Benserade, comme on le pense bien, gratta si fort le coude à sa muse, touchant l'union de Leurs Majestés, qu'il y gagna de nouvelles faveurs. Le jeune monarque le prit en amitié; il augmenta sa pension et y ajouta une rente de cinq cents écus sur la maison de ville de Lyon, outre qu'il lui donnait beaucoup d'argent comptant.

Notre poète fut chargé de faire des chorégraphies, et il réussit merveilleusement bien. Il sut tracer, dans les vers que récitaient les courtisans, une esquisse des caractères véritables des personnes qui parlaient; les défauts mêmes de chacun étaient légèrement indiqués, de façon pourtant à ne point choquer les gens, et cette mode nouvelle plut extrêmement au roi. Il va sans dire que le monarque était mieux traité que les autres. Il résumait en lui toutes les perfections, et,

lorsqu'on lit les œuvres de Benserade, on est épouvanté des effroyables éloges que Sa Majesté savourait en s'épanouissant au milieu de ses courtisans. Quand on se représente le grand roi assiégé par une pluie battante d'adulations outrées, le rouge vous en monte involontairement à la face, tant la flatterie est énorme et frappe à bout portant. Quel serait le prince assez assuré aujourd'hui pour oser dire sérieusement ce que Louis XIV prononça de sa propre bouche, le jour que fut dansé le ballet intitulé *la Naissance de Vénus* ? Ce prince jouait le personnage d'Alexandre. Voici le début du roi dans ce rôle :

Ce prince qui paraît sous l'habit d'Alexandre
N'est pas moins généreux ni moins brave que lui ;
Ce que l'un fut jadis l'autre l'est aujourd'hui ,
Et le plus clairvoyant s'y pourrait bien méprendre.

On ne peut trop admirer le roi d'avoir su, en jouant ce rôle, où mettre ses mains, et quelle contenance garder. Pour moi, je déclare qu'eussé-je été à la fois Louis XIV, Cé-

sar et Tamerlan, on m'aurait retrouvé, avant la fin de la tirade, caché dans le trou du souffleur.

Vers l'été de 1662, le roi, étant amoureux de mademoiselle de La Vallière, fut contrarié par la reine mère dans ses inclinations nouvelles : la cour vit éclater plus d'un orage à ce sujet. Dans sa naïveté, La Vallière s'imagina que ses réponses aux lettres du roi n'étaient pas dignes des yeux d'un si grand prince ; elle voulait que le style en fût corrigé par le plus bel écrivain du jour : Benserade reçut les confidences de cette adorable personne. Dans mon opinion, notre poète, malgré tout son talent, ne put que gâter la prose de la jeune fille en y mêlant ses antithèses et faisant passer les inspirations de ce tendre cœur à l'alambic de son esprit ; mais il ne nuisit pas aux progrès de la demoiselle dans les affections du roi, puisque Sa Majesté ressentit bientôt toutes les violences de l'amour.

Louis XIV n'avait pas encore osé secouer

le joug maternel ; mais il le supportait avec peine, et on prévoyait que *ses chatnes allaient prochainement voler en éclats*, comme disaient les intimes. En attendant que la favorite eût mis fin au chapitre des scrupules et de la résistance, qui paraît avoir duré longtemps, le prince eut quelques petites galanteries avec les filles d'honneur. C'est dans ces amourettes sans importance que la reine mère gêna courageusement le roi au moyen d'obstacles tels que les grillages de fer, les verrous et les portes closes. Tandis que Sa Majesté était au plus fort de son dépit, M. de Benserade fut chargé de dessiner une pièce, et il créa, pour peindre l'état du roi, son joli ballet de *l'Impatience*.

Dans cet ouvrage léger, l'auteur montre d'abord un grand qui donne une sérénade à sa maîtresse, et qui perd la patience en ne la voyant pas paraître. Ensuite, afin de n'être point trop clair dans ses allégories, le poète introduit sur la scène des plaideurs impatients des longueurs d'un procès ; des maî-

tres à danser qui s'impatientent à montrer la courante à des Moscovites sauvages ; des débauchés qui soupirent après la succession de leurs pères. Mais enfin paraît le jeune roi, costumé en Jupiter ; il parle de ses contrariétés, de l'impatience où il est de jouir de ses amours, et finit par tromper Caliste sous les habits de Diane.

Ce fut un soulagement aux ennuis de Sa Majesté que cette façon détournée de laisser comprendre au monde ce qu'il cachait au fond de son cœur. Il ne garda pas longtemps cette retenue : sa colère éclata un jour, et la reine mère dut renoncer à garder ce jeune lion sous sa férule. Le prince devint l'amant de La Vallière, et ne se contraignit pas pour demeurer chez sa maîtresse autant qu'il lui plaisait. Tout le monde savait ses amours ; mais elles ne furent tout à fait publiques que longtemps après.

Pendant cette liaison secrète, le monarque admit dans son intimité, chez mademoiselle de La Vallière, les jeunes gens et les hommes,

d'esprit qu'il aimait, le marquis de Vardes, Dangeau, le comte de Guiche, et Lauzun. Benserade ne manquait pas une de ces réunions, où les rigueurs de l'étiquette étaient fort adoucies, et c'était souvent à lui le dé de la conversation, à cause de sa belle réputation et de son incontestable supériorité à faire les bouts-rimés, qui étaient le délassement à la mode. Le roi estimait particulièrement les gens qui réussissaient à cet exercice. Lauzun y gagna le commandement général des dragons, Dangeau le logement au château, et Benserade n'a pas fait un bout-rimé qui ne lui ait rapporté pour le moins cent pistoles.

On avait prit goût aux ballets de notre poète, et ce fut au plus avant de ces amours cachées qu'il imagina sa pièce d'*Hercule amoureux*. Louis XIV l'ayant autorisé à peindre discrètement l'état de son cœur, Benserade arrangea le poème de façon à y mêler des allégories que la favorite et ses intimes pouvaient seuls comprendre. Le roi n'est pas

mal traité dans ce ballet. Il se transforme en dieu Mars à l'entrée neuvième, et n'est pas moins que le soleil lui-même dans le costume de la scène 17. S'il eût été donné à l'œil humain de voir sur la voûte céleste un plus bel astre, Louis XIV le fût devenu assurément; mais, faute de mieux, il se contenta d'être le soleil. Il faut, dit-on, des oppositions dans les caractères, en amour : je le croirais assez, car mademoiselle de La Vallière était un modèle de modestie. Les contemporains nous ont appris qu'en aimant le royal Phébus, elle ne songeait guère à lui rien emprunter de son éclat. On sait combien elle pleura lorsqu'elle reçut le titre de maîtresse avouée avec celui de duchesse.

Le jour du ballet d'*Hercule amoureux*, Benserade cessa d'être un rimeur à gages, et devint comme un ami du roi, consacrant ses talents au bonheur de son maître, en échange de confidences dont les princes eux-mêmes lui portaient envie. Louis XIV n'osait qu'à peine lui donner de l'argent.

comptant ; il prenait le détour de lui offrir une bourse en souvenir de son amitié : les pièces d'or passaient ainsi à couvert et par-dessus le marché. On lui accorda l'appartement au château, et il partagea les bénéfices de l'évêché de Mende avec M. de Seroni, qui, par parenthèse, se faisait tirer l'oreille à chaque semestre, et n'aurait jamais payé s'il n'eût craint les épigrammes.

Notre poète voyait enfin ses rêves accomplis : il était devenu tout à fait grand seigneur ; on recherchait jusqu'à sa protection, et, comme il était naturellement officieux, elle ne fut pas toujours inutile à des gens que la naissance mettait fort au-dessus de lui. L'oreille royale lui était ouverte ; il demandait plus souvent pour les autres que pour lui-même, en sorte qu'il avait du crédit. Benserade voulut peut-être faire oublier qu'il avait vécu jadis de la libéralité des dames, car il leur rendit tous les services qu'il put : il distribua gratuitement tant de sonnets et de madrigaux qu'on ne se souvint plus de

ceux qu'on avait achetés par des présents. Il donnait de jolis dîners à sa maison de campagne, et son carrosse ainsi que ses gens étaient plus ordinairement au service des femmes qu'au sien.

Benserade rima longtemps pour mademoiselle de La Vallière; il rima ensuite pour la Montespan; il eût rimé pour la Fontanges s'il n'eût été trop vieux; mais c'était par amitié pour le roi.

Les trois poètes qu'on appelait grands et originaux étaient Corneille, Voiture et Benserade. Le public préféra le premier; la cour estimait les deux autres davantage. On peut juger posément, aujourd'hui, lequel des trois valait le mieux. Je n'oserais me prononcer pour aucun; cependant quelque chose me dit que, si j'étudiais à fond la question, je donnerais la palme à Corneille. Voiture avait été le rival le plus fort pour M. de Benserade; mais, étant mort de bonne heure, il avait laissé le champ libre. Un autre antagoniste formidable parut bientôt;

ce fut Molière. Au faite de sa gloire, ce nouveau venu lui marcha sur le corps, et, à la vérité, bien des gens pensent que Molière avait plus de talent.

Il n'est pas de poète qui n'ait essuyé quelques déboires; Benserade lui-même en reçut de cruels : Molière lui souffla les commandes des ballets.

Le coup était rude. Notre poète sentit avec effroi son piédestal ébranlé sous lui, et il voulut s'assurer l'immortalité en entrant à l'Académie. Les portes s'ouvrirent à deux battants pour recevoir un si bel esprit, et Molière avait bien d'autres ridicules à peindre que ceux de l'auteur d'*Hercule amoureux*.

Sa Majesté, voulant rendre à ses enfants l'étude de la mythologie agréable, chargea Benserade de faire une traduction des *Métamorphoses* d'Ovide. Le poète eut l'idée bizarre de tout mettre en rondeaux, depuis la préface jusqu'à l'erratum. Le livre fut illustré magnifiquement : le roi dépensa dix mille livres pour les gravures; on l'imprima in-

folio. Mais le prestige était passé ; Benserade n'avait plus la vogue : les vers furent trouvés mauvais , et la satire s'exerça impitoyablement contre l'ouvrage. Cet échec causa une peine extrême à Benserade ; il n'écrivit presque plus , et se retira dans sa maison de Gentilly. Tout le monde connaît le rondeau que Chapelle eut la cruauté d'envoyer à l'auteur , qui lui avait fait hommage d'un exemplaire.

Dans ses dernières années , Benserade ne fit plus que des traductions de psaumes et des ouvrages de piété , hors une paraphrase sur l'*Exaudiat* , accommodée à l'un des voyages du roi , et qui eut le succès ordinaire des flatteries , dont le palais de Sa Majesté était extrêmement friand. Pendant sa vieillesse , Benserade souffrit cruellement de la goutte ; il avait , comme la plupart des vieillards , le goût des plantations et du jardinage , sorte d'exercice où l'imagination et l'esprit demeurent fort en repos.

Sa conduite fut régulière , et jamais on n'a

dit que ses mœurs eussent été mauvaises. On ne cite que madame de Ludre à laquelle il ait fait une cour vraiment soutenue, et qui ait paru avoir quelque faiblesse pour le poète; mais on n'a jamais été jusqu'à tenir là-dessus de méchants propos.

Benserade mourut à Gentilly, entouré de tous les agréments du luxe, fort paisible d'ailleurs et considéré.



15NF

61/23900

